

Les Causeries de Bianchon

IL A ÉTÉ TIRÉ

25 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE

Les Causeries de Bianchon

PRÉFACE D'Henri LAVEDAN



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES
PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
4, rue Antoine-Dubois, 4

1896

DU MÊME AUTEUR :

Les grands Médecins d'aujourd'hui.
Eloge de Gratiolet.
Amours de savants.

DE MAURICE DE FLEURY :

Pasteur et les Pastoriens (avec un portrait à l'eau-forte par BRACQUEMOND).
Contribution à l'étude de l'hystérie sénile.
Les réflexes tendineux.
Les transfusions de sérum agissent-elles par suggestion ?
Traitement rationnel de la neurasthénie.
L'Insomnie et son traitement.
Pathogénie de l'épuisement nerveux.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

La médecine de l'esprit.
La vie et l'œuvre de Charcot.



A MONSIEUR FERNAND DE RODAYS

RÉDACTEUR EN CHEF DU *Figaro*

Hommage de feu BIANCHON

LES CAUSERIES DE BIANCHON

SOMMAIRE : A Sainte-Périne. — Fleurs d'hiver. — Une première au Point-du-Jour. — Le Croup. — L'Opérateur. — Comment il faudrait se soigner. — Du choix d'un médecin. — Le Cabinet de consultations. — De la chasteté d'Esculape. — Conseils pour une nuit de noces. — Comment il faut aimer les gens de lettres. — Le jaloux de minuit. — Vision fugitive. — La part de bonheur. — Le service rendu. — L'Autopsie. — Fragilité. — Madame de Culzac. — L'Amour et les médecins. — Thérapeutique de l'amour. — La dernière mère. — L'Allumeuse. — Les cavernes d'Eole. — Tartarin enragé. — Littérature et secours aux noyés. — Histoire de microbes. — Enfants arriérés. — Médecins et Propriétaires. — Les cures d'eau de l'abbé Kneipp. — L'Assistance médicale gratuite. — Parnasse médical. — Protectionisme hygiénique. — Les idées scientifiques du Dr Pascal. — La Génération montante. — La santé d'Israël. — Le Dr Brouardel et Cornélius Herz. — La maladie et la mort de Jules Ferry. — La blessure et l'opération du Président Carnot. — Mon dernier souvenir (Maupassant). — A la mémoire de Trélat. — La médication vibratoire. — Les chiens enragés de Paris. — La guérison de la tuberculose. — Les radicaux du bistouri. — Les médecins et le public. — Les triumvirs de l'hygiène : M. Brouardel; M. Proust; M. Monod. — Souvenirs de Charcot. — Le successeur du professeur Charcot. — La mort de M. Pasteur. — Le professeur Armand de Fleury. — En Savoie, l'hiver.

" Les Causeries de Bianchon "

« Bianchon (Horace), médecin de Paris, célèbre » sous Charles X et sous Louis-Philippe, officier de » la Légion d'honneur, membre de l'Institut, pro- » fesseur à la Faculté de médecine, premier » médecin de l'École polytechnique, né à San- » cerre (Cher), dans les dernières années du XVIIIe » siècle... » Ainsi s'expriment MM. Anatole Cerf-berr et Jules Christophe, dans l'étonnant répertoire de la *Comédie humaine* qu'ils ont avec une pieuse déférence consacré à l'œuvre de Balzac. Et, continuant de résumer la carrière du fameux docteur, ils nous rappellent qu'il connut Goriot et Vautrin à la pension Vauquer, qu'il fut en relations avec César Birotteau, l'illustre parfumeur, soigna Rubempré, blessé en 1822, le baron de Nucingen, malade d'amour pour Esther Gobseck, Mme de Serizy, que l'on craignait de voir devenir folle après le suicide de Rubempré..., etc., etc. Ils nous disent sans

rien omettre, tous les chevets modestes ou glorieux auxquels fut convié l'éminent thérapeute, les duchesses qu'il soigna, guérit, accoucha, les misères tragiques ou comiques, pauvres ou dorées auxquelles il dut, par profession et native bonté, d'apporter quelque soulagement. Et ces messieurs ajoutent enfin : « Horace Bianchon, conteur brillant » et spirituel, narra dans le monde les aventures » qui ont pour titre : *Étude de femme. — Autre » étude de femme. — La grande Bretèche.* »

Mais ce qu'ils ne disent pas, le réservant, sans doute, pour une autre édition, c'est que Bianchon eut un fils, médecin lui aussi, et Horace de nom comme son père, conteur brillant et spirituel comme lui, et dont les causeries, si fort goûtées depuis sept à huit ans au *Figaro* et dans maints autres journaux, se trouvent aujourd'hui réunies en ce volume que j'ai l'affectueux plaisir en même temps que le triste devoir d'annoncer au grand public.

J'ai bien dit triste devoir, et voici pourquoi : c'est que le jeune Bianchon, Bianchon fils, est mort. Paisiblement, délibérément, il s'est tué.

La nouvelle de son suicide me fut apportée, il y a peu de temps, par son médecin et meilleur ami, le Dr Maurice de Fleury, l'alter ego de ses

pensées et de ses projets, son Euryale parisien, son inséparable, au point qu'ils se ressemblaient comme deux gouttes de vin de Bordeaux et qu'on les prenait à tous moments pour les deux frères — avec cette nuance que Bianchon, le cadet, dégageait de soi quelque chose d'un peu frivole, et que, très volontiers, il écrivait un conte, évoquait un paysage ou analysait un cas passionnel, donnant des preuves d'un talent plutôt littéraire que purement médical.

Maurice de Fleury se distingue, au contraire, de son ami regretté, en ceci qu'il est, avant tout, médecin. Ancien interne des hôpitaux, élève de Charcot, et non moins lettré que son sosie, il ne se sert de sa lumineuse façon d'écrire que pour publier des études scientifiques, rigoureusement observées, sur le *Sommeil et l'Insomnie*, *l'Epuisement nerveux*, ou *la Médecine de l'Esprit*. Entre temps il publie un volume de biographie et de critique sur Pasteur et Charcot, mais pour retourner aussitôt à ses belles recherches personnelles sur la fatigue ou l'irritation du cerveau.

La visite que me fit Maurice de Fleury dans les pénibles circonstances indiquées n'avait pas seulement pour but de m'apprendre la fin de son Pylade. Le docteur, sachant mon égal attachement

pour lui et l'ami regretté, voulait me consulter sur un cas de conscience. Institué légataire universel de Bianchon, il avait retrouvé, parmi les papiers du cher défunt, toutes ses causeries classées et groupées dans la pensée manifeste d'une publication en librairie. Que fallait-il faire ? Répondre au désir secret et indubitable de celui qui n'était plus, ou laisser les choses en l'état, c'est-à-dire dans le repos qui n'eût certes point été l'oubli ! C'est à ce sujet qu'il venait me consulter. Je fus aussitôt pour l'affirmative. Le docteur de Fleury combattit mon sentiment. Il éprouvait, dans l'intérêt même de son vieux camarade, une certaine hésitation à publier ces pages de jeunesse. Il craignait que le bon renom médical de Bianchon n'en souffrît, et pensait peut-être desservir sa mémoire en la servant avec trop de fraternelle piété. Je fus assez heureux, non sans peine, pour lever ses scrupules et l'assurer que, bien au contraire, en publiant ces *Causeries*, si alertes et franches, bourrées de faits, d'idées, d'anecdotes et de conseils, saupoudrées de morale à point, il rendrait non-seulement le plus cordial des hommages à Bianchon, mais en même temps qu'il s'honorerait, lui, de Fleury, par l'espèce de contrecoup qui ne manquerait pas d'en rejaillir sur

lui dans le monde où son dévouement à Bianchon était tellement établi qu'il suffisait qu'on lût une ligne de l'un pour avoir envie d'en lire deux de l'autre. Malgré mes bonnes raisons, de Fleury ne voulut pas se laisser convaincre, et il fut alors décidé, séance tenante, que je présenterais moi-même aux lecteurs, en toute simplicité, ces pages de Bianchon, que le docteur de Fleury, sans déchoir, aurait très bien pu écrire et signer.

***

Bianchon ne voyait dans ce livre, mis au net et classé dans les derniers jours de sa vie, que quelques causeries d'un caractère intime, susceptibles d'attacher une heure ou deux, le soir venu, les médecins lassés de leur triste labeur quotidien. J'y vois mieux.

D'abord, des descriptions et des récits, de saisissante évocation, entre autres le *Voyage en Savoie*, les *Fleurs d'hiver*, la *Première au Point-du-Jour* et *Sainte-Périne*, cette étrange maison Balzacienne que l'auteur connaît... comme s'il y avait été. Puis, quelques profils de savants, tracés d'un dessin juste et net, des pages d'histoire contemporaine, vue par le côté médical: la maladie de l'hôte mysté-

rieux de Bornemouth, la mort de Jules Ferry, de Pasteur, du président Carnot, et la folie du pauvre Maupassant, dont Bianchon fut un instant l'ami.

A côté de conseils d'ordre pratique tels que : *Le choix d'un médecin, Comment il faudrait se soigner, Histoire de microbes, l'abbé Kneipp*, on rencontre dans ce livre une série de nouvelles et de chroniques d'un ordre tout particulier mais pénétrés de morale et d'une gravité foncière.

En dépit du choix de ses titres et de l'apparence quelquefois badine de ces petits contes philosophiques, l'auteur est, comme disait Renan, « de ceux qui prennent religieusement les choses. » Et c'est ici, je pense, que se précise et se fixe le mieux le talent de l'auteur défunt : Il ne craint pas la hardiesse du sujet, mais il sait la tempérer par la souple dextérité de son style au point de pouvoir à peu près tout dire sans effaroucher personne, même une lectrice délicate. Ajoutez-y, presque toujours, pour conclusion, une pensée de thérapeutique apaisante, un traitement de la douleur morale, un pansement ingénieux pour les cœurs meurtris.

Il se dégage en somme une idée neuve et maîtresse de ces pages. Cette idée, que le Dr de Fleury devra reprendre un jour pour son propre

compte, sans craindre d'en voir souffrir son bon renom professionnel, c'est la conscience précise qu'il a du rôle moralisateur du médecin sur les malades à l'esprit en dérive, à la volonté défaillante, aux nerfs épuisés. En commentant sans relâche cette large pensée : « Se servir de ses moyens de » médecins de nerveux pour empêcher l'homme » de trop souffrir moralement », il lui est possible de se faire un jour, parmi les savants, les philosophes et les praticiens de ce temps, une place très enviable.

Ceux qui applaudiront alors à son succès oublieront le pauvre Bianchon enterré depuis longtemps.

Seul, Maurice de Fleury, dont je connais la gratitude, sera fidèle à la mémoire de son cadet d'antan, et quand, par hasard, le volume de ces *Causeries* lui tombera sous la main, il pensera en souriant avec mélancolie : Pauvre ami, je lui dois beaucoup. Il a gardé pour lui nos péchés de jeunesse, et m'a fait entrevoir une œuvre plus féconde que toute littérature.

Aider son frère à vivre, lui apprendre à aimer et à travailler, voilà le véritable « ouvrage », et qui ne s'épuise jamais.

Henri LAVEDAN.

A SAINTE-PÉRINE

Le roi avait raison de dire « ma bonne ville de Paris », car il n'en est pas de meilleure : elle est, pour ses vieux notamment, d'une grande tendresse. Pour faire douces et sans soucis leurs dernières années, elle a mis toute sa piété filiale à multiplier les hospices, les asiles, les maisons de retraite, la Salpêtrière, Ivry, Bicêtre, La Rochefoucauld, Saint-Michel, Brézin, Brévannes, les Petits-Ménages, Chardon-Lagache, Rossini, Galignani, et la plus aristocratique, la plus curieuse aussi de ces institutions, Sainte-Périne.

Champfleury, après quelques mois de séjour comme pensionnaire dans la maison, lui a consacré un roman que Flaubert jugeait médiocre ; en tous cas, ce qu'il a fait est à refaire, car il n'a raconté que l'ancienne Sainte-Périne de Chaillot, et sa description des êtres et des mœurs paraît tout à fait insuffisante à ceux qui connaissent un peu la Sainte-Périne actuelle.

***

Elle est dans ce quartier d'Auteuil où les rues sont des avenues plantées de platanes et bordées de cottages,

barrées à leur extrémité par un bouquet de grands arbres, par un arceau de viaduc, un talus vert de fortifications ou de lointains coteaux, bleuâtres comme une fumée de cigarette. Dans tous les alentours, la paix est presque continue, les voitures y sont rares; toutes les demi-heures, le petit omnibus Saint-Sulpice y trimballe son train-train débonnaire de patache provinciale; on y rencontre, le matin, des valets d'écurie qui promènent de beaux chevaux emmitouflés de couvertures, des bicycles au grelot tremblant qui roulent légèrement et sourdement sur la terre arrosée; et les dimanches pluvieux, quand les vêpres ou les angelus tintent avec lenteur à l'église voisine, on a pleinement la sensation de campagne, on est à vingt lieues de Paris.

De la rue Mirabeau, par où, d'ordinaire, on arrive, le premier aspect est si charmant, que tous les promeneurs demandent à quel prince, à quel fastueux financier appartient un aussi beau parc. Sitôt dépassées les bâtisses neuves de la fondation Rossini, une large pelouse apparaît, deux fois vallonnée, plantée de peupliers en rang ainsi qu'au bord d'une rivière, semée de jeunes marronniers en rond faisant salon sur la prairie; tout au fond, un bois de vieux arbres superbes masque d'un très épais rideau l'avenue de Versailles, ne laisse rien voir au delà : chênes robustes, ormes géants au tronc noir vêtu de lierre, et portant dans leurs hautes branches dénudées par l'hiver une touffe verte de gui.

Rue du Point-du-Jour, c'est l'entrée et la cour d'honneur, la belle cour carrée avec une grille en bordure, où les petits, au retour de l'école, encadrent leur frimousse étonnée pour voir passer les vieilles dames allant au réfectoire.

Elle est souriante et gaie comme une bienvenue, cette cour, au printemps surtout, quand les corbeilles des massifs sont pleines de feuillage pourpre ou de l'éclatant rouge feu des géraniums en fleurs ; quand les lampadaires aux quatre coins du massif central, tout enlacés de sarments de glycines, en suspendent les grappes pâles et délicates autour de leur tige de bronze; quand le jet d'eau clapote nuit et jour dans sa vasque, évoquant les *Fêtes galantes* et les jardins de l'autre siècle... On y voit cent fenêtres garnies de rideaux de jadis, damas fanés autrefois magnifiques, indiennes jaunâtres bordées d'une bande à ramages, qui datent de la Restauration et font penser au Paris de Balzac, à Madame de La Chanterie. Rien n'est triste, rien n'est morose : c'est d'une coquetterie quelque peu surannée, aimable comme l'accueil d'une charmante vieille.



Autour de cette cour, au rez-de-chaussée des pavillons bâtis en briques, sont les salles de réunion. Dans le pavillon du milieu, trois salons donnant sur le parc : un salon où l'on brode, un salon où l'on cause, un salon où l'on joue le whist à un centime la partie, de sept heures à

dix heures du soir. C'est là que, deux ou trois fois l'an, se donnent des concerts, des représentations théâtrales, fêtes heureuses, innocentes et simples comme étaient celles du collège, souvent improvisées et d'autant plus intéressantes, car elles rompent la monotonie de tous ces jours pareils, ainsi qu'à bord d'un paquebot.

Un paquebot, c'est bien à cela que ressemble cette partie de la maison. Les trois salons avec leur grand pouf circulaire, leurs meubles en velours rouge, ont un piano qui chevrote comme fêlé par les brises marines; et le réfectoire surtout, où la cloche du bord appelle, où les aristocrates se groupent d'un côté, les passagers moindres de l'autre, où les tables de marbre s'alignent par rangées, où les colonnes semblent les mâts qui traversent du plancher au plafond les salles à manger des navires... tout cela fait songer à quelque grand bateau-transport, où se fait le dernier voyage.

Dans chaque pavillon, chaque étage est traversé d'un corridor où, de droite et de gauche, viennent ouvrir les chambres. Tels pavillons sont réservés aux dames; dans cet autre, l'un et l'autre sexe sont admis; celui que se réservent les vieux garçons est nommé par les dames « pavillon des étudiants ». Les chambres des hommes sont moins coquettes, moins riches aussi; beaucoup se contentent de l'ameublement administratif, et cela sent chez eux les vieux papiers poudreux, le tabac à priser et les cendres de bois, car les vieux tisonnent volontiers et deviennent à Sainte-Périne extraordinairement habiles

dans l'art, aujourd'hui négligé, de faire un feu de bois...

Les chambres des vieilles dames sont plus belles, plus propres, plus luxueuses ; elles conservent presque toutes des meubles d'autrefois ; elles retrouvent, pour entrer là, leur lit de jeune fille ! Et cela fait, dans cette maison, une collection, unique au monde, de meubles empire, de pendules en bronze doré, de commodes acajou et cuivre.

Le choix des chambres est, à Sainte-Périne, l'une des choses importantes : on se dispute celles qui ne sont pas trop haut perchées, celles où l'on peut voir les allées et venues de la porte d'entrée, celles surtout que le soleil vient visiter pendant de longues heures, car le vivifiant soleil est le grand bienfaiteur, le grand ami des vieilles gens.

Les appartements qui donnent au midi, sur le parc, sont presque tous enviables : la terrasse superbe, les longues allées courbes, les pelouses d'aspect anglais, le parc ombreux du fond, sont le plus délicieux, le plus reposant des spectacles... Là, c'est la paix presque absolue : le triste cri des remorqueurs sur la rivière, la corne des tramways de Versailles sont les seuls bruits qui viennent du dehors.

Sous les fenêtres, le matin, miaule l'innombrable colonie des chats, allant à des endroits connus, disputer aux pies la pâtée qu'a mise pour eux la digne dame qui les soigne ; et par les belles après-midi d'été, alors que toutes les croisées restent ouvertes,

on surprend quelque dialogue intime avec un perroquet, ou l'on entend une voix doucement chevrotante qui dit les chansons d'autrefois, les romances fanées où tient l'âme d'époques mortes : légendes interminables, adieux de chevaliers partant pour la Palestine, amours contrariées par un père barbare, *Adieu, mon beau navire; Il y a là-haut, dans cette tour; Il le faut, disait un guerrier*, et ce refrain de bergère outragée :

Non, non, je ne veux pas,
J'ai promis au p'tit Lucas,
Non, non, je ne veux pas,
Les vieux ne me vont pas...



On sait le règlement : pour être admis dans la maison, il faut avoir soixante ans révolus, et justifier d'au moins deux mille francs de rente ; il faut aussi n'être pas riche. On y rencontre donc des gens déchus de splendeurs anciennes, d'autres qui, patiemment et courageusement, par le travail de tous les jours de leur vie, sont parvenus à posséder le capital indispensable.

Et ces origines diverses font tout de même un ensemble pas trop hétérogène, et de fort bonne compagnie : il y a là d'anciennes institutrices de princes, des dames des pensionnats de la Légion d'honneur, des filles de l'émigration à la belle démarche, au fin profil

bourbonien, dont la figure est encadrée d'anglaises, blanches comme des fleurs de lys. Et, d'avis unanime, les vieilles filles sont les plus charmantes, les moins aigries : mieux conservées, libérées de leur rôle toujours un peu subalterne dans la famille, ces « tantes berceuses », comme disent les Allemands, ont ici les meilleures années de leur vie ; c'est là qu'elles s'épanouissent : quelques-unes, à soixante ans passés, y apprennent l'amour, et s'y marient.

***

Car la chose vraiment inattendue et qui surprend tous ceux qui viennent visiter ces maisons de retraite, c'est l'extraordinaire jeunesse des vieillards.

Ils sont, à coup sûr, moins alertes, moins vivaces dans nos familles. Peut-être aussi avons-nous la vue faussée par les vieux de théâtre, « qui se croient obligés de bafouiller, le dos rond, les jambes molles », comme dit Daudet dans *Sapho*.

A Sainte-Périne, les vieillards classiques sont rares : on ne les trouve qu'à l'infirmerie des incurables, celles qui sont devenues des poupées blanches sans pensées, celles qui marchent avec un bâton, le chef branlant, ayant dans les yeux une vague rêverie d'enfance, et courbant leur corps vers la terre qui les attire, qui les veut.

Presque tous restent sans accidents séniles jusqu'à quatre-vingt-cinq ou six ans : les dames sortent, vont

et viennent, font chaque jour des visites à Paris, dînent chez leurs enfants, rentrent à onze heures du soir : j'en sais une qui, à soixante-dix-huit ans, est allée visiter l'Algérie pour son plaisir ; à quatre-vingt-deux ans, elle a entrepris, toute seule, le voyage d'Écosse !

Les hommes toussotent davantage ; ils sont plus casaniers, ayant été plus actifs autrefois, mais beaucoup restent jeunes jusqu'à l'invraisemblable, et presque tous sont demeurés galants.

De loin, ces tendresses séniles peuvent sembler antipathiques et quelque peu macabres ; elles paraissent toutes naturelles dans les maisons de retraite, et quiconque y a vécu huit jours ne songe plus à s'en étonner. C'est que, pour qui s'accoutume à les voir, les cheveux blancs ont leur beauté.



J'en sais à qui la longue vie et ses douleurs ont fait des figures de saintes : elles ont des cheveux pareils au duvet des cygnes, des visages de cire vierge, des traits si calmes qu'on les dirait au ciel. J'en sais dont la tête est toute grise comme poudrée d'argent, et qui se parent de bonnets à rubans mauves ; d'autres, de vieilles Parisiennes, qui sont exquises de malice aiguisée, avec leur face-à-main d'écaille et d'or qui leur donne un air d'insolence, leur nez en l'air de presbytes, et des cheveux à la diable sous un bonnet de den-

telles toujours incliné sur l'oreille, sans cesse déséquilibré par la manie de se gratter la tempe en décochant une malice... Et n'est-ce pas tout à fait digne de notre admiration que la femme sache être adorable encore à soixante-dix ans ?...

Un jour qu'il y avait eu pour l'anniversaire de la Sainte-Périne — c'est le 31 mai — spectacle et concert l'après-midi, le harpiste laissa sa harpe sur l'estrade du grand salon, déclarant qu'il la ferait prendre le lendemain matin. Ce soir-là, un peu après minuit, un vieux noctambule rêveur et quelque peu poète qui m'a conté l'histoire, passant par le couloir voisin pour regagner sa chambre, dans la nuit si calme toujours et si muette, entendit des sons cristallins qui vibraient accompagnant une voix grêle, flûtée comme une voix d'enfant. Il entr'ouvrit sans faire de tapage la porte du salon... les lumières étaient éteintes, mais du parc, par les trois fenêtres, venait une lueur diffuse, et cette vision lui apparut : sur l'estrade, coiffée du turban à aigrette, revêtue d'une robe empire, costume conservé de sa mère ou de sa grand'mère, une jolie vieille, effleurant la harpe de gestes légers et caressants, se chantait en sourdine une romance de Garat... Quels souvenirs profonds, quelles amours lointaines lui évoquait cette musique apprise en sa première enfance ? Elle était en extaxe, et sa voix s'altérait de larmes... Le vieux rêveur ferma la porte, et rentra chez lui tout ému. « C'est ainsi, me dit-il, que je suis devenu amoureux, » pour la dernière fois, j'espère ! »



Oui, l'amour joue un très grand rôle dans les préoccupations des vieillards, riches ou pauvres, de Sainte-Périne ou d'Ivry ; malgré les rides et malgré les lunettes, il trouve moyen, l'étrange sorcier, de ne jamais être odieux. Mais l'amour, dira-t-on, l'amour irrévocablement platonique, à coup sûr ?... Dans cette vie sans cesse régulière, avec ces repas plus que sobres aux mêmes heures qu'à la campagne, quand on respire de l'air pur, quand on se couche de bonne heure, dans cet asile où toute préoccupation de famille ou d'argent est morte, l'âme retrouve une gaieté, le corps retrouve une jeunesse... pas toujours, certes, mais souvent. Sans doute, c'est invraisemblable, et cependant c'est bien ainsi. On en peut citer vingt exemples, entre autres celui que je tiens d'un médecin qui fut interne dans la maison, voici quinze ans.

Une nuit, il rentrait de voir un malade, quand, au rez-de-chaussée d'un pavillon qu'il longeait, il vit des flammes dans une chambre. En un clin d'œil il eut brisé la vitre, enfoncé la fenêtre, et sauté dans la pièce ; une bougie, sur la table de nuit, avait incendié les rideaux... Un couple effaré était là, en si flagrant délit, qu'après avoir éteint le feu, il fallut éteindre un scandale. Le directeur les contraignit à s'épouser le mois d'après.

Depuis cette lointaine date, il ne s'est plus jamais passé dans l'enclos de Sainte-Périne rien qui ne soit extrêmement moral. Mais, dame, on s'y marie de temps en temps encore, comme les jeunes, par amour.

FLEURS D'HIVER

On est en hiver, la nuit vient, il pleut. La chaussée est boueuse, et les voitures éclaboussent ; le macadam des trottoirs ruisselle, luisant et noir ; la neige fondue qui tombe avec entêtement mouille et glace les doigts. Crotté, d'abominable humeur, vous vous hâtez au long des boulevards ; tout vous semble stupide et laid, et déjà vous vous promettez d'être grincheux en rentrant au logis.

... Mais, tout à coup, c'est un enchantement qui vous apaise et vous ravit : vous avez rencontré un magasin de fleurs où l'on vient d'allumer le gaz.

***

Presque toujours, leur vitrine est en retrait, précédée d'une véranda, d'une sorte de vestibule où l'on est à l'abri du temps, où l'on peut circuler et regarder à l'aise, se régaler les yeux du spectacle adorable qu'est un étalage de fleuriste à Paris.

Le fond est fait, toujours, de plantes vertes d'appartement : araucarias, caoutchoucs, chamérops, phœnix, fougères délicates et rares, arbres joujoux, raides minia-

tures des géants forestiers, pédoncules velus, feuilles épaisses de plantes grasses, palmes plates et larges au bout de tiges infléchies, palmes longues et gracieuses, sveltes et recourbées, comme sous le poids continu d'un invisible oiseau.

Lancéolés ou pointus comme des couteaux souples, ces feuillages, à la lumière du gaz, ont des reflets factices, un luisant de théâtre, un grand charme artificiel; et leur verdure sombre, ainsi qu'un mur de cirque, enferme, encadre, fait valoir l'amphithéâtre lumineux des fleurs.

Tout d'abord, on est ébloui, on ne voit que l'effet d'ensemble, un harmonieux chaos de couleurs, puis la vue détaille et comprend.

Ces gerbes de lueurs jaunes, roses et rouges, qui éclatent, restent suspendues et semblent prêtes à retomber comme des fusées d'artifice, ce sont les roses en bouquets s'évasant aux lèvres d'un vase. Il y a des grappes d'argent, d'autres à peine nuancées au bout de branches minces; de petits grelots blancs groupés autour de courtes tiges vertes : c'est les lilas et les muguets.

Les globules de mimosa, nombreux, charmants, prêts à frémir au moindre souffle, se détachent légèrement sur le tapis des violettes. Orgueilleux, superbement pâles, les camélias, les gardénias semblent des duchesses, hautaines et froides; auprès des jonquilles d'or fin, les jacinthes roses et bleues, les douces azalées, les bonasses

boules de neige, avec leur air de saluer, les tulipes aux tons hardis, jaunes et rouges comme un drapeau d'Espagne, toutes les fleurs de la saison sont groupées avec harmonie, vivement éclairées par des lampes à réflecteurs puissants, qu'on ne voit pas.

Dans leurs paniers rustiques ou dorés, parés de larges rubans magnifiques, assortis et noués par des fées, fleurs coupées ou plantes vivaces, ces filles aristocratiques, élevées à grands frais, avec mille précautions, les délicates ! en serres chaudes, font à la devanture une royale cour en habit de gala. Car au milieu d'elles est leur Reine, Sa Majesté-Très-Magnifique l'Orchidée. Sur son trône de bambou délicieusement enguirlandé d'une dentelle d'asparagus, étrange, mystérieuse et riche comme un monarque d'Orient, la Souveraine exotique, la Fleur-Sardanapale aux splendeurs presque folles, s'étale avec une indicible fierté, étend ses membres minces, montre ses fleurs inquiétantes, dignes d'être chantées par le poëte d'*A Rebours.*

Et, dans le magasin, c'est encore charmant. Il y flotte une senteur vague, impersonnelle et pas très violente, mélange de parfums divers, un doux et pénétrant arôme de pollen, autant dire d'amour. Et pour mettre mieux en valeur la magnificence des plantes tout est sacrifié, tout simple. Le comptoir est de couleur sombre; les demoiselles de magasin, plus que partout avenantes et gracieuses, ne sont jamais tout-à-fait jolies, et se gardent d'être coquettes; elles sont habillées d'un

modeste lainage noir, elles cèdent le pas aux fleurs, admettant leur suprématie, ne leur faisant pas concurrence.

Aux murs, point d'ornement, sinon les accessoires, potiches ou paniers, hottes mignonnes, corbeilles en forme de tulipes, paniers ventrus à l'anse rebondie, petites chaises à porteurs, minuscules brouettes, cornes d'abondance dorées, larges chapeaux sur chevalet, tout un arsenal naguère encore compliqué, mais qui tend à se simplifier beaucoup en ce moment, — le panier brut, orné de rubans magnifiques étant le dernier mot du genre.

Il ne leur faut pas davantage pour faire des merveilles, de vrais petits chefs-d'œuvre où elles mettent l'impeccable bon goût d'une Parisienne et la science d'un maître coloriste.

J'ai, pour ces arrangeuses de fleurs, une admiration véritable comme pour tous les vrais artistes, car elles valent nos meilleurs peintres. La moins habile de ces demoiselles de magasin invente, pour des mariages, de merveilleuses symphonies en blanc comme en rêve Withsler ; quand elles groupent les couleurs, quand elles mêlent les rouges et les verts, les jaunes et les mauves ; quand, sur un fond de violettes, elles mettent jonquilles, tulipes jaunes, Maréchal-Niel, roses pourpres, elles trouvent d'instinct, avec des couleurs violentes, des tons si doux, si parfaitement harmoniques, que seul un pastel de Chéret ou une toile de La Touche

me semblent dignes d'être comparés aux miracles de leurs doigts de fée.

D'ailleurs, ne devient pas qui veut une habile fleuriste ; il y a des conditions requises, indispensables.

Il faut, d'abord, être Parisienne et ne jamais quitter Paris, car, d'avis unanime, quinze jours en province suffisent à fausser le goût ; il faut encore avoir la vocation exclusive, ne pouvoir tolérer aucun autre métier ; même il faut n'avoir d'amour que pour les fleurs.

Un grand horticulteur me disait récemment :

— Quand une de mes ouvrières est amoureuse, je le devine à ce qu'elle devient plus gauche.

Il faut, enfin, un peu de ce génie qui fait que toujours on invente du nouveau, qu'on n'est jamais à bout de trouvailles, que sans cesse on surpasse ses rivaux. Ce mot génie n'a vraiment rien d'exagéré : j'affirme que tous ils en ont à leur heure, ces maîtres-fleuristes parisiens que jamais on ne put égaler, et dont les noms mériteraient de se perpétuer, au moins dans la mémoire des femmes.



Il n'est pas de négoce plus exclusivement parisien.

Presque toutes les belles fleurs, même en cette saison, sont des parisiennes. On imagine à tort qu'elles viennent de Nice ; elles sont nées dans la

banlieue : les orchidées à Chatillon, dans la vallée d'Aunay, à Saint-Ouen ; les roses à Montrouge ou à Fontenay, les violettes à Bagneux, les jacinthes à Boulogne, le lilas à Neuilly. Le mimosa, la rose-thé, la fleur commune vient du Midi, en quantité, mais bien plutôt pour les éventaires des rues que pour les vitrines superbes : la fleur de prix naît à Paris, et — sauf les expéditions à quelques étrangers très dans le mouvement — elle se consomme à Paris.

Je ne sache pas qu'il y ait, ici, de commerce plus florissant, mieux assuré, mieux à l'abri des catastrophes, bien que les boutiques de fleurs se multiplient énormément depuis quelques années. Toutes les folies sont permises : ils peuvent entasser derrière leur vitrine, les plus fastueux amas de plantes rares, ils sont à peu près sûrs de les vendre avant qu'elles se fanent.

C'est que, si ruiné qu'on soit, on offre toujours, pour le moins, des fleurs à une femme. C'est le seul présent dont ne puisse absolument pas se passer une Parisienne: il se peut qu'elle déjeûne mal ou qu'elle s'habille avec une étoffe à quinze sous le mètre, mais elle ne pardonne pas qu'on oublie de lui apporter un bouquet. Elles en veulent toutes, insatiablement; pour leur loge, si elles sont actrices ; pour l'autel, si elles sont religieuses; pour leur salon, si elles sont mondaines; pour leur fenêtre, si elles logent en mansarde ; pour leur manchon, si elles sortent; pour leur corsage, si elles dansent. Et l'on peut dire qu'à Paris, depuis la Sainte-Vierge

jusqu'à la cuisinière à son jour de sortie, il leur faut à toutes des fleurs.

Ces magasins du boulevard, que je racontais tout à l'heure, ne fournissent guère qu'au monde de la « Haute ». Ils ont pour clientes des mondaines dont les serres et les salons sont, par abonnements, toujours garnis de plantes et de fleurs variées ; et des hommes, surtout célibataires, qui remercient d'invitations à dîner, gens mariés, galants pour les femmes des autres, Mécènes protégeant les arts, chargeant l'ouvreuse de lancer tous les soirs, jusqu'à la trois-centième de la revue, un buisson de roses de dix louis à la petite Y..., qui fait le chemin de fer Decauville et la deuxième fontaine lumineuse à main gauche.

La bourgeoise cossue, pour parer sa nappe blanche et charger de couleur l'étincellement des cristaux, fait ses provisions au marché de la Madeleine, si délicieux au printemps, les mardi et vendredi ; les moins riches y vont seulement sur le tard, à l'heure où la marchande est plus conciliante. La petite ménagère, le mercredi et le samedi, fait ses emplettes au Quai aux Fleurs, sous les murs du nouvel Hôtel-Dieu ; là, c'est tout à fait bon enfant, pas cher, bien moins raffiné. Mais si minime que soit sa bourse, aucune ne veut s'en passer ; aucune, même la fille d'ouvrier du faubourg du Temple, même les petits trottins pauvres du quartier Turbigo, même les filles en cheveux du boulevard extérieur, de Belleville ou de Ménilmontant, les filles à la voix

affreuse : tous les lundis, tous les jeudis, elles viennent au Château-d'Eau, emportent avec ravissement le pied de giroflée, qu'elles mettront à leur fenêtre, dans une vieille boîte à conserves, ou paient trois sous la rose pâle pour la piquer à leur chignon trop pommadé : et sitôt qu'elles voient des fleurs, elles quittent leur air canaille et fredonnent quelque refrain où il est question d'amour pur.

Bien avant que les botanistes se soient mêlés de nous l'apprendre, la Parisienne avait deviné que toute fleur veut dire amour. En dehors du vieil alphabet appelé *langage des fleurs*, elles savent que chaque corolle, couleur et parfum, parle éloquemment de tendresse. On fait sa cour avec des fleurs, les maris redoutent tous ceux qui portent des fleurs à leur femme, et plus d'une, dit-on, justifia ces craintes. J'ai consulté, pour écrire ces lignes, une marquise et une petite ouvrière; toutes, elles m'ont dit que c'était encore, pour leur cœur, l'argument le plus persuasif. Il y a mieux, je suis allé interroger une fleuriste qui, depuis vingt ans, chaque jour, fait la devanture d'un des grands magasins de Paris; elle n'a pas pu s'en lasser, elle est au comble de la joie quand quelqu'un lui offre un bouquet.

A propos de fleurs, un jeune savant m'a conté cette histoire :

« Étant pauvre, et vraiment très laid, avec mes » lunettes et mon air de vieux, je n'ai jamais eu dans

» ma vie qu'une bonne fortune. J'étais interne de pre-
» mière année, à l'hospice d'Ivry, où, chaque printemps,
» dans les jardins, fleurissaient librement, en quantité
» prodigieuse, de superbes lilas Charles X... Un dimanche
» soir, nous étions restés quatre à la salle de garde,
» et l'on s'ennuyait ferme, de l'ennui spécial aux soirées
» des dimanches, si bien qu'on s'en alla chercher aven-
» ture à Paris : à tout hasard, sans bien savoir pourquoi,
» chacun de nous se chargea d'une énorme brassée de
» lilas. Une heure après nous faisions à Bullier une
» entrée triomphale. Toutes les femmes — toutes, trois
» ou quatre exceptées, — s'échappèrent de leurs dan-
» seurs, pour courir après nous, et nous voler nos
» fleurs. Ce fut une homérique bousculade : en dix
» minutes nous fûmes dépouillés. Seul je gardais intacte
» une branche superbe que, dans je ne sais quel espoir,
» je défendais avec une énergie de jeune sauvage, d'un
» air si peu galant qu'on finit par me laisser en paix.
» Alors près de la porte, dans un coin, je vis une
» très jeune femme, qui me parut infiniment jolie, et
» surtout bien moins effrontée, plus douce que les autres,
» une timide comme moi : elle regardait le lilas avec
» un air de grande envie. Extrêmement ému, d'un
» geste gauche je lui tendis la branche en fleurs... Elle
» prit mon bras, m'entraîna dehors, malgré cent rires
» ironiques, et son regard était plein de tendresse
» reconnaissante. Je n'ai jamais été aimé que cette
» fois-là, je crois bien... »

J'ai un ami, poète décadent, qui aime fort à ne pas faire comme tout le monde; il n'a chez lui que des fleurs artificielles, d'admirable roses factices imitées de la plus merveilleuse façon, de vrais chefs-d'œuvre d'art, des reconstitutions parfaites : pour plus d'originalité, il les a parfumés, celle-ci au jasmin, celle-là à la tubéreuse, cette autre au Chypre. C'est d'un effet inattendu, bizarre; le paradoxe est amusant, les roses sont faites à miracle... Mais je le mets bien au défi de toucher avec cela le cœur d'une femme qu'enchanterait une rose fraîche d'un sou. N'est-ce pas là un peu l'histoire de la littérature artificielle et voulue d'à présent ?...

UNE PREMIÈRE AU POINT-DU-JOUR

Dimanche 6 avril.

Le dimanche avant celui-ci, il faisait gris, humide et froid.

La berge était presque déserte : on n'y voyait errer que quelques filles en cheveux, escortées de mâles sinistres; quelques soldats mélancoliques, enfonçant dans leur ceinturon leur gros pouce ganté de blanc.

Repeints à neuf à la fin de l'hiver, les chevaux de bois tournaient à vide et leur orgue de Barbarie chantait l'air des *Pioupious d'Auvergne* sur un rythme morose.

Tous les garçons de restaurants bâillaient sur le seuil des guinguettes. La marchande d'oublies brandissait en vain son claquoir. Les cafés chantants sonnaient creux : on n'y voyait, par les portes ouvertes, qu'une trentaine d'habitués, gens du quartier, certainement, et, sur le seuil, une serviette en main, leur patron s'évertuait dans le désert et glapissait improductivement sa phrase accoutumée: — On entre, on entre!... on commence à l'instant... Mademoiselle Esther est en scène!... C'est le moment... c'est le moment!...

Tout était mort; tout était triste.



Mais, aujourd'hui, le soleil rit, le premier soleil de l'année.

Le ciel est exquis, bleu très pâle, avec de fines vapeurs blanches : c'est le ciel aimé de Paris. La Seine roule, scintillante, partout percée des flèches du soleil. La ligne des coteaux qui tourne paraît extrêmement lointaine, tant elle est diaphane et douce à regarder. Le chemin de fer de Versailles y met de temps en temps de fines barres de fumée blanche qui s'enfuit... On distingue sur leur sommet, dentelée par des cimes d'arbres, la haute tour d'un observatoire. A mi-côte, on voit étinceler et palpiter, comme un énorme diamant, quelque grande vitre, sans doute, ou bien les serres d'un château qu'on n'aperçoit pas.

Du viaduc, la grande ville apparaît souriante et radieuse aussi.

Sitôt après les tuyaux d'usines de Javel, c'est la Liberté de bronze sur le pont de Grenelle, les deux tours dorées du Trocadéro, de hautes maisons blanches, sur la gauche, à Passy; la reconstitution du Temple aux toits pointus; puis, les trois dômes du Champ-de-Mars, le casque d'or des Invalides... On voit la tour Eiffel de face, dans toute sa rigidité, presque jolie pourtant, tant elle est svelte et fine dans la gaieté du ciel.

La rumeur de Paris est moins bruyante qu'en semaine. Il y roule peu de voitures, on n'y travaille à peu près

pas. C'est l'heure où l'on a fini de déjeuner, où toutes les maisons se vident, où les familles d'ouvriers et de modiques commerçants s'en vont à pied, gagnant les gares, les têtes de lignes de tramways, les embarcadères des quais, où l'on fait queue longtemps, longtemps.



Et, vers deux heures, la foule arrive.

C'est le public tout spécial de la première au Point-du-Jour. Chaque année, au premier beau dimanche, il vient inaugurer, lui aussi, la saison.

Les hippodromes d'Auteuil et de Longchamps absorbent le monde élégant, les hommes d'argent, les cocottes, même, depuis deux ou trois ans, les calicots et les étudiants

Ici, c'est le public sentimental et bon enfant, les cœurs simples, qu'émeut le printemps, ceux qui se croient à la campagne dès qu'ils ont franchi le pont de Grenelle, petits boutiquiers en famille, jaunes de teint, sentant le renfermé, ménages d'ouvriers traînant des enfants par la main.

On voit venir de très loin les bateaux dont le pont est tout noir de monde.

Ceux de Suresnes filent droit et disparaissent sous les arches vers Billancourt et Bas-Meudon: Les autres, en bien plus grand nombre, évoluent lentement, décrivent une large courbe pour venir toucher au ponton.

En haut du viaduc, menus et jolis comme des joujoux, les trains de la ceinture arrivent empanachés de fumée mauve, chargés d'hommes jusque sur les marches de leurs escaliers aériens.

Bateaux qui tournent et trains qui marchent, semblent venir en danse, comme bercés par les refrains que chantent continuellement les orgues des chevaux de bois.

L'air est plein de tapage amusant et divers.

Les trains sifflent, les cloches sonnent sur les bateaux; un cadran tinte, indiquant l'heure des départs; les marchands crient leur marchandise, les orchestres font rage dans les cafés-concerts; dans un bal, un cornet à piston fait un solo strident, jouant une polka, et, dans un tir, les *pan!* des coups de carabine scandent le tout à intervalles réguliers.

Une bonne odeur de friture et la senteur des beignets chauds emplissent l'air, dilatent les narines.



Ils débarquent, impatients.

Et dès qu'on a touché la terre, le cousin Charles, indispensable boute-en-train de toutes ces parties, esquisse un entrechat aux éclats de rire des autres.

On paie aux femmes un bouquet de huit sous, gros paquet de fleurs communes semées d'herbes sèches, de graminées tremblantes ; on blague la marchande,

on multiplie les plaisanteries conjugales sur la couleur des coucous, mais on est heureux tout de même d'acheter un peu de campagne, de l'emporter entre ses doigts.

A la bascule en plein vent, pour deux sous, on pèse les petits ; les parents y passent ensuite, et l'on se tord, et l'on s'esclaffe au poids énorme que chiffre la tante Alexandrine.

Puis, assagi pour un moment, le groupe se promène. On passe sous le viaduc, on franchit l'octroi.

La route va, creusée d'ornières, entre de grands échafaudages noirs où l'on radoube les bateaux, et le fossé des fortifications encore inondé de l'hiver.

Au centre d'un rassemblement de fillettes et de gamins, un vieux couple très laid — l'homme coiffé d'un sombrero, armé d'une guitare, la femme nu-tête, en cheveux poussiéreux — glapit à deux voix éraillées les *Treize jours d'un pinson*, *Mignon sur la rive étrangère*, *la Chanson des blés d'or*.

On approche, on écoute : un attendrissement passe sur les visages : on s'essaie à retenir l'air, à bien comprendre ces paroles qui semblent la poésie même, et l'on entonne le refrain d'une voix très intimidée. Il faut se serrer, s'approcher pour entendre, à cause des bruits d'alentour.

Sans crier gare, tout à coup, et tout près, c'est un clairon qui éclate en couacs terribles. Un gamin, avec des joues rouges, y souffle à pleins poumons, massacrant la sonnerie de la charge sous l'œil ami d'un

caporal ; des hommes, pour montrer qu'ils ont été soldats, fredonnent d'un air de connaisseur :

Y a la goutte à boire là-haut,
Y a la goutte à boire...

Deux pas plus loin, on est tout assourdi par le bruit continu, trémulant, trépidant d'une machine électrique. Là, sur une table, s'étalent des fils en hélice, des électrodes de cuivre sale, des tubes de verre filé, contourné, enfermant une liqueur rouge qui bouillonne au contact de la main ; le camelot, inévitable électricien de ces fêtes, raccroche les passants d'une voix bien canaille :

— Venez voir la chaleur du sang et de l'amour..., la force du tempérament !

Et de grandes filles qui passent en bande, se donnant le bras, se poussent, n'osant pas essayer...

Près d'une palissade en planches, un pâtre béarnais, venu là Dieu sait comme, trait pour deux sous une vache bretonne. Avec son regard d'exilé, sa mine triste, son béret bleu et sa blouse déteinte, il donne une note champêtre bien étrange à cet endroit-là. Il fait, d'ailleurs, belle recette. Tout le monde veut boire, sans façon, à la même tasse, mal nettoyée dans un seau d'eau de Seine.

Et les mamans essuient les lèvres où le lait frais met des moustaches blanches.



Quatre heures sonnent. L'appétit vient.

Au restaurant du *Grand Neptune*, au café des *Bateaux-Express*, au café de *l'Embarcadère*, en l'air sur le balcon, en bas sous la tonnelle, de petites tables s'alignent, recouvertes de nappes blanches, où sont des verres renversés.

Celles-là sont pour le beau monde : on y mange de la friture ; on y dépense aux moins trois francs.

A la porte d'un marchand de vin, BAL LE JEUDI ET LE DIMANCHE, entre deux ifs plantés en caisse, on s'installe tout près de l'eau ; on joint deux tables de bois jaune ; les enfants grimpent sur les genoux, et l'on demande un litre ou deux, pas autre chose. On boit d'abord une tournée ; les langues claquent de plaisir sous le reginglard qui les râpe. Puis le papa fait signe à la marchande d'apporter des pommes de terre.

Dans la graisse toujours bouillante, avec une cuillère à trous, elle les cueille, elle les pêche, les belles frites dorées et savoureuses, les frites chantées par Banville. A la volée, elle les saupoudre de gros sel, en emplit pour chacun une poche de papier jaune, et c'est joyeux de voir manger ces gens avec les doigts, les petits qui ouvrent la bouche où le père pousse un morceau, et la gaieté de tous ces simples, la gaieté même de Paris.

Parfois, pour faire une surprise, la ménagère, au

bon moment, exibe un morceau de gruyère, qu'elle a emporté sans rien dire. Alors, c'est du ravissement : c'est le régal pour tout de bon ; on se dispute à qui paiera le second litre.

De temps en temps, quittant le bal, des fillettes sans amoureux sortent bien rouges, en sueur, les frisons défaits, toussant au vent de la rivière.

Vêtu de la vieille défroque d'un imitateur de Paulus, en chapeau râpé, en habit à boutons de cuivre, un affreux chanteur en plein air, pâle, éreinté, malsain, essaie en vain d'amuser le public ; il a beau faire le grand écart en débitant ses gaudrioles, ou mettre élégamment son talon sur sa nuque, on n'en veut pas. Vu de si près, le pitre blême répugne à l'ouvrier brave homme. Il arrive d'entendre dire : « Tu f'rais mieux d'aller travailler ! »

Mais s'il entre au café-concert, il s'y amuse énormément, sans aucune arrière-pensée. Il considère ici le comique comme un artiste, il l'applaudit en toute sympathie.



C'est là qu'on finit la journée, au *Concert des Bateaux-Omnibus*, ou bien au *Concert du Cadran*. C'est un peu cher... ma foi tant pis, voilà longtemps qu'on n'avait fait la fête.

Toute la famille grimpe aux galeries d'en haut, et s'installe en ligne, sur le même rang.

On croise les bras sur la balustrade, on appuie le menton dessus, et l'on écoute avec ferveur, avec ravissement.

Qu'importent le décor banal, les femmes laides, les voix fausses ! Tout est joli, tout est charmant.

On rit aux allusions lestes, en poussant sa femme du coude. On se tord au soldat Pitou; la romance sentimentale met une larme à tous les yeux. Et quand une très grosse dame, avec une voix de capitaine de navire, hurle, une main contre son cœur, le chant patriotique, l'apothéose du drapeau, c'est un frémissement d'enthousiasme vrai, on s'exalte pour tout de bon, et ce n'est même plus grotesque, tant c'est naïf, sincère, convaincu !

Vers sept heures, on sort, en tumulte.

La nuit vient, violette et douce. Il fait trop frais pour rester là : il faut attendre un mois ou deux encore pour s'en aller dîner sur les fortifications.

On n'a pas faim d'ailleurs, on est las seulement : on se couchera sans souper, et l'on travaillera demain. Il faut porter les petits qui s'endorment, leur tête alourdie de sommeil couchée sur l'épaule du père.

Et le bateau qui les emporte, fuit dans l'ombre, gagnant Paris, faisant traîner dans l'eau mouvante l'ondulation serpentine des feux rouges qu'il porte à l'arrière.

Ce n'est, certes, ni raffiné, ni décadent, ni même distingué, cette journée de plaisir peuple, cette pre-

mière au Point-du-Jour ; mais c'est si bon enfant, si simple, si naïf, si peu malsain au fond et si parisien que cela nous amuse et nous fait sourire un instant, nous autres les fin de siècle, les énervés et les blasés, si difficiles en nos plaisirs et si compliqués dans nos joies.

LE CROUP

....Au cours d'une conversation, quelqu'un se mit à dire :

— Vous autres, médecins, vous n'avez pas de cœur.

— Je n'en suis pas tout-à-fait sûr, madame, répliqua le docteur. Pourquoi répétez-vous cette phrase tant ressassée, vous qui faites profession de ne rien dire de banal ? Du reste, de quoi s'agit-il ? il faudrait préciser un peu. J'imagine que vous ne nous demandez pas de gémir tout le jour et de pleurer en présence des maux qu'il nous faut reconnaître et soulager avec sang-froid. Et vous savez fort bien que, si le mal entre chez nous, s'il touche aux êtres qui nous sont chers, à nos femmes, à nos enfants, nous refusons de les soigner nous-mêmes, tant nous perdons facilement la tête. Moi qui vous parle, j'ai eu un fils atteint du croup, et j'ai souffert plus que tout autre, parce que je savais... Il y a même une certaine nuit où j'ai failli devenir fou d'angoisse.

Et le docteur, assis tout près du feu, appuyant sa tête à son bras et son bras à la cheminée, se mit à parler pour lui seul, en phrases brèves, inachevées, comme s'il évoquait un mauvais rêve, très lointain.

Le croup... que je lui ai donné... Il venait d'avoir sept ans ; il était chez nous en vacances. C'était sa première année de collège et il avait eu tous les prix de sa classe. On avait projeté d'aller aux bains de mer...

Un jour d'août, comme je rentrais de faire une trachéotomie à un enfant diphthéritique, mon gamin vint à moi, je le pris dans mes bras, et il resta longtemps la tête à mon épaule, dans sa pose ordinaire d'enfant câlin. Et c'est là qu'il a pris son mal... mes vêtements s'étaient imprégnés du poison pendant que j'opérais. Cinq jours après, il est tombé malade.

Ça a duré dix jours... il n'avait plus de voix ; sa douce voix d'enfant était devenue nasillarde et voilée, puis elle s'était éteinte tout à fait... sa toux était comme un chuchotement sinistre. Ma femme seule devinait ce qu'il voulait, au mouvement des lèvres.

Deux fois par jour les médecins venaient pour lui cautériser la gorge avec du nitrate d'argent : sa mère l'emportait roulé dans une couverture près de la fenêtre pour qu'on y vît plus clair, et sa petite face effarée et muette exprimait une si horrible douleur, que je haïssais ces docteurs qui faisaient souffrir mon enfant. C'étaient pourtant de bons amis, bien dévoués et bien habiles... Lui, il était docile et doux, sans résistance, comme terrassé par ce mal. Quand il se mit à étouffer, cela devint épouvantable. On parla d'opération : je n'aurais pas hésité pour un autre, et je dis non éperdûment, quoique ce fût presque la seule chance de le sauver.

Un soir, comme ils insistaient davantage, j'ai perdu tout-à-fait la tête et je leur ai crié qu'on voulait tuer mon enfant. Je les gênais beaucoup et je terrifiais ma femme : ils m'ont renvoyé, ils m'ont poussé dehors, et je suis parti dans la nuit.

On m'avait dit d'aller coucher chez mon beau-frère : j'y suis allé tout droit docilement. Il faut croire qu'il y a des limites à la perception de la douleur humaine. Je ne pensais presque plus à mon fils ; l'air du soir me faisait du bien : j'étais stupidement heureux d'être parti, soulagé de ne plus rien voir d'épouvantable... On me donna un lit, et je m'endormis de suite, ainsi qu'une brute épuisée.

Et voilà que je me réveillai brusquement, en sursaut, persuadé que l'on avait sonné ! Évidemment on venait me chercher !... C'était déjà fini, peut-être.

Je courus à la porte avec une lumière. L'escalier était vide et noir... j'avais rêvé. J'eus peur comme un voleur, dans le silence de cette maison endormie. Je revins dans ma chambre, mais je ne pouvais plus dormir. J'avais besoin de mouvement, d'air nocturne et de solitude.

Alors je m'habillai bien vite, et dans la rue déserte, dans l'air sonore de la nuit, j'entendis une horloge tinter deux heures du matin.

Je n'osai pas rentrer chez moi, tant j'avais peur de ce qui m'attendait. Oh ! j'ai marché, cette nuit-là, marché comme ces fous qui ne voient rien de ce qui

les entoure et qui suivent une idée fixe qui semble voler devant eux. Mes yeux s'accoutumaient au noir, ou bien c'était l'obscurité qui pàlissait. Je devais marcher tout courbé, car je voyais les pavés gris qui formaient à mes pieds comme un brouillard mobile... J'avais des visions de cierges allumés, et je voyais la face pâle de mon fils, sa figure de cire aux yeux ternis, aux narines pincées, ses lèvres bleues, asphyxiées, et l'effort désespéré de ses muscles pour respirer encore, pour ne pas étouffer, son pauvre cou creusé par le tirage.

J'étais halluciné au point que, par moments, je me retournais brusquement, croyant entendre derrière moi la petite voix basse, le souffle aphone, chuchotant lentement par saccades brisées, comme une voix qui n'en peut plus : « Maman, j'é'-touffe... ».

Pardonnez-moi, c'est déchirant, même à vingt années de distance. Je ne sais plus... j'ai fait une prière. Moi qui n'ai pas la foi plénière, moi qui ne crois guère qu'à un Dieu bien impersonnel, j'ai fait une prière ardente et vague, j'ai balbutié des supplications à Jésus-Enfant, comme si c'était non pas mon Dieu à moi, mais celui de mon fils. Vrai ou pas vrai, cela m'a fait du bien : j'ai pleuré d'abondantes larmes... Puis il pleuvait, et j'ai eu froid, j'ai grelotté. Je devais être pitoyable, car un marchand de vin, qui ouvrait sa boutique, a pensé que j'étais malade et m'a offert un peu de bouillon chaud.

J'en ai bu. Çà m'a fait du bien. J'ai regardé autour de

moi, j'étais à la barrière de Levallois, il faisait presque jour déjà.

Alors le désir me revint de revoir ma maison, de connaître la vérité, et je ne sais quel espoir instinctif me disait qu'il n'était pas mort. A un balayeur qui passait je donnai tout l'argent que j'avais sur moi, comme pour conjurer la destinée, et je courus, le long du chemin de fer de ceinture, jusqu'à la rue du Hâvre, où j'habitais. On dut me prendre pour un fou. Et toujours en courant, je me répétais cette phrase éclose en mon cerveau, je ne sais trop pourquoi : « Si les persiennes ne sont pas closes c'est que mon petit n'est pas mort !... » Oh ! j'ai trouvé la route longue ! Le jour grandissait, grandissait... et puis quand j'arrivai, les fenêtres étaient ouvertes !

Ma femme a couru dans mes bras... Il allait mieux et il dormait depuis une heure. L'opération n'était pas faite : le jour même il était sauvé.

Et comme on se mouchait très bruyamment autour de lui, le docteur dit en prenant son chapeau :

— Voyez-vous, j'ai eu très grand tort de vous raconter cette histoire : elle vous a rendus très tristes, et je n'aime pas la tristesse : ensuite, elle vous a montré que j'étais, tout comme un autre, capable de perdre la tête, et j'y perdrai de mon prestige. Vous n'aurez plus autant de confiance dans le bon sens de votre vieux docteur.

L'OPÉRATEUR

... Dans la salle d'opération où la lumière est si intense qu'elle y met comme de l'espoir, il est debout, en habit noir, très grand, de carrure superbe, les deux poings au repos sur la saillie des hanches ; les favoris s'argentent par le bout, mais les cheveux longs, bouclés du bout ne se sont pas faits rares malgré les soixante-cinq ans. Le regard clair sous les paupières lourdes, la figure impassible et grave naturellement, sans l'ombre d'une pose, sans une attitude cherchée, il attend avec patience, plein de force et de calme, que l'heure soit venue d'agir.

Il est, du reste, presque seul : la plupart de ses aides sont relégués dans la chambre voisine ; on a caché les instruments sous des serviettes, et rien d'effrayant ne paraît.

Menée par une religieuse, la malade tremblante essayant de sourire, le teint jauni par sa tumeur, les yeux agrandis par la crainte, la malade est entrée et c'est lui qui l'accueille, toujours du même mot, avec le même accent, l'accent de son pays de Beauce, dont il a conservé, dont il exagère parfois la rondeur et la bonhomie.

— Ah ! voilà cette bonne dame.

Il fait un pas vers elle, et lui prenant la main dans les deux siennes :

— Allons, voyons, mon petit enfant, ne vous émotionnez pas ! ça va marcher comme sur des roulettes. Ma bonne sœur, couchons-là sur ce lit... Bon !... Ecoutez-moi bien, mon petit : le chloroforme picote un peu ; pour éviter qu'il n'irrite les yeux, nous mettons une compresse humide qui les préserve ; dans le nez et la gorge, ça ne piquera pas plus fort que du tabac...

Et quittant la malade ainsi doucement aveuglée par le linge mouillé qui ne laisse rien voir, étourdie par la promptitude avec laquelle on s'est emparé d'elle, réconfortée, touchée par ce mot « mon petit » et par l'autorité puissante de cette voix, il l'abandonne alors aux mains de son élève qui entame l'anesthésie par ces mots rassurants : « J'ai donné le chloroforme plus de cinq mille fois, madame, et je n'ai pas eu d'accidents ! ...»

***

A ce moment, les autres aides apparaissent, jeunes docteurs accoutumés à lire dans les yeux le geste qu'il faut faire, l'instrument qu'il faut présenter, et le fournisseur d'appareils avec ses grandes boîtes nickelées.

Mais dans le simple sac de cuir qui le suit partout où il va, l'opérateur choisit de préférence ses fidèles outils, ses instruments de chaque jour, les armes faites à sa main, deux ou trois paires de ciseaux,

deux ou trois douzaines de pinces, qui dorment entre deux besognes, liées ensemble et toujours embrochées par leurs boucles à un tube de caoutchouc ; jamais d'instruments compliqués. Et bientôt les aciers à manche de nickel stérilisés d'abord à l'eau bouillante, les rétracteurs coudés pour se donner du jour, les petites pinces légères pour arrêter l'hémorrhagie, les bistouris aigus aux lames minces, luisent sous l'eau phéniquée qui les baigne dans les récipients de porcelaine blanche.

La malade, tout à fait grise et sur le point de s'endormir, bafouille doucement dans la compresse à chloroforme, où goutte à goutte l'aide verse l'anesthésique.

C'est la toilette, maintenant.

La toilette de la malade, au sublimé et à l'éther; et la toilette du chirurgien.

Docilement, paisiblement, assis sur un grand escabeau, il se laisse habiller par les religieuses d'un tablier autour des reins, d'une serviette autour du cou, de manchettes en toile blanche serrées au poignet et fixées à l'épaule par des épingles de nourrice. Et cependant ses mains barbotent dans l'eau mousseuse, se purifient au sublimé, et sortent de là nettes, blanches, un peu tannées par les antiseptiques, ces mains géantes aux doigts énormes, que l'on jugerait incapables d'adresse et de légèreté.

Puis il s'en vient auprès de la malade, s'assied

commodément pour éviter les courbatures ; on met à sa portée un petit bain de Van Swieten pour les ablutions fréquentes, une grosse éponge à la main, chaque aide prend sa place, et tout autour du lit, glissant sans bruit dans leurs chaussons conventuels, les religieuses s'empressent pour que rien ne manque au docteur.

A présent, la malade ronfle d'un souffle lent, égal, paisible. L'aide du chloroforme soulève l'un des bras, il retombe comme une chose ; il effleure la conjonctive, où le reflexe est aboli...

— Vous pouvez aller, mon cher maitre. La malade dort tout à fait.

***

Alors, sans hâte, une dernière fois les doigts du chirurgien parcourent la tumeur, la mesurent, la circonviennent, démasquent ses retranchements ; ses yeux aux trois quarts clos calculent la longueur à donner à l'incision. Sa main gauche étale la peau ; sa main droite se tend vers l'aide aux instruments, et il sait très exactement tout ce qu'il lui faudra faire au moment où ses lèvres disent le mot qui ouvre les hostilités :

— Bistouri !

Et dès lors il agit d'une haleine, pour ainsi dire.

Autour de la tumeur, le bistouri court intelligemment, incisant puissamment la peau, d'un bout à l'autre, d'un seul geste : elle s'ouvre, écartée par les

aides des deux côtés, et les tissus sous-cutanés paraissent, la graisse jaune, la nacre bleue des aponévroses, où perle le sang noir des veines, où jaillit brusquement, à petits jets rythmés qui vous aveuglent, le sang rouge vif des artères.

— Éponges! dit le patron, la voix paisible, la main prompte... Éponge propre, encore, bien!

L'aide appuie, avec son éponge, puis la retire brusquement; l'artère se révèle au jet dru qu'elle darde. Mais lui la muselle du coup, fixe la pince qui l'écrase, puis une autre, encore et encore, les pinces si légères, se maintenant fermées sans qu'on y touche, supprimant la perte du sang; il les prend au vol et les pose impeccablement où il faut, ferme leur cran, les laisse dans la plaie qui en est toute hérissée; et loin de s'en embarrasser, il s'en sert, au contraire, pour écarter les chairs, les mettre hors d'atteinte et trouver son chemin.

De nouveau, le bistouri plonge, décollant les tractus fibreux, glissant docilement, inoffensif où il ne faut pas mordre, tranchant tous les liens qui font la tumeur prisonnière. La voilà qui cède... c'est fait!

Ainsi qu'une mauvaise bête qu'on a mise hors d'état de nuire, l'opérateur la garde un instant dans sa main, l'examine de près pour voir si c'est bien comme il avait pensé, puis il la jette sous la table, dans un bassin qui la reçoit.

***

Et tout cela s'est fait très simplement.

Je connais des chirurgiens que le plus mince obstacle met en rage. D'autres qui doivent cacher leur émotion sous des jurons ou sous des gaudrioles; d'autres qui prennent volontiers des attitudes théâtrales.

Lui grogne à peine, deci-delà.

Il ne plaisante pas et il n'est pas ému.

Ce qu'il fait n'a pour lui rien d'anormal ni d'extraordinaire : il accomplit sa vocation; il fait exactement ce qu'il était né pour faire.

Quand on le fait par trop attendre :

— Allons voyons, ma bonne sœur, un peu plus vite, s'il vous plaît!

Il parle peu, d'ailleurs, voilant — on dirait qu'il le fait exprès — sous des phrases poncives, la justesse des observations qu'il fait aux assistants. Ou, parfois, il se plaint, sans esprit mais sans amertune, presque gaiement, des médisances de ses confrères.

— Ces gens-là, voyez-vous, ils sont comiques, tout de même!

Dans ces moments, l'accent devient inénarrable, et l'œil brille d'une malice vraiment réjouissante pour un observateur impartial.



Mais tout cela tombe bien vite : l'opération le reprend.

La tumeur a fait des petits. Il existe quelques ganglions au fond de la plaie, derniers retranchements où se cache le germe des redoutables récidives. La tumeur renaîtra si on en laisse une parcelle : il faut les extirper, ces rejetons plus traîtres que leur mère. Et ils sont nichés toujours aux endroits périlleux, dans la gaîne des gros vaisseaux, le long des nerfs qu'il ne faut pas couper. Le bistouri aux dents comme un vulgaire porte-plume, se servant de ses doigts, utilisant ses ongles, il va les chercher un à un, péniblement, car ça tient dur, doucement pour ne rien blesser dans l'entourage. Et il fait la grimace, un peu, à ce moment : ses paupières se ferment et ses lèvres se mordent, son front se plisse dans l'effort de sa volonté pour localiser toute l'attention dont il est capable dans ses doigts qui furettent là où les yeux ne peuvent pas atteindre, il n'y épargne pas son temps, lui si pressé, et c'est bien nettoyé, quand il dit à son entourage :

— Il n'y a plus rien là-dedans !



Et ce n'est qu'un jeu celle-là, le vieux jeu, la vulgaire tumeur du sein, l'opération classique, le petit combat d'avant-garde en comparaison des batailles rangées de la chirurgie abdominale, des kystes de l'ovaire pour lesquels on ouvre le ventre, des fibrômes et des cancers pour lesquels il a inventé toute une stratégie, « morcellement par les voies naturelles », la plus chère de ses victoires. Mais ce sont des champs de bataille qu'on ne peut vraiment pas décrire.

Et quand il a fait ses sutures, couvert la plaie d'iodoforme qu'il prend à pleines mains sans souci de la puanteur, au moment où il achève le pansement, où il met la dernière épingle, on sent qu'il pense déjà à l'autre, à l'opéré de tout à l'heure, chez lequel il arrivera en retard d'une demi-heure.

Et son pardessus boutonné sur son éternel habit noir, ses recommandations faites au médecin traitant, tandis que la malade à demi réveillée, grise de chloroforme, pleurniche en refusant de croire que c'est fini, tandis que la famille, essuyant une larme, remercie le maître à mains jointes, il abrège le plus qu'il peut les encouragements suprêmes :

— Je vous l'avais bien dit que ça marcherait bien. Ne vous émotionnez pas, c'est parfait ! Allons ! Allons !...

Qu'on soit de ceux qui l'aiment ou de ceux qui l'abhorrent — il a de nombreux ennemis — il faut

admettre que probablement il incarnera pour des générations entières le type du chirurgien légendaire, le tailladeur de chair humaine épique, qui fait la besogne sanglante par vocation vraie, par tempérament même, comme d'autres peignent des fleurs ou restent amoureux toute leur vie.

Lui n'aime rien que son métier, la gloire et l'argent qu'il rapporte. Riche comme un banquier, il ne veut pas, il ne peut pas se reposer ni s'amuser, ni goûter aux joies de la vie. Son tempérament est son maître. Le jour où sa main droite ne pourra plus tenir un bistouri, je ne serais aucunement surpris qu'il mourut de chagrin.

COMMENT IL FAUDRAIT SE SOIGNER

A l'heure d'abandon où l'on fume un cigare, un médecin qui n'est pas sans mérite me dit un jour :

— « Voyez-vous, mon ami, tant que nous ne faisons » que des recherches théoriques d'hôpital ou de labo- » ratoire, nous pouvons nous considérer comme exer- » çant une profession libérale, et nous allons de pair » avec les écrivains, les peintres ou les autres sa- » vants; mais, du moment précis où nous avons la » prétention de guérir nos semblables, nous sommes » tous un peu des charlatans!... »

Jolie boutade, amusante entre augures, mais dont l'auteur aimera mieux, je pense, que je n'imprime pas son nom, car il voit de nombreux malades, et peut-être les perdrait-il s'ils le savaient aussi sceptique?

Paradoxe injuste, d'ailleurs; le malade n'est pas si bête ni le médecin si canaille. Le client qui nous paie — et même celui qui oublie de nous régler nos honoraires — a droit à autre chose qu'à un simulacre de traitement, et nous faisons toujours de notre mieux pour l'améliorer.

Certes nous ne pouvons que rarement guérir, au sens complet du mot, les maladies dûment constituées, mais nous sommes puissamment armés pour les tuer dans l'œuf, les empêcher d'éclore.

La vérité, c'est qu'on devrait aller trouver le praticien avant même d'être malade : et telle que, l'idée peut paraître encore assez paradoxale pour qu'il me faille expliquer ma pensée avec plus de détails et quelques preuves à l'appui.

A quelques semaines de distance, un très remarquable discours à l'Académie de mon maître et ami Albert Robin, et deux belles leçons du professeur Grasset (de Montpellier) viennent de rajeunir la vieille doctrine du *vitalisme* et sa querelle séculaire contre l'*organicisme*.

En quelques mots, voici comment.

La science moderne admet les deux notions fondamentales que voici :

1° Bon nombre de maladies sont occasionnées par la survenue de microbes empoisonnant notre organisme ; mais pour que cet empoisonnement se réalise, pour que la maladie éclate, il faut en outre que notre corps vivant soit en état propice, et suffisamment affaibli pour ne plus pouvoir lutter victorieusement contre l'envahisseur.

Exemple . dans l'atmosphère d'une chambre où nous sommes cinq personnes à respirer habituellement, flotte, nombreux et partout répandu, le bacille de Koch ; nous

en absorbons tous, et tous à dose égale. Et cependant, un ou deux d'entre nous seulement seront frappés de la tuberculose, parce que ceux-là seulement ont un organisme débile, insuffisamment armé pour la lutte : leur terrain est propice à l'éclosion du germe.

2° En outre, beaucoup de maladies chroniques, avant d'être constituées par des lésions formelles, par de profonds délabrements de tel ou tel organe, ne sont, pendant longtemps, que des troubles de fonctions, de simples variations nerveuses du fonctionnement de l'organe.

Exemple : un homme politique — le Thuringe de M. Barrès (1), par exemple — est, par profession et par tempérament, prédestiné aux émotions angoissantes, aux palpitations. Ce n'est rien, tout d'abord, qu'un cœur qui bat plus vite, avec un spasme nerveux, insignifiant, passager de l'aorte ; mais à la longue, l'aorte se déformera, le cœur se faussera. Et il aura suffi d'un phénomène moral fréquemment répété pour déterminer lentement une maladie organique, celle-là même dont est mort M. Jules Ferry.

C'est l'histoire des cardio-scléroses de M. Huchard, et les albuminuries phosphaturiques d'Albert Robin sont phénomènes de même ordre.

(1) *Une journée parlementaire*, pièce en trois actes. G. Charpentier, éditeur.



Donc il nous faut admettre que presque toutes les maladies formelles sont précédées d'une période de préparation, d'une phase prémonitoire qui n'est, à tout prendre, qu'une fatigue de l'organisme, un épuisement de la force de résistance. C'est le *ralentissement de la nutrition* de M. Bouchard ; c'est l'état d'*hypotension* de M. J. Chéron. Cela signifie simplement que la cellule vivante, diminuée dans sa vitalité, n'est plus apte à lutter contre l'ennemi qui l'assaille.

Voilà la notion qu'il importait de mettre en relief. C'est elle qui explique et justifie de toutes pièces ce que je disais tout à l'heure.

En face des maladies chroniques définitivement installées, le médecin ne peut que rarement prétendre à nous guérir complètement : il soulage le patient, il empêche le mal d'évoluer trop vite, et c'est là que se borne le secours qu'il peut apporter.

Mais pendant cette période prémonitoire des maladies, s'il y voit clair, il est le maître, car il ne s'agit plus pour lui que de régler le fonctionnement du système nerveux de qui dépendent la force et la fatigue, la sagesse ou la folie de nos organes.

Ce côté éminemment pratique de nos acquisitions scientifiques, il faut que le public en fasse son profit. Sans tomber dans l'excès de ces mères, tout de même trop alarmistes, qui voient toujours leur fils à deux

doigts de la mort et qui envoient sonner chez le docteur dès que le marmot éternue, il faut que tout le monde s'accoutume à l'idée de prévoyance médicale.

Un exemple que j'ai vu de près donnera la mesure de ce que je veux dire.

***

Voici deux ans je fus accidentellement appelé à soigner un jeune homme opéré récemment de tuberculose ganglionnaire.

Lorsque la plaie opératoire fut tout à fait guérie, quand le convalescent fut tout à fait sur pied, la mère me demanda quel était mon avis sur l'avenir réservé à son fils : cette tuberculose localisée ne risquait-elle pas de se généraliser un jour et de gagner le poumon ? Telle était son inquiétude.

J'auscultai : les poumons n'avaient pas de lésion précise. Mais poursuivant mon interrogatoire, j'appris que, des deux branches de la famille, l'une était surchargée de névropathes et de fous, et l'autre de phtisiques. L'adolescent était, d'ailleurs, de caractère irascible et fantasque, intelligent, mais incurablement distrait, lent au travail, incapable d'attention soutenue, dénué d'énergie. Il mangeait peu, digérait mal, dormait irrégulièrement. A cela près, « il se portait très bien ».

Je pensai qu'il fallait l'astreindre à une sévère

hygiène, le tonifier puissamment et méthodiquement, pour essayer de le soustraire à l'une ou l'autre des deux tares héréditaires qui le guettaient. Mais, trop jeune praticien pour n'être pas deux fois prudent, je l'envoyai tout d'abord consulter le médecin de vieille expérience qui soignait sa famille.

Sa réponse fut celle-ci :

— Mon confrère fait trop de zèle : si cet enfant devient malade, nous serons bien à temps de le soigner ; en attendant laissez-le donc tranquille.

Un peu confus et plein de respect pour l'ancien, je me repliai en bon ordre ; mais quelques mois après, on revint me chercher. L'énervement et la fatigue empiraient chaque jour, et la famille me confiait l'enfant avec d'aimables insistances.

Les jeunes médecins ont des loisirs et de l'ambition : je m'occupai beaucoup de mon malade. Guidé par les conseils d'un maître clairvoyant, je m'appliquai à restaurer la vitalité de ce déprimé, à régler l'emploi de ses forces physiques et de ses facultés intellectuelles. Le résultat passa mon espérance : on fit un homme, un homme actif et vigoureux de cet héréditaire malingre et inutile.

Je rougirais d'en tirer gloire, et tout autre aurait pu faire ce que j'ai fait.

Mais le cas est si net, si probant, ce me semble, que j'ai voulu le raconter. Il me permet de terminer cette causerie par un conseil absolument pratique et vraiment utile, je crois. Il peut se résumer ainsi :

Dans la famille où la tuberculose, la goutte, le nervosisme — les maux héréditaires — ont déjà fait quelques ravages, surveillez les enfants, les adolescents surtout : ne laissez pas leur organisme s'habituer à la faiblesse, à l'anémie, à l'instabilité nerveuse. La médecine moderne commence à savoir à quelles sources il faut puiser pour ranimer la force humaine, pour activer la vitalité organique : c'est bien le moins qu'elle utilise ses conquêtes, à l'heure où il est temps encore d'aviser.

DU CHOIX D'UN MÉDECIN

« Guider le public dans le choix d'un médecin », comme un lecteur me le demande, c'est là besogne plus malaisée qu'on ne pourrait croire, mais je veux essayer pourtant : car bien des gens choisissent mal ou ne choisissent pas du tout leur docteur. On est assez mal défendu, il en faut convenir, contre l'omnipotence du médecin, et c'est bien le moins que l'on prenne quelques précautions préliminaires avant de se remettre à lui. Peut-être donc n'est-il pas inutile de donner sur ce point quelques conseils pratiques?

En règle générale, partout où cela est possible, c'est-à-dire à Paris et dans les grandes villes, on ne doit pas avoir un médecin, on doit avoir des médecins : pour ce motif que la division du travail est devenue, là comme ailleurs, une nécessité.

De nos jours, le domaine des connaissances médicales est immense et s'accroît constamment. Un érudit, dans son fauteuil, peut se tenir au courant de tout, mais un praticien actif, un homme qui voit des malades, n'y peut certainement suffire, puisqu'il ne s'agit pas simplement pour lui de lire l'ensemble des

publications spéciales, mais de savoir par expérience personnelle, de connaître le maniement, de vérifier par lui-même et d'appliquer journellement à des malades le dernier mot des notions acquises.

C'est pour cela que l'on voit maintenant tant de spécialistes d'espèces variées.

Il y en a pour les maladies des yeux, du nez, des oreilles et du larynx, pour les lésions du cœur, du poumon, des voies digestives... et autres ; certains traitent uniquement les maladies spéciales à la femme, à l'enfant ou aux gens âgés ; d'autres, tous les ennuis que Vénus engendra, ou bien les détraquements de nos nerfs et de nos pauvres cervelles; il y en a qui douchent, massent ou électrisent; d'autres, enfin, qui tranchent dans le vif et nous diminuent pour mieux nous conserver. Je n'exagère pas; je crois que j'en oublie plutôt : c'est à frémir quand on y songe !

Et ce petit coin de science suffit à bien remplir leur vie. Un médecin qui prétendrait bien faire toutes ces choses ensemble serait tout bonnement un insensé, et le client qui se fierait à lui les yeux fermés... un aveugle, c'est le cas de le dire. Les facultés humaines sont restreintes; on n'approfondit pas quand on embrasse tant, et les spécialistes, qui ont bien leurs inconvénients, sont désormais indispensables.

A Genève, on ne rencontre point d'ouvriers sachant faire toute une montre, mais des spécialistes passés maîtres, qui dans l'art de tremper un ressort, qui

dans l'art de construire l'échappement. L'horlogerie y est incomparable. Les rouages de la mécanique humaine ne sont pas moins complexes, comme bien vous pensez.



Comment s'y reconnaître, comment orienter son choix ? A quoi distingue-t-on le spécialiste qui fera du bien de celui qui sera nuisible, le simple charlatan du guérisseur habile ?

L'idéal serait qu'un spécialiste de nouveau genre fût officiellement chargé de cette besogne : diriger les malades vers le médecin qu'il leur faut. On lui bâtirait, par exemple, un pavillon de consultations en plein centre, sur la place de la Concorde, si vous voulez. La Ville de Paris choisirait un très honnête homme, connaissant à merveille le monde médical ; on le paierait très largement, pour que la magnifigence de son traitement le mît à l'abri de tout soupçon de connivence intéressée avec les illustres qu'il recommanderait. Et de même qu'il est d'usage d'aller chez l'excellent et légendaire Achille, le libraire, pour lui demander « que faut-il lire, afin d'être dans le mouvement ? » on irait là, conter son mal en quelques mots et demander quel spécialiste est mieux à même d'en venir à bout. Si jamais la place se crée, je recommande à ceux qui en disposeront mon ami Bianchon.

Mais je ne sache pas qu'il y ait, même en perspec-

tive, de crédit ouvert pour la création de ce poste, et, en attendant qu'on organise le service, il faut savoir se contenter des moyens actuels.

Prenez donc comme médecin à tout faire un praticien du quartier, à portée du premier appel. Il importe qu'il soit, non pas un grand savant, mais simplement un honnête homme, consciencieux, prudent, dont la qualité dominante devra être la modestie. Contentez-vous de lui si vous n'avez qu'un rhume. Mais pour peu que la situation semble se compliquer, exigez une consultation et sachez désigner vous-même le maître qu'on appellera.

Le plus souvent, en pareil cas, vous dites à votre docteur ordinaire : « Je ne connais pas ces messieurs : prenez celui que vous voudrez. » C'est cela qu'il ne faut pas faire. Car le brave homme a des amis qu'il choisirait de préférence ; ou même, s'il était moins scrupuleux, il ferait venir l'un de ceux qui donnent tant pour cent aux confrères qui les appellent. Cela se fait — rarement, je crois bien — mais j'en connais plus d'un exemple, et je suis plus frappé par les inconvénients que par les avantages de cette manière de faire.

***

Maintenant, comment vous y prendrez-vous pour désigner le bon spécialiste ? Méfiez-vous du jugement que vous porteriez sur l'un d'eux parce qu'il a guéri

ou laissé mourir une de vos connaissances : un cas isolé ne prouve rien.

Donc, prenez simplement l'annuaire des médecins, ouvrez-le au chapitre *Spécialistes.*

Si le cas est urgent et si le temps vous manque, prenez tout bonnement le plus fameux, le plus titré : plus il sera décoré, professeur et académicien, mieux ça vaudra : d'abord, parce qu'il n'y a guère d'absolue non-valeur ainsi comblée de gloire, ensuite parce que cette accumulation de titres et le prestige d'une grande renommée ont, par suggestion, une salutaire influence sur l'imagination du patient — point capital, qu'on aurait tort de négliger.

Si vous avez le temps, s'il s'agit d'un cas chronique, par exemple, choisissez avec plus de circonspection. Renseignez-vous d'abord, et allez voir ensuite.

Ne prenez point de médecins trop vieux de crainte qu'ils ne soient pas assez dans le mouvement ; ni trop jeunes, de peur qu'ils manquent d'expérience : sachez cependant qu'un ancien interne ayant vu dans les hôpitaux une moyenne de 80 malades par jour pendant quatre ans est plus tôt mûr qu'un autre.

Il ne faut pas qu'il soit laid — il pourrait faire peur — ni trop beau, pour peu que la cliente soit une jeune femme impressionnable. S'il est trop lent, trop hésitant, il risque d'énerver son monde ; mais méfiez-vous plus encore de ceux qui prétendent au coup d'œil génial, vous font tirer la langue et se trouvent suffi-

samment renseignés, comme inspirés d'en haut ! La médecine n'est plus un art : le diagnostic ne nous vient pas des dieux. C'est bel et bien une science, dénuée de sorcellerie, nécessitant des examens minutieux et probes. Un médecin qui ne retourne pas, comme on dit, son malade, n'est pas un bon praticien.

Tâchez qu'il soit aimable et médecin Tant-Mieux ; car l'impresssion produite et la persuasion sont pour beaucoup dans une guérison. Dans la majorité des cas, un galant homme fait plus de bien qu'un rustre : il donne confiance et fait illusion, c'est beaucoup, et le temps des bourrus bienfaisants est passé. En dépit des indignations que cela suscite parfois, je trouve légitime que le public aille de préférence aux médecins bien élevés.

Il faut encore se méfier, dans la pratique médicale, de tout savant qui n'est pas propre, méticuleusement. La science, autrefois, s'accommodait volontiers de cheveux longs, de redingotes maculées, de mains moins bien soignées que celles des duchesses. C'est fini, désormais, ce décor romantique. Il faut qu'un médecin donne par sa tenue l'impression d'un objet net et neuf, d'une propreté stricte. S'il se lave les mains en arrivant chez vous, c'est un bon point à son actif ; s'il retire sa redingote et demande un tablier propre, ne vous indignez pas : remerciez-le, car peut-être il vous préserve d'une contagion.

Répudiez encore ceux qui font autre chose que leur

métier, notamment de la politique : laissez-les « médicamenter le pays », comme dit Sardou, et ne les appelez pas en consultations, car en auscultant le malade, ils rêveraient de faire choir le ministère ou de lui demander des bureaux de tabac.

Je m'arrête : je finirais par les éliminer tous.

Il me faut pourtant insister sur un cas particulièrement délicat : le choix d'un spécialiste pour les maladies de la femme, si fréquentes en ce temps-ci, à Paris plus qu'ailleurs.

Ce sont gens à bonnes fortunes, j'ai eu occasion d'en raconter récemment un exemple. Non pas certes qu'ils soient indignes de la confiance des maris ; ils sont en général très corrects, au contraire, et très circonspects, par dignité professionnelle, par crainte des ennuis et aussi parce que, le traitement achevé, ils aiment bien pouvoir, sans indélicatesse, présenter la note de leurs honoraires.

Mais c'est une loi générale que toute femme s'abandonne aisément à quiconque sait son secret. Impressionnables et nerveuses d'autant plus qu'elles sont malades, elles ont pour leur médecin cette reconnaissance attendrie que donnent les aveux : c'est pour elles comme un confesseur moderne, plus faillible, moins sacré qu'un prêtre. Le docteur reste réservé, mais si la femme fait les avances, ce qui arrive fréquemment, beaucoup plus fréquemment qu'on ne croît ?...

Le remède à cela me paraît des plus simples : il suffit qu'un mari accompagne sa femme à chaque consultation.

Le médecin lui-même doit exiger de n'être pas seul à seule. Du reste, relisez à ce propos la préface de l'*Ami des Femmes* de Dumas : le maître féministe a fort bien deviné le sentiment irraisonné, injuste, de mépris qu'inspire à une jeune mariée l'époux qui, par son ignorance, lui impose l'intervention du médecin dans l'intimité conjugale.

***

Ces recommandations faites, et votre médecin choisi soigneusement, consciemment, il ne vous reste plus qu'une chose à faire : lui obéir absolument, lui témoigner une complète confiance, avoir foi en son habileté, suivre à la lettre ses avis... et le payer royalement.

Le mieux, parbleu ! serait de s'en passer. Mais qui peut se vanter aujourd'hui de n'avoir pas besoin au moins des consolations qu'il apporte?

LE
CABINET DE CONSULTATIONS

Le mari d'une dame « qui a très mal au ventre » — ce sont ses propres expressions — m'écrit et, sans me dire où lui répondre, me demande si, « oui ou non, le traitement local qu'on propose à sa femme est compatible avec son honneur de mari. »

Il s'en faut que le cas de cet époux soit isolé. Dans le Paris de 1895, il y a vraiment trop de gens dont les femmes vont, trois fois par semaine, consulter le docteur, pour qu'il ne soit pas captivant de chercher à s'édifier sur la moralité du spécialiste, dont le rôle dans la société moderne est si prépondérant, pour la plupart de nos civilisées.

Mon correspondant s'est ému d'un article excessif paru dans un grand journal du matin ; il m'en découpe des extraits :

Est-il vrai « que le docteur ferme tout bonnement » sa porte au mari soucieux d'accompagner sa femme, » qu'il menace sa cliente des maladies les plus terri» bles, si elle a la pudeur de lui rien céler... que

» chaque année une partie du revenu passe de la
» sorte chez l'artiste qui s'entend si parfaitement à
» cultiver la maladie dans les jolis corps féminins ».

Ici, l'exagération est tellement manifeste qu'elle amollit les arguments et leur ôte de leur vigueur. Mais, çà et là quelque autre phrase sait mieux distiller le soupçon.

Telle description de l'élégant cabinet de travail — « où nul grillage ne sépare la pénitente du con-
» fesseur, où l'examen est quelquefois délicat et
» minutieux, où l'interrogatoire est susceptible d'ame-
» ner de troublantes réponses » — m'explique bien l'inquiétude du mari, à qui ses occupations professionnelles ne permettent absolument pas d'accompagner sa femme et d'attendre pendant deux heures dans le salon d'un médecin.

Enfin, la confiance de mon correspondant se double d'une assez belle franchise, puisqu'il finit sa lettre ainsi :

« Pour ma part, je suis sûr que si je me voyais
» enfermé avec une femme jolie et à demi dévêtue,
» je ne penserais pas du tout à la soigner, mais à
» la désirer, et je sens bien que je ne serais pas
» maître de moi... Un médecin est-il bâti d'une
» manière différente, et, à moins qu'il ne soit très
» vieux, qu'est-ce qui peut le mettre à l'abri d'une
» telle tentation renouvelée plusieurs heures de suite ? »

On ne peut pas poser plus nettement la question.

Elle n'est réellement pas bien embarrassante à résoudre.

Sans doute, nous avons connu de jeunes médecins — atteints d'irritation de la moelle épinière ou quelque peu malades de l'esprit — et qui passaient pour être entreprenants avec les dames ; mais tout de suite leur clientèle périclitait ; on désertait leur consultation. Dans le métier, c'est un fait avéré, l'inconduite met sur la paille, et il faut tout d'abord poser en règle générale qu'on ne peut arriver à une situation importante en gynécologie si l'on n'est pas un homme de bonne compagnie, maître de ses élans charnels.



Est-ce à dire qu'aucune attraction ne se produise de cliente à docteur, dans l'intimité du cabinet de consultations ?... Oh ! ce serait beaucoup trop affirmer.

J'ai eu le vif plaisir de dîner récemment à la table d'un bon poète, auprès d'un prêtre exceptionnellement distingué, vicaire d'une des paroisses les plus mondaines de Paris.

Nous avons longuement causé, chacun disant les difficultés rencontrées, lui dans son ministère et moi dans mon métier. Avec cette belle franchise, hardie et de si bon aloi qu'ont les abbés parisiens, il disait quel danger la femme peut faire courir aux prêtres jeunes ; il me citait l'exemple d'une malade qu'il allait voir deux fois chaque

semaine, et dont la reconnaissance filiale ne demandait qu'à se muer en tendresse plus expansive.

Et il ajouta cette phrase :

— Leur geste habituel, si nous les laissions faire, serait de poser leur tête à notre épaule et de se faire dorloter.

C'est très exactement ce qui se passe aussi chez nous.

Dans l'immense majorité des cas, le médecin reste impassible : La femme fait un pas vers lui. Elle est malade, affaiblie, inquiète, souvent malheureuse au logis ; elle a dit son secret, elle a révélé sa personne : il lui paraît indispensable que son confident devienne son ami. Puis, le médecin, c'est un maître, c'est un homme qui sait, qui dirige et ordonne ; elle se sent toute petite auprès de lui. Et c'est le cœur tout plein de cette humilité maladive et si tendre, que traduit si éloquemment le latin de l'Église : *ecce ancilla*..., qu'elle vient chercher un refuge, non dans les bras, mais sur l'épaule du confesseur laïque, ou non.

La bonté, la douceur, l'autorité du médecin peuvent changer ce sentiment initial en amour vrai, et cela d'autant plus aisément que la malade aura été, dès l'abord, plus craintive.

Les femmes dont la pudeur vraie s'est depuis longtemps émoussée, ne sont presque jamais dangereuses pour le médecin, car leur unique préoccupation est de singer les timorées, et de faire mille façons.

Mais aux bourgeoises moins expérimentées, c'est un très gros événement que cette consultation première,

et cela s'accompagne d'un petit bouleversement d'âme qui n'est pas sans laisser de trouble. Au physique comme au moral, toutes les fois qu'un être faible révèle un peu de son intimité, il se place sous la dépendance du maître auquel il se confie, et il lui appartient un peu.



Mais, Dieu merci, vingt circonstances, inhérentes au métier même, nous empêchent, nous médecins, de profiter de ces bonnes fortunes.

D'abord, que de timides parmi nous : les fils de bourgeois simples ou de paysans sont en nombre, esprits tenaces, intelligents, vaillants, mais pas du tout hommes du monde, et gauches à capter les femmes. Comptez, en outre, que nous voyons de dix à trente clientes par jour et qu'il faudrait une complexion tout à fait exceptionnelle pour être les pachas que l'on veut voir en nous.

Autre considération : comment oser, ensuite, présenter au mari la note d'honoraires ?...

Je compte, parmi mes péchés de jeunesse, certain écrit d'imagination qui, me dit-on, a pu contribuer à faire naître quelque doute sur l'impassibilité professionnelle de mes confrères. Le cas que je contais ne se présente qu'exceptionnellement, et vous admettrez

bien que le médecin ait le droit d'être un amant, tout comme un autre, hormis qu'il ne soit un mari!

Mais la débauche de cabinet est rare, rare jusqu'à l'invraisemblable. On ne saurait trop l'affirmer.

Comme une de ses belles clientes se plaignait de n'avoir pas d'enfant et menaçait de devenir extrêmement aimable, le docteur X... trouva cette réponse, que Ricord n'eût pas reniée :

— Nous réparons, Madame, nous ne fabriquons pas.

DE LA CHASTETÉ D'ESCULAPE

Voici cinq ou six ans, une princesse russe, — celle-là même dont M. Barrès a fait l'héroïne de son délicieux roman *L'ennemi des Lois* — entreprit de donner, dans son hôtel de la rue Montaigne, quelques dîners où présideraient tantôt l'amour du Beau, tantôt le désir de s'instruire sur tel ou tel point mal connu de science ou bien de morale.

C'étaient des repas-interviews, conçus de la façon suivante : quand une question avait piqué sa curiosité, la jeune femme conviait, pour le prochain dimanche, les cinq ou six personnes le mieux aptes à les lui résoudre, fussent-elles rivales jusqu'à l'inimitié. Sa bonne grâce était si accomplie que l'affreux pédantisme de tout cela passait inaperçu, et que chaque convive partait persuadé d'avoir été le plus brillant. Si, par hasard, la question posée par la princesse se trouvait être un tout petit peu sotte, cela se tassait de soi-même et quelques minutes après, se changeait en quelque problème vraiment digne d'être traité.

Le jour que je veux dire, il y avait à table des jeunes femmes, assez jolies pour qu'aucune esthétique

parlée ne pût tenir auprès du seul fait de les voir, et, pour hommes, des médecins, cinq médecins rivaux, pratiquant tous avec renom la spécialité la plus encombrée aujourd'hui, la gynécologie.

Ils furent quelque peu surpris de se trouver réunis là, eux qui passaient leur vie à médire les uns des autres. Mais, tout de suite, la princesse accapara leur attention. Aussitôt servis les potages, elle leur tint l'étonnant discours que voici :

— Et d'abord, jurez-moi de ne pas nous mentir ! Toutes ici, nous sommes suffisamment intelligentes pour écouter la vérité et la comprendre comme il faut. Vous vous tiendrez aux généralités : votre cher secret médical ne risque pas d'être compromis. Donc, jurez de répondre en parfaite sincérité. »

Chacun jura, comme elle l'exigeait, et la princesse poursuivit :

— On prétend que votre métier spécial de médecins pour femmes fait de vous des vainqueurs incomparablement heureux. Un écrivain, fort bien placé pour vous connaître, a imprimé que, parmi tous les hommes, vous étiez de beaucoup les plus riches en bonnes fortunes. Est-ce bien vrai ?... Et pas de fausse modestie : la vérité, tout uniment. A vous voir vous êtes quelconques, de tenue plus ou moins soignée, d'air plus ou moins intelligent ; laids, d'ailleurs, comme tous les mâles, et votre profession ne vous a rien donné d'apparemment irrésistible... Alors, d'où vous

vient cette gloire, ou de quel droit l'usurpez-vous?... Car enfin, s'il est vrai que vous soyez les plus aimés des hommes, vous êtes les plus intéressants de tous, et nous voulons savoir pourquoi. »

Quelque peu stupéfaits, comme ils hésitaient à répondre, la princesse donna la parole au plus âgé d'entre eux, à monsieur le docteur Degou, vieux bourru de l'ancienne sorte. professeur à la faculté et commandeur de tous les ordres.

Il fut bref, selon sa coutume :

— Madame, ça n'est pas du tout comme vous dites, et comme on croit ! Moi, j'exerce depuis trente ans. Depuis trente ans, trois cents fois dans l'année, de deux heures à sept, une douzaine de dames se déshabillent à ma consultation quotidienne. Faites le compte : on s'est couché près de cent mille fois sur mon vieux fauteuil à bascule. Eh bien ! pas une fois, vous me croirez si vous voulez, pas une fois je n'ai songé à mal avec une de mes clientes. C'est maladies comme les autres, un peu plus mal placées, et voilà tout. Quand elles font leurs mijaurées, femmes du monde ou du demi, je n'y vais pas par quatre chemins. Je leur dis une fois pour toutes : « Ça vous ennuie, Madame, eh bien, et moi?... » Croyez-vous donc que ça m'amuse?... » Je vous assure qu'après ça, nous ne nous contons pas fleurette ! »

Le professeur agrégé Domrémy fut mis, après, sur la sellette.

— Je ne crois pas non plus, dit-il, à la légende. Rien ne blase aussi vite, ni aussi définitivement que le nu, sous cet aspect-là. Ce sentiment est à tel point, chez moi, que .. comment dire ça ?... je ne puis plus désirer une femme autrement que très habillée. J'en ai trop vu en chemise et au lit : je sens très bien que, désormais, je n'aimerai plus qu'en voiture, une dame ayant sa voilette, avec une robe montante et de grands gants ! »

La princesse eut un petit cri :

— Tiens ! il est drôle, celui-là !...

Beaucoup moins drôle, assurément, fut l'orateur qui vint ensuite. C'était un jeune huguenot qu'on blaguait, à la Faculté, pour la sévérité terrible de ses mœurs. Il exerçait la médecine comme on mène un enterrement, et il parla comme un pasteur auprès d'un mort.

— La réputation qui nous est faite ne doit servir qu'à nous mettre une fois de plus en garde, s'il est besoin, contre les tentations qu'il nous faut vaincre, à moins que nous ne consentions à être plus vils que les pourceaux. Aussi, quand je soigne une de mes clientes, dans la crainte qu'elle ne prenne mon pansement pour quelque caresse impudique, je prends soin, toujours, de lui faire un peu mal. »

Pour dissiper le froid d'une telle déclaration, bien vite le docteur Surger prit la parole.

Psychologue autant que savant, disert et volontiers bavard devant les dames, un peut fat, chic comme

Le Bargy dans la pièce de Pailleron (1), il parla, développant cette vérité vraie que de malade à médecin, c'est la femme, toujours, qui fait le premier pas.

— En ce sens-là, mais en ce sens-là seulement, nous avons une très grande quantité de bonnes fortunes, vraiment, et pour ce seul motif, que notre intervention dévoile et viole un peu le plus intime de votre être physique. Avant l'avènement du médecin, c'est le prêtre qui fut, à coup sûr, le plus aimé des hommes, parce que la confession est un abandon de son âme qu'on lui remet pour qu'il la tienne et la dirige. Les femmes appartiennent virtuellement à celui qui est maître de leur secret moral ou physique, et peut-être sommes-nous plus puissamment leur dominateur que le prêtre, car à notre confessionnal, elles montrent leur corps et racontent leur âme.

» Mais pas plus que les prêtres, que je crois chastes en très grande majorité, nous ne devenons les amants de nos pénitentes.

» A moins qu'elle ne soit absolument une dévergondée, la femme est passive, en amour : elle se donne ; elle ne saurait prendre. Si donc nous ne la prenons pas, elle n'est à nous qu'en désir. C'est pourquoi nos bonnes fortunes, véritablement innombrables, sont bien près de cent fois sur cent platoniques. Nos clientes sont presque toutes quelque peu névropathes : une liaison comme la nôtre ne pourrait qu'aggraver leur

(1) *Cabotins* (au Théâtre-Français).

état. Nous le savons, et, Dieu merci, il n'y a pas encore dans Paris un médecin, si peu probe qu'il soit, qui consentît à sciemment altérer la santé d'une femme qui s'est confiée à ses soins. »

Ce petit discours suscita ce murmure d'approbation dont les femmes savent si bien flatter l'amour-propre de qui s'efforce de leur plaire.

Le docteur Bataillaud était le seul qui n'eût rien dit encore. Craignant qu'on l'oubliât, tant Surger avait de succès, il n'attendit point qu'on l'y invitât pour conter à son tour ce qu'il savait sur le sujet.

— Moi, dit-il, jamais plus on ne m'y reprendra, je le jure, mais une fois, j'avoue avoir fauté avec une de mes clientes...

La franchise et l'habileté de ce début piquèrent l'attention des dames.

— J'étais jeune, poursuivit-il, et tout à fait à mes débuts. Une adorable juive, millionnaire, et qui passait pour n'être pas cruelle à tel ou tel de ses adorateurs, devint un beau jour ma cliente. Je la soignai. Dieu la guérit, et sa reconnaissance se traduisit si tendrement qu'il eût été fort difficile de résister à de telles avances !

» Quand elle fut tout à fait bien, comme décembre allait finir, un jour elle passa chez moi, plus expansive et plus charmante que jamais : « Envoie ta note » à mon mari, dit-elle, un peu salée plutôt que pas » assez. Il est très généreux quand il s'agit du mé-

» decin. » Et comme je montrais de vertueux scrupules : « Fais ce que je te dis!... ou sinon il aurait » des soupçons effroyables! »

» Et je finis par envoyer ma note, assez ronde pour mettre en joie un débutant.

» Trois jours après, elle arrivait encore, me conduisait à mon bureau et me dictait, en s'appuyant très tendrement à mon épaule : « Reçu de Monsieur le » baron de Mathan la somme de deux mille francs en » paiement de mes honoraires jusqu'à ce jour, 30 » décembre. » Je signai, je datai; ce fut elle qui me pria de ne pas oublier le timbre. Quand le reçu fut dans sa poche, ma belle amie mit gentiment sa tête dans mon cou et me murmura ces paroles : « Tu es » un noble cœur, et j'ai compris tous tes scrupules. » Tu es trop délicat pour vouloir de l'argent d'un » homme que nous avons indignement trompé. Je lui » donnerai ton reçu pour qu'il ne se doute de rien... » Et c'est ma couturière qui va être contente! »

» Comprenez-vous pourquoi, pas plus que mes confrères, je ne veux de bonnes fortunes parmi les femmes que je soigne? »

Et la princesse Marina, avec cette lucidité que les Russes gardent souvent parmi leurs plus étranges fantaisies, dit au docteur Julien Bataillaud :

— Sûr, c'est vous que je choisirai si jamais je deviens malade.

CONSEILS POUR UNE NUIT DE NOCES

Un mari qui, sans doute, a vu représenter la charmante comédie qu'Alexandre Dumas intitule *L'Ami des femmes*, juge à propos de me poser cette question délicate entre toutes :

« A votre avis, et d'après votre expérience de docteur,
» comment un nouveau marié doit-il se comporter, de
» prime-abord, avec sa virginale épousée pour avoir les
» meilleures chances de bonheur conjugal durable, puisque
» l'on dit que la nuit de noces en décide souvent ?

» Ma femme, qui se montre irritable en ce moment-ci,
» s'avise, après deux ans de félicité sans mélange, de
» m'accuser d'avoir été trop brutal et trop prompt, de
» n'avoir pas ménagé comme il aurait fallu ses délicatesses
» de femme. Est-ce un prétexte qu'elle trouve, un argu-
» ment *ad hominem* pour se persuader qu'elle a des droits
» à la vengeance ?... ou bien ai-je vraiment eu tort de
» faire valoir sans sursis mes droits de jeune époux
» amoureux et ardent ?... »

C'est parler franc et je suis très flatté d'inspirer tant de confiance, mais mon petit savoir est bien loin de

suffire dans le cas spécial. Je suis donc allé consulter l'un des hommes le mieux à même de connaître la vérité et de donner le bon conseil, un médecin célèbre plein d'années et d'expérience, puisque, depuis tantôt trente ans, il n'a guère fait autre chose qu'écouter des confessions féminines et soigner de belles clientes, dont le ménage n'est pas toujours absolument heureux.

Voici ce que m'a répondu le vieux sage.

— J'ai entendu plus de cent fois le récit détaillé de nuits de noces mondaines ou bourgeoises, et ce récit se ressemblait souvent. Le reproche de trop de hâte, de brutalité bestiale y revenait presque toujours et dans des termes identiques, comme si toutes se donnaient le mot : « Mon mari a été brutal au point que moi, pauvre innocente, j'ai cru qu'il se courbait sur moi pour m'étrangler ! »

Il faut y croire, assurément, mais dans une proportion considérablement restreinte. Les femmes ont le génie du prétexte qui vient à point et j'en suis arrivé à mesurer exactement, je crois, la part de vérité dans ces sortes d'aveux.

Songez-y bien. Si le mari est trop hâtif, quelle admirable excuse pour plus tard, quelle excellente histoire à chuchoter à ses amies ! C'est flatteur, d'avoir été désirée avec tant d'impatience, et c'est intéressant d'avoir été violentée. Si, au contraire, l'époux se montre trop temporisateur, cela parfois les fait sourire, et leur paraît un peu comique. Qui nous dit qu'il n'y a pas, là encore, un motif à

malentendus, un mépris du mari trop débonnaire, trop bonasse? Mais cela ne s'avoue jamais, parce qu'il n'y a pas de quoi s'en vanter, simplement.

Pour être dans le vrai, diminuez donc des deux tiers les doléances de ces dames.

Pourtant, le cas existe, assez fréquemment, j'en conviens, où la possession trop brusque a désenchanté la femme à jamais. Voici dans quelles circonstances :

Il s'agit d'un mariage dans le monde, comme disait Feuillet, un mariage d'intérêt, de convenances, de raison. Les fiancés se connaissaient à peine, ils se sont trop correctement fréquentés sous la surveillance jalouse d'une mère ; les choses se sont bâclées si promptement, il y a eu entre eux si peu d'intimité, que chez la jeune fille, aucun appel chaleureux ne s'est fait, et le désir de se donner n'a pas eu le temps de naître. Or, ce désir, c'est cela seulement qui fait l'union légitime aux yeux de la vieille nature.

En outre, au moment de la quitter, la mère en larmes chevrote à sa petite les recommandations d'usage, et décuple son trouble, en lui faisant vaguement entrevoir, en termes pudibonds, un sacrifice douloureux. Et, dès lors affolée d'appréhension imprécise, la jeune fille voit un homme, qui est presque un étranger pour elle, se ruer immédiatement à sa conquête. Comment diable voulez-vous que cela ne lui fasse pas une terreur atroce, pour peu qu'elle

soit civilisée, parisienne, c'est-à-dire nerveuse et impressionnable?...

Je connais dans l'intimité trois ménages vraiment heureux — ce n'est pas beaucoup sur le nombre! — et je dois avouer que les maris de ces ménages-là ont mis une semaine ou deux à franchir ce pas difficile. Mais leurs femmes étaient des névrosées, des délicates. Il faut compter avec les femmes saines et simples; il y en a encore, Dieu merci! et je doute que, dans l'état de santé, d'équilibre, tant de précautions soient nécessaires.

En vérité, beaucoup de femmes conquises sans délai, sont, dès le lendemain, en respectueuse adoration devant l'Époux, devant le Mâle hâtif peut-être, mais fort et bon, qui les a dominées... Voulez-vous me passer ce livre bleu dans ma bibliothèque, près de vous?... Oui, *Une Vie*, de Maupassant, un beau roman, plein de vérités fortes. Ouvrez-le au chapitre V, et lisez : « Après » l'angoisse du premier soir, Jeanne s'était habituée » au contact de Julien, à ses baisers, à ses caresses » tendres, bien que sa répugnance n'eût pas diminué » pour leurs rapports plus intimes. Elle le trouvait » beau, elle l'aimait ; elle se sentait de nouveau » heureuse et gaie ».

Voilà la vérité. Maupassant a cent fois raison ! Oui, il y a dès le lendemain une sorte de reconnaissance attendrie, même après la douleur et l'angoisse

de la veille. Sur trente femmes qui se plaignent d'avoir été brutalisées pendant leur nuit de noces, vingt-cinq ont été violemment prises, en effet ; mais vingt-quatre ont pardonné le jour même à leur cher vainqueur, et ce n'est que plus tard, quand on a besoin d'un prétexte, qu'on se souvient de ce vieil argument.

Croyez-en mon expérience. Dans la réalité la majorité des femmes est faite pour être conquise promptement, naïvement, ardemment, sinon brutalement et méchamment. La vieille loi de nature le veut. Seulement, elle exige d'avoir parlé d'abord à ces deux êtres : il faut qu'ils se connaissent, qu'ils s'aiment, qu'ils se veuillent tous deux et qu'ils s'attendent. Il faut que l'union soit légitime, non seulement par devant le curé et par devant le maire, mais aussi par devant le sain et tout puissant Désir.

Or, je ne vois encore qu'un moyen de le faire naître : la fréquentation plus intime des fiancés.

J'entends d'ici le cri des mères : « Mais si le monsieur se dérobe au dernier moment ?... » Inventez un moyen : celui-ci, par exemple. Le mariage est décidé : célébrez-le à la mairie, le monsieur ne s'en ira plus. Laissez plusieurs jours d'intervalle entre l'union civile et la bénédiction nuptiale ; et si, pendant ce laps, vous surveillez un peu moins vos enfants..... la sainte Eglise arrivera tout juste à temps pour les bénir. Immoralité, direz-vous ? Moi je crois que la vraie morale est faite de ces risques d'immoralité-là.

Résumons-nous. Si le désir, si l'attraction instinctive ne sont pas nées chez la virginale épousée, il faut que le mari soit un psychologue bien fort pour discerner la conduite à tenir. Si le désir est de la fête, il suffit d'être fort et bon, ce qui est beaucoup plus facile. La bonté, les douces paroles, les cajoleries quasi-maternelles, peuvent aisément s'allier à la plus prompte hardiesse ».

Ainsi parla le vieux docteur, plein d'années et d'expérience. Je me borne à transmettre sa consultation aux maris tourmentés et aux fiancés anxieux.

COMMENT IL FAUT AIMER LES GENS DE LETTRES

Ceci est une lettre, une lettre de femme que les hasards de la profession médicale ont fait tomber entre mes mains. Je la publie avec l'autorisation de celle qui l'a écrite et du romancier fort connu à qui elle fut adressée.

Elle me paraît digne d'être livrée à la publicité parce qu'elle est la psychologie d'un psychologue, l'analyse d'un analyste, faite par une femme à la fois clairvoyante, éprise et sans méchanceté, sinon tout à fait sans malice.



Mon ami tant aimé, mon cher grand homme, voilà deux jours que vous m'avez quittée. J'ai passé ces deux jours à ne penser qu'à vous, à la façon dont je dois vous aimer, à la manière dont devraient aimer toutes celles qui, comme moi, veulent s'enorgueillir de la tendresse d'un grand artiste.

Voici donc mes réflexions, décousues comme elles me viennent et comme mon cœur me les dicte. Vous me direz si je me suis trompée.

Il faut d'abord, pour bien vous aimer, que nous soyons un peu plus vieilles que vous n'êtes. Non pas vieilles en cheveux blancs, mais proches de la quaran-

taine, dans tout l'éclat de la maturité qui vient : cela nous permet d'être belles, et d'être pour vous des mamans, car vous êtes surtout de merveilleux enfants maladifs et fragiles, et le cœur maternel vous est tout aussi nécessaire qu'aux tout petits vraiment.

Oui, vous êtes des enfants aveugles, très égoïstes, très ingrats, et c'est ainsi que nous vous aimons un peu pour nous parer de votre gloire, beaucoup pour vous faire du bien.

Quoique, parfois, vous en parliez éloquemment dans vos romans, vous connaissez très mal les femmes dans la pratique de la vie. Vous vous trompez facilement sur celle qu'il faudrait aimer ; vous ne savez pas nous choisir, et c'est nous qui vous choisissons, Dieu merci, car sans ça !... C'est nous qui devons faire le premier pas, et vous séduire. Une femme qui vient à vous, cela caresse votre orgueil, et cela vous évite le temps perdu, les mauvaises rencontres, les influences qui font mal.

Et puis, vous êtes toujours un peu dépaysés, timides et empêtrés dans le monde. Il faut vous intéresser vite, un homme amoureux n'étant jamais pour nous tout à fait ridicule. Il faut vite vous affoler, vite vous charmer et vous conquérir. Et quand vous êtes bien épris, c'est un grave péché de vous faire longtemps languir.

Quand elle aime un artiste, une femme n'a pas le droit de se refuser longuement. Il faut, une fois pour toutes et d'avance, qu'elle ait fait délibérément le

sacrifice de sa pudeur ou des coquetteries attardantes. Que celles qui aiment à se faire prier ne s'en mêlent pas. Les longs atermoiements vous troublent, vous font douter de notre amour, et surtout ils vous font perdre trop de temps. Un amoureux qu'on désespère travaille mal, et votre travail, c'est sacré. Il doit nous être cher, pour le moins autant que vous-mêmes.

C'est à nous de vous démontrer qu'avant vous, nous vivions pures comme les anges, et que votre seule présence suffit à nous faire faillir, adorables enfants vaniteux que vous êtes.

En amour, vous ne voulez plus de choses compliquées, décadentes et baudelairiennes. C'était bon il y a dix ans. Aujourd'hui l'amour sain est encore celui qui vous retient le plus longtemps.

Et sitôt après le péché (je me voile la face en écrivant ceci) : ne soyons pas trop exigeantes ! Comme disait, je crois, votre maître Balzac, l'amour épuise la pensée ; et mon docteur, qui soigne aussi beaucoup d'artistes, affirme volontiers que vous êtes, au fond, bon gré malgré, plus chastes que vos livres.

Le moyen de vous enjôler, c'est l'hommage, la flatterie, le dévouement discret et sans répit à votre gloire. Devant vous, il faut que nous sachions nous humilier, nous faire vos servantes, nous poser en esclaves adoratrices et dévouées. Devant le monde, il faut que nous sachions nous afficher un peu, nous

compromettre crânement, faire jaser les bonnes langues. Cela vous honore beaucoup ; nos amies en enragent, et nous y gagnons tout de même.

Nous devrons être intelligentes, en évitant d'être bas-bleu. Il faut tout lire et ne rien retenir, si ce n'est des passages éloquents de vos œuvres, qu'il est bon de savoir par cœur et de citer sans les massacrer, sans changer un seul mot de place, comme on dit le *Pater noster*.

Toujours comme les enfants, vous avez pour péché mignon la gourmandise. Il vous faut donc de bons dîners raffinés, pas trop longs, renouvelés tous les huit jours ; un ou deux vins délicats et légers (le Bourgogne vous fait la face toute rouge à la fin des repas), du café merveilleux, pas de liqueurs. Et nous devons vous interdire de fumer : le tabac est mauvais, dit-on, pour votre fragile cervelle, et vous devez rester avec les dames, quand les messieurs empestent le fumoir.

Il faut, autour de notre table, des femmes jolies et nombreuses pour délecter votre regard d'artiste ; des femmes qui sachent écouter et qui soient vos admiratrices ; quelques hommes d'esprit, moins brillants que vous cependant, afin que vous puissiez les éclipser sans trop d'efforts.

Vous mettre en relief, c'est bien ; mais ne pas trop vous faire bavarder, cela vous use. Les trop brillants causeurs sont rarement de puissants producteurs, et il faut conserver votre esprit pour vos livres. Puis, le critique influent

qui dîne chez nous ce soir-là doit pouvoir placer quelques mots, et s'imaginer qu'il est plus spirituel que vous même pour qu'il soit bienveillant dans son prochain article. Etre jalouses ?... rarement ; tout juste ce qu'il faut pour notre dignité de femmes. Les scènes vous ennuient et vous redoutez le « crampon ».

En voilà de l'abnégation, et quelles sœurs de charité nous sommes !...

Mais le grand sacrifice, le plus méritoire à coup sûr, c'est celui qui consiste à être tout à fait franches avec vous, à vous aider sincèrement dans votre étude de la femme, à tout vous dire, à mettre à nu notre cœur et celui des femmes nos amies.

Nous n'aimons pas à nous faire connaître ; le mensonge est notre élément. Aussi, n'êtes-vous presque tous que d'habiles théoriciens de l'amour, très ignorants de la femme réelle.

Ecoutez un peu cette histoire. Je vous dirai comment je l'ai apprise.

Vous connaissez le gros de X..., et sa manie d'hypnotiser en chambre.

Il a pour bonne amie la petite Z..., des Bouffes.

Il l'hypnotise chaque soir, à l'heure du berger, et naturellement, la première question qu'il lui pose est toujours celle-ci : « Me trompes-tu ? »

Naturellement aussi, la demoiselle fait semblant de dormir, et répond : « Non » invariablement. Et de X... est ravi de son expérience.

Un jour, pourtant, il conçut quelques doutes sur la sincérité de la petite, et il imagina la ruse que voici :

Elle avait des cheveux superbes, des cheveux d'or dont on parlait. Donc, un soir, il l'endormit du sommeil magnétique, et lui suggéra de couper ses cheveux le lendemain à son réveil.

Lui se dit : « Si elle simule, jamais elle n'obéira, elle est bien trop fière de sa toison d'or. »

Elle se dit : « Si je n'obéis pas, il verra ma supercherie, ne croira plus à mes serments, et bonsoir mon hôtel, mes deux chevaux et mes six mille francs par mois !... Puis, je serai charmante en cheveux courts, comme un garçon ! »

Et le matin, à l'heure dite, elle marcha d'un pas automatique vers son cabinet de toilette, prit une paire de ciseaux et coupa ras sa belle tresse.

Depuis lors, de X... croit fermement à sa fidélité, et lui donne cinq cents louis par mois au lieu de trois.

Eh bien ! ami, nous sommes toutes un peu semblables à la petite Z... Nous adorons tromper le psychologue en observation ; cela nous amuse beaucoup, et dans les livres de vos plus illustres confrères on retrouve des traces de notre besoin de mentir.

Moi, je veux vous aimer assez pour vous dire la vérité. Je vous promets de ne jamais mentir quand vous consulterez mon âme.

Vous verrez que nous sommes moins compliquées que vous ne le pensez. Nous sommes simples avec beaucoup de contradictions, ou plutôt, notre logique

est différente de la vôtre, et vous voudriez que nous fussions vos pareilles. C'est cela qui vous trompe aussi.

Enfin, sacrifice suprême, il faut savoir vieillir et ne plus être aimées.

Un jour vient, tôt ou tard, où la lassitude vous prend.

Nous devons en avoir la divination. Et comme il nous faut rester bonnes et maternelles jusqu'à la fin, le mieux pour nous est de vous marier, de vous choisir une femme intelligente et humble devant votre talent, une femme qui vous fasse honneur et qui vous laisse travailler, une femme à qui nous pourrons donner de bons conseils de temps à autre, et qui ne suffira pas à nous faire oublier.

Je tâcherai d'être pour vous la maîtresse que je viens de peindre.

En voilà une longue lettre! Ai-je tort ?... vous me le direz.

Je vous envoie tout mon amour. Travaillez bien. Venez demain me lire votre *chapitre V* s'il est fini.

Votre amie pas trop sotte, avouez-le, voyons.

MADAME X...

LE JALOUX DE MINUIT[1]

Je le tutoie, et nous l'appellerons... Adolphe.

Il a trente-six ans, une jolie figure pâle et tourmentée qui plaît aux belles, une barbe noire qui frise, des cheveux qui font une boucle, très romantique, vers le milieu du front. Volontiers, au coin de la lèvre, un pli amer quand il parle des femmes et raille leur duplicité, ce qui lui arrive souvent.

C'est un brave garçon, pas bête, ouvert aux choses de l'esprit, artiste (dans le sens qu'il aime tous les arts et s'enthousiasme aisément), mais paresseux, inapte à réaliser ses beaux rêves, à les cristalliser en œuvres. Au fond, homme du monde et sans autre vocation que l'amour à perpétuité.

Très vaniteux, — on le chatouille divinement avec un compliment, — mais aussi peu fat que possible, — contraste beaucoup plus fréquent qu'on ne croirait. Malgré quelques bonnes fortunes brillantes, et bien

(1) Ce petit conte résume l'observation médico-psychologique d'un de mes clients qui est en même temps un de mes amis. Bien entendu il autorise la publication de ce document de psychologie passionnelle.

qu'il soit choyé dans le monde où il va, il doute et doutera toujours de son pouvoir de séduction.

Ce sont ces tempéraments-là qui font les hommes très jaloux.

Adolphe l'a toujours été.

Aujourd'hui, comme au temps où il aimait jusqu'au délire une fille de brasserie boulevard Saint-Michel, il consacre sa vie à se persuader que sa maîtresse — une charmante femme, et qui l'aime beaucoup! — lui préfère le premier imbécile venu.

Il pense, très sincèrement et d'une âme vraiment touchante, que tous les autres hommes sont plus beaux, plus spirituels, plus séduisants que lui. Il pense aussi que son amie est une si unique et si désirable merveille que tous les hommes, dans Paris, ne sauraient avoir d'autre but que de la lui ravir. N'est-elle pas bien trop futile pour comprendre jamais quelle immensité de tendresse il cache dans son cœur? Et c'est ainsi que, malgré tous les serments que la pauvre femme accumule pour l'apaiser et le convaincre, il n'a ni foi en elle ni confiance en soi.

Être berné, voilà la crainte qui l'obsède : mais on verra qu'il n'est pas dupe de ses ruses et qu'il sait déjouer les éternelles intrigues des coquettes!... Vanité toujours prête à se blesser de tout et humilité maladive, c'est ainsi que se résume la psychologie du jaloux.

Oui, certes! humilité : le fat n'est pas jaloux de soup-

çons et d'inquiétudes, il est bien sûr qu'on ne le trompe pas. Il faut une révélation brutale, le flagrant délit constaté pour le stupéfier et le convaincre, et déchaîner en lui la brute qui se venge.

Othello ne fut pas un fat. Au fond, tout comme mon Adolphe, c'était un homme faible, défiant de soi-même, impressionnable et colère ; il doutait constamment de lui, tremblait d'être le plus laid des hommes et le moins digne d'être aimé par cette femme du monde si délicate, si accomplie qu'était Desdémona. Que l'honnête Iago survienne, changeant, avec une apparence, le doute en affirmation et l'inquiétude en fureur, la démence est là : elle tue.

Les passions humaines sont les ébauches des folies : on dirait un semblant du délire des persécutions, la jalousie des inquiets, cette folie du doute à variété amoureuse ; et de même, la fatuité n'est-elle pas la réduction falote du délire des grandeurs ?

Mais revenons à mon Adolphe.

Il a pour spécialité bizarre d'être surtout jaloux vers le minuit.

Il commet souvent la sottise de rejoindre celle qu'il aime dans le monde, et il cherche à la rencontrer partout où elle va. Et tout est bien pendant la première heure des soirées. Il est calme, heureux de la voir, assez maître de lui pour simuler de courtiser telle ou telle autre femme. Elle, de son côté, qui ne tient nullement à ce qu'on les soupçonne, cause avec ses amis, dis-

tribue force skakehands, s'évertue à paraître également charmante à tous les hommes.

Rien de plus naturel. Mais à mesure que la nuit avance, que l'heure du dîner s'éloigne, que son estomac est plus vide, son cerveau plus anémié, ses nerfs s'aiguisent aux lumières, vibrent plus fort sous le rythme des valses. Et, dès lors, le moindre sourire, un salut gracieux, un bonjour amical qu'elle jette à un autre, et le voilà pris de fureur. Il devient pâle et verdit par instants, tout comme s'il avait des coliques à l'âme. Il s'accote à une embrasure, mord son mouchoir, s'évente avec, va faire un tour pour calmer son angoisse, et puis revient s'hypnotiser devant l'objet de son exaltation.

A un moment, il n'y tient plus, s'approche d'elle, ayant aux lèvres un sourire contraint, et lui dit à l'oreille une injure féroce, tout ce qu'il peut trouver de plus insultant, de plus bas : « Vous n'êtes qu'une fille ! » ou quelque chose d'approchant.

Un jour que je causais avec Bourget de ces âmes jalouses qu'il a si fortement et si souvent étudiées, le maître de *Cosmopolis* me donna à entendre que la prière et la confession étaient seules capables de restituer quelque paix à ces torturées. Et il avait, sans doute, de très pressants motifs pour affirmer avec l'autorité qu'il y mettait.

Mais j'ai vu des choses plus neuves, comme thérapeutique de l'amour maladif. J'ai vu guérir celui que j'ai nommé Adolphe, quelques autres jaloux

encore, par de simples moyens physiques sagement combinés. J'ai vu cet amoureux, qui était presque un fou, devenir un amoureux calme, d'humeur égale, d'esprit lucide, presque toujours maître de soi, plus du tout jaloux à minuit, sous l'éclat irritant des lampes et le rythme énervant des valses.

Le médecin qui l'a guéri n'a rien fait de magique, si ce n'est apaiser ses nerfs en lui réglant sa vie heure par heure, guérir son estomac en lui imposant un régime, tonifier sa volonté en régularisant la circulation du cerveau.

Il est tout à refaire, allez, le court chapitre des philosophies qui s'intitule « effets du physique sur le moral »! Et je ne serais aucunement surpris que quelque jour, ce chapitre agrandi de toutes nos connaissances actuelles sur les variations de l'activité cérébrale, devint l'introduction à la morale moderne, à une morale pratique, individuelle, à une thérapeutique de l'âme, à l'usage de ceux qui ne peuvent plus aller demander aide pour leur cœur à des religions en qui leur esprit n'a plus foi.

VISION FUGITIVE

Dans son appartement de l'avenue de Messine, la femme du docteur Surger recevait tous les mercredis.

De cinq à sept, barytons d'opéra, agréables ténorinos, harpistes scandinaves, prêtresses de Wagner, pianistes qu'il faut avoir, jeunes choristes du Conservatoire se succédaient devant le grand Erard, et, deux heures durant, un énorme miroir, placé en face, ne reflétait que têtes glabres d'acteurs ou têtes pâles de mondaines, presque toutes pareilles, arrondissant des bouches plus ou moins béantes et d'un ovale différent, selon qu'il s'agissait de franchement émettre ou de filer les sons.

Les deux salons, d'un confortable assez douillet, regorgeaient de beau monde : messieurs debout, leurs chapeaux dans les doigts, dames assises par rangées ou groupées plus intimement, en toilettes d'après-midi.

Il y venait du monde de finances et d'aristocratie, la femme d'un ministre, quatre membres de l'Institut, plusieurs femmes de sénateurs, mais des femmes de médecins en majorité écrasante : la Faculté avec l'Académie de médecine, Surger étant tout à fait

l'homme de la science officielle. Les candidats à l'agrégation, en peine d'une dot, fréquentaient beaucoup la maison, sûrs de s'y marier très confortablement, si bien que, pour la musique et pour les mariages, c'était comme une succursale de l'Opéra-Comique. Sans personnalité marquante, modeste, et se bornant au rôle effacé de trait d'union entre ses invités, la dame du logis était l'impresario plein de tact de ces matinées très suivies.

Mais quand ce monde était parti, passé sept heures, les huit ou dix intimes qui restaient à dîner, attendaient la rentrée, toujours tardive, du docteur, dans une paix délicieuse, et parmi ce décor charmant :

Après tant de tapage, les vastes salons, presque vides, s'emplissaient de silence et de recueillement. Il faisait chaud, d'une chaleur humaine, où tourbillonnaient doucement les parfums de toutes ces femmes qui venaient de partir ; les tapis paraissaient meurtris d'avoir été tant piétinés ; les plantes vertes languissaient ; tout en désordre, les fauteuils gardaient des attitudes, semblaient causer entre eux, ainsi que des personnes ; des tisons de bûches énormes agonisaient dans la cheminée, et il restait dans l'air un peu de poussière visible, qui faisait vibrante et moins claire la lumière des hautes lampes.

On éprouvait le besoin de s'isoler à deux et de causer tout bas, comme pour marquer l'éloignement entre la foule de tout à l'heure et l'intimité d'à-présent.

Dans un recoin du grand salon, entre un palmier,

un paravent et une table Louis XIV, qui ménageaient une retraite infiniment propice aux flirts, flirtaient, selon leur habitude, l'amusante et jolie madame Pariset, la femme de l'agent de change, et le jeune docteur Julien Bataillaud, chef de clinique de Surger, à la Pitié.

Pas grand, pas beau, avec un nez pas très d'aplomb, la barbe jaune et un lorgnon, Julien Bataillaud avait des yeux si pétillants d'intelligence vive et de bonne malice, que nul n'était plus avenant ni plus sympathique que lui. Esprit tout à fait supérieur, admirablement débrouillard pour les choses de la science et pour les choses de la vie, il était très gâté des femmes, dans le monde; dès qu'il avait parlé, elles oubliaient sa laideur, tant il avait une jolie manière à lui, en même temps fervente et ironique, de leur faire la cour.

Personne plus que lui, d'ailleurs, n'aimait à raconter des histoires gauloises, dont sa peau de blond rougissait, avant même qu'il eût achevé de tout dire. Cet ironique et cet utilitaire avait au fond du cœur la vraie tendresse, que rarement il laissait voir, par pudeur d'âme, par peur du ridicule et crainte de l'usure que comporte le sentiment.

Une partition restait ouverte sur le piano. Un monsieur qui passait y jeta un coup d'œil, s'installa, et s'accompagnant en sourdine fredonna l'air d'*Hérodiade* pour se donner de l'appétit :

Visi-on fugiti-ve et toujours pour-suivie...

Et Bataillaud, de qui la conversation languissait, saisit au vol l'occasion qui s'offrait de la ranimer. Il dit à sa belle voisine, à mi-voix, pour ne pas effaroucher le chanteur :

— Vision fugitive... Oh ! l'histoire singulière que ça me rappelle, madame. Toujours poursuivie, elle aussi, mais combien plus touchante et plus digne d'être entendue que celle de ce vieux lubrique de tétrarque Antipas qui décapitait pour danseuses...

Madame Pariset étaya confortablement son dos sur un coussin de vieilles soies, comme dans les romans de M. Paul Bourget, et répondit sa phrase habituelle :

— Si c'est inconvenant, allez-y, mon ami !

— Vous savez, n'est-ce pas, madame, qu'il y a dans Paris des maisons de retraite où les vieilles dames seules trouvent asile, entre le monde où elles n'ont plus que faire, et la mort qui vient doucement. C'est dans un de ces ermitages que j'ai soigné ma première cliente, un mois à peine après ma thèse. C'était une hystérique..

— Mais, pardon, mon ami, quel âge ?...

— Soixante-quatre ans, madame, exactement.

Madame Pariset poussa dans son manchon une série de petits cris si fortement horripilés que le monsieur à l'air d'Hérode, stupéfait de n'être pas seul, ferma le piano et s'en alla dans la pièce voisine. « Ce n'était plus inconvenant, c'était odieux et macabre, qu'on pût être hystérique à cet âge de bisaïeule ! Une hystérique, n'est-ce pas ?

une petite dame plus faible que ses passions, et qui toujours, toujours, toujours !...

Et l'hystérie ainsi comprise satisfaisait si bien son désir de mystère et sa curiosité de femme, que Bataillaud eut mille peines à lui faire comprendre qu'une hystérique est tout bêtement une femme sujette aux attaques de nerfs, qu'on peut être hystérique à un âge très avancé, et que ces très pitoyables malades auraient plutôt une répulsion douloureuse pour l'amour qui se réalise.

— Et justement, ma pauvre vieille... Comme elle avait souvent, à la table commune, des crises de larmes et de sanglots, comme il lui arrivait parfois, devant ses antiques compagnes, de perdre connaissance et de se débattre en criant, ni plus ni moins qu'à la Salpêtrière, la supérieure de la maison de retraite, fort alarmée et soupçonnant le diable, finit par m'appeler en consultation.

L'hystérie à cet âge est presque une curiosité scientifique : le cas m'intéressa et la malade prit pour elle la sympathie qui s'adressait surtout à la rareté de son mal.

En peu de temps, elle m'aima beaucoup et fut prise de ce besoin de confession qu'elles ont toutes.

J'eus vite fait la part des puérils mensonges dont elle essaya tout d'abord d'enjoliver sa triste vie, et je pus acquérir bientôt la certitude qu'elle disait l'exacte vérité en me racontant ce qui suit.

A seize ans, elle avait eu pour intime une jeune femme récemment mariée, dont elle avait reçu cent confidences, d'ailleurs très vagues et dénuées de toute précision réa-

liste, sur les enivrements mystérieux des épousailles, les délices de la caresse, la merveille des voluptés. Et la pauvretté avait, dès lors, souhaité de toute son âme qu'un mari vint lui apprendre tout ça!

Il en vint un qui fut brutal, mais caressant. Beaucoup d'hommes sont ainsi faits, et les tendresses que ceux-là prodiguent ne sont encore qu'une manifestation de leur éternel égoïsme. Mais bien que sa façon d'aimer fût loin de la banalité bourgeoise, jamais il ne put éveiller en sa femme le tressaillement espéré.

Elle attendit, d'abord avec quelque résignation, une autre amie lui ayant affirmé qu'il fallait parfois des années!.. Il s'en écoula six, sans qu'il lui fût donné de voir cette terre promise. Elle y pensait chaque jour de la vie, en cousant près de sa fenêtre tout au long des après-midi, en lisant les romans où l'on s'enlace avec des hurlements de joie, où l'on se mord de volupté, où l'on se pâme à tous moments, et consacrait ses insomnies à pleurer sur son impouvoir qui lui semblait la pire, l'unique injustice qui fût. Elle se figurait, comme un prodigieux trésor, une félicité sans bornes, dont tout le monde, sur la terre, avait sa part, sauf elle seule.

Nous sommes tous enclins à accuser autrui de ce qui n'incombe qu'à nous : elle soupçonna donc de maladresse son mari, qu'elle trompa pour un bellâtre. Elle l'aima sincèrement, mais ce Sigurd non plus n'éveilla pas la Walkyrie. Ce fut pour elle un désespoir profond. Elle n'eut point l'audace qu'il fallait

pour courir d'autres aventures, et la résignation ne vint jamais à cette malheureuse. Elle n'eut point d'enfants pour épurer son cœur, faire dévier son désir et la soustraire à ces pensées. Elle vieillit, cessa d'être une femme, conservant, comme une idée fixe, le regret de n'avoir pas su ce que le mot Volupté voulait dire.

Il est assez païen de supposer qu'un Dieu ait eu pitié d'une aussi profane misère... mais moi, je suis précisément aussi païen qu'un Grec au temps de Périclès, et je crois qu'Eros est un dieu tôt ou tard secourable à ceux qui l'honorent vraiment. Dans cette maison de retraite, — elle avait soixante-quatre ans, — après une si longue vie de vaines espérances, elle se fixa un moment, la vision fugitive et toujours poursuivie. Et bien étrangement, mon Dieu!... La pauvre vieille, elle, dormait... sans qu'elle sût pourquoi, car elle commençait à devenir dévote, elle se mit à rêver de jeunesse, de baisers conquérants et de bonheur réalisé... Et voilà qu'elle s'éveilla, à demi tout d'abord, puis pleinement et sans doute possible... Cela dura quelques secondes : le voile s'était déchiré.

Cette première fois fut aussi la dernière.

Extrêmement troublée, pas bien sûre de n'avoir pas commis un noir péché, elle courut se confesser et le fit en termes si gauches que le prêtre comprit très mal et la sermonna d'importance.

Quand elle me fit cet aveu, en me racontant les

symptômes de sa maladie hystérique, comme bien vous pensez, je pris cela moins au tragique. Mais, si grand que soit le toupet que vous me connaissez, Madame, je n'osai jamais demander à cette pauvre femme si la réalité si tardive et si brève avait été plus riante ou moins belle que son rêve de quarante ans.

Un peu émue par cette étrange histoire, la belle madame Pariset garda le silence un moment. Puis, pensant qu'il était plus chic de conclure à la pessimiste :

— Moi, je parie pour une déception, dit-elle.

— Eh bien! pas moi, fit Bataillaud.

Et il ajouta doctement, car il trouvait volontiers des sentences :

— Rien n'est si beau que la réalité.

LA PART DE BONHEUR

L'ordre du jour étant peu chargé, ce jour-là, MM. de l'Académie des sciences sortirent de bonne heure.

Quelques-uns s'en allèrent vite, des médecins qui exerçaient encore, et que pressait, mêlé à l'éternel désir de gagner quelques louis de plus, le bon vouloir d'assister un malade. Mais presque tous s'attardèrent encore dans la seconde cour de l'Institut où, par groupes, ils bavardèrent, cinq ou six étrangement jeunes — des chimistes surtout — parmi tant d'autres, géologues, astronomes, naturalistes, mathématiciens, maigres, vieux et branlants comme d'anciennes tours.

Et leur troupe était singulière, corps misérables, jambes grêles, bras mal musclés dans des habits mal adaptés, tout cela contrastant avec l'intérêt de ces têtes, les uns ayant la sérénité d'un bon prêtre, les cheveux longs du séminaire, l'œil malin, la bouche bénigne, les autres mouvementés et beaux comme des singes, à la manière de Littré. Distraits, myopes, chauves, la face asymétrique ou le crâne trop gros, presque tous paraissaient marqués au sceau des dégé-

nérescences, comme s'il fallait être un peu malade, et un peu fou, décidément, pour aspirer à la sagesse et révéler aux autres hommes les mystères de la nature et les vérités de la vie... Quelques rares têtes béates de bourgeois seulement courtois, faisaient tache au milieu du reste.



Comme quatre heures et demie sonnaient à l'horloge du quai, un des savants se détacha du groupe des physiologistes, et furtif, évitant les poignées de main, gagna la porte Mazarine.

C'était J.-J. Moïssac, le plus fameux des médecins aliénistes, le classificateur des maladies de la pensée, le rénovateur de la psychologie et de la morale, pour qui la Faculté de médecine avait adjoint à son enseignement une chaire de philosophie.

Il avait soixante-deux ans.

Au retour du congrès de Rome, où des savants venus de tous les coins du monde avaient acclamé son testament scientifique donné en guise de discours d'inauguration, le gouvernement venait de le nommer grand-officier, et son portrait était encore dans toutes les salles des dépêches. Mais il semblait que tant de gloire le fatiguât et le vieillît, loin de lui redonner de la jeunesse et de la force.

Ses cheveux blancs se faisaient rares, son teint pâle, ses tempes maigres ; et ses mains plus fébriles, remuaient

constamment, se frôlaient l'une à l'autre. Une mélancolie rêveuse succédait à l'expression réfléchie, positive, qu'avait son visage autrefois, et la beauté de ses traits nobles s'était accrue d'une auréole de souffrance morale, Il n'était plus distrait de la même manière. Son âme s'absentait pendant les discussions savantes les mieux faites pour la capter, et bien qu'il répliquât parfois encore aux adversaires, on sentait qu'à présent sa passion était ailleurs, et qu'une chose humaine, personnelle, vécue, devait l'intéresser prodigieusement.

On s'accordait à dire qu'il baissait.

***

En le voyant s'enfuir sournoisement, deux de ses éminents collègues — dont la curiosité, non contente des hauts problèmes des sciences, condescendait parfois aux potins de concierges, — Frémiont, le zoologiste, et le contre-amiral en retraite Donecq, se méfiant d'une aventure et s'accordant d'un seul coup d'œil, se mirent à suivre Moissac.

Moissac gagna le quai, prit un des escaliers qui mènent tout au bord de l'eau, alla droit au ponton, où l'on s'embarque pour la direction d'Auteuil.

C'était jeudi : il y avait beaucoup de monde. Frémiont et Donecq purent passer inaperçus, et le même bateau les emporta sans que Moissac, assis tout à l'avant, vînt à soupçonner leur présence.

Ils allèrent ainsi jusqu'à la station extrême.

Passé le viaduc du Point-du-Jour, le steamer léger, presque à vide, évolua, décrivit sa courbe charmante, puis dansant et venant de flanc, vint frôler son bâbord contre la rive droite. Dissimulés jusqu'à ce moment-là dans la cabine des fumeurs, Frémiont et Donecq durent paraître sur le pont... Moissac, en les apercevant, devint si pâle qu'ils eurent conscience du vilain métier qu'ils faisaient.

— Tout le monde descend, hurlait le batelier.

A terre, une très jeune femme, jolie, visiblement sur le point d'accoucher, vint à Moissac, et dit : « Bonjour, ami ! » à voix si haute que les deux autres entendirent. Moissac devint plus rouge qu'un jeune homme, et, renseignés suffisamment, un peu honteux d'être surpris à pareille besogne, Frémiont et l'amiral, feignant quelque course pressée, se perdirent parmi la foule des badauds.

***

Le lendemain, Frémiont, que Moissac tutoyait depuis le temps lointain de l'internat, reçut la lettre que voici :

« Mon cher camarade,

» Je crois bien que tu ne me reverras plus jamais aux séances de l'Institut, non seulement parce qu'il me serait pénible de te revoir après ton puéril espionnage d'hier, mais encore, mais surtout, parce que ma vie de travail est finie, parce que Moissac le savant est un mort, et que plus rien ne survit de moi-même qu'un

homme attaché tout entier à goûter des joies inconnues.

» Tu m'as surpris hier, allant rejoindre ma maîtresse, et j'ai honte, à présent, d'en avoir rougi devant toi.

» Tu pourras lire, si tu veux, cette lettre à nos bons collègues, car rien ne me paraît plus légitime, moins à cacher, ni plus digne d'envie que mon existence actuelle.

» Depuis près d'un an, je suis las. Une attaque de grippe a fortement atténué mon énergie d'esprit, ma faculté d'attention volontaire. C'est cet état sans doute qui m'a permis de m'attendrir sur une jeune fille, quasi-mourante de la typhoïde, dans mon service, à l'hôpital. Elle guérit : son histoire étant très touchante, je me chargeai des frais de sa convalescence. Pour me remercier, elle revint me voir, demanda la faveur de rester ma servante, et l'amour entra dans mon cœur.

» Je ne me doutais pas de sa toute-puissance.

» Ecoute, mon ami ! J'ai commencé à dit-sept ans à suivre les cours du Muséum et de la Faculté. Depuis cet âge-là, ma vie s'est écoulée sinon sans femme, du moins sans aucune tendresse ; j'ai vécu avec la science, et tout ce que j'ai eu de forces, je le lui ai intégralement consacré. Pendant quarante-cinq ans, je n'ai fermé mes livres que quand le sommeil m'accablait : le temps m'a manqué pour aimer.

» Et voilà que, à la fin de ma vie, quand mon œuvre est finie, quand mon cerveau est las d'avoir

trop enfanté, un voile se déchire, une aube m'apparaît, voilà qu'il m'est donné de vivre, comme un homme, de m'égaler à la nature entière, de cesser d'être une exception ici-bas. J'aime, je suis aimé, j'ai des forces insoupçonnées, je crée encore, un enfant, cette fois! Et tu veux que j'aie honte ; il faudrait cacher cette ivresse! A moi qui ai connu l'orgueilleuse joie de la pensée, il est donné, tout à la fin, d'apprendre le bonheur de tous tel que l'a voulu la nature, la douceur d'un regard ami, l'ivresse d'une main pressée, le frémissement de tout l'être, ivre de se donner !

» Mais j'en suis fier, entends-tu bien ? et je veux crier mon bonheur !

» J'ai, pendant quarante ans, travaillé pour les autres, et je vais donc vivre pour moi, donner à la femme adorée tout l'or gagné jusqu'à présent ! Je vais vivre et hâter ma mort, de toute l'ardeur insensée que je mets à être pareil aux hommes ignorants et pauvres, aux oiseaux innocents du ciel et aux plantes inconscientes, à tous ceux qui n'ont que l'amour.

» Je n'ai plus que l'amour, et je ne sais rien autre chose. Qu'êtes-vous donc, mes pairs, vous qui tiendrez distraitement les cordons du poêle à mes funérailles, auprès de celle qui poussera des cris de désespoir quand on emportera mon corps au cimetière !

» Vois-tu, mon vieil ami, je voudrais qu'on mît cette lettre en appendice à la fin du dernier volume de mes œuvres complètes. Il ne me déplairait pas du

tout que la postérité qui me lira sût que l'auteur de toutes ces choses, le créateur de la morale moderne, est plus heureux et plus orgueilleux mille fois de l'enfant qui va lui venir. C'est près de son berceau que je rendrai le dernier souffle, et la plus féroce agonie ne prévaudra point contre lui ! »

*
* *

A la séance du jeudi suivant, quand on se passa cette lettre, plus d'un immortel opina que les amours séniles de Moissac déshonoraient la Compagnie.

Mais le jour même il lui naquit un fils qui lui ressemblait tellement qu'il en pensa mourir de joie.

LE SERVICE RENDU

Il y avait à dîner ce jour-là un médecin célèbre, le professeur de clinique Dechaland, et la maîtresse de maison faisait fête à cet hôte illustre. Ce fut assez pour que, dès le potage, le journaliste Vertamont s'occupât à le molester.

Névropathe incurable et grastralgique impénitent, Vertamont ne manquait jamais de se venger, sur tous les médecins que le hasard lui faisait rencontrer, des misères physiques dont aucun ne l'avait guéri, et il se sentait d'autant plus en verve que celui-là était plus glorieux.

Bon enfant dans la forme, amère dans le fond, sa verve en somme fut féroce.

— Il fallait que les hommes fussent vraiment bien fous pour se livrer aveuglément à ce tyran sans responsabilité légale et sans contrôle qu'est le docteur. Sans doute, il ne tue pas, trop de morts pouvant nuire au renom de son cabinet ; mais que de ruses il lui reste pour tondre le client : en les terrorisant avec une menace habile, on oblige les bien portants à se laisser soigner ;

quand un bobo guérit trop vite, on le prolonge à volonté ; on fait payer très cher des soins illusoires, un fantôme de traitement... »

L'attaque étant tout de même un peu vive, on s'attendait à quelque riposte emportée. Mais Dechaland dit d'une voix très calme :

— En ce qui me concerne, M. Vertamont n'a pas tort... Il m'est arrivé une fois — une fois seulement, mais une bonne fois — de me faire payer très cher des soins illusoires ; et j'ai joué la comédie que vous dites, Monsieur, dans les circonstances suivantes... Ces dames vous pardonneront si vous m'avez contraint à raconter une trop scabreuse aventure.

***

« L'année dernière, tout justement vers cette époque-ci, je vis entrer dans mon cabinet de travail, vers la fin de ma consultation, à la nuit tombée, une jeune femme à la voilette si épaisse que j'eus peine à la reconnaître. J'étais pourtant son médecin depuis vingt-deux ans, depuis le jour de sa naissance.

Délicieusement élégante et jolie, et d'une grâce légendaire, elle avait épousé un des noms les plus somptueux de l'aristocratie parisienne.

J'étais aussi le médecin de la famille du mari, et je n'avais pas vu sans déplaisir cette union, à jamais

condamnée à la stérilité. Consécutivement à quelque péché de jeunesse, le marquis était devenu, à trente ans... non pas incapable d'aimer, ni d'être empressé pour sa femme, mais d'être père, simplement ; pour être clair, la paternité lui était interdite, non la virilité. Le marquis ne l'ignorait pas ; mais en dépit de mes meilleures remontrances, il avait voulu épouser l'exquise héritière dont il était éperdûment épris, et j'avais dû le laisser faire, enchaîné que j'étais par le secret professionnel.

Trois années s'étaient écoulées depuis le mariage, quand la marquise vint chez moi, comme je vous ai dit, à l'heure de la nuit tombante. Elle paraissait être en proie à un désespoir violent. Elle débuta par éclater en sanglots, ne recouvra la voix que pour dire : « Je suis perdue ! » et finit par tout avouer d'une phrase :

— Je suis enceinte, mon mari saura bien que ce n'est pas de lui !...

Situation cruelle, avouez-le. Il fallait n'être pas enceinte ou bien avouer l'adultère, le mari ne pouvant se faire aucune illusion sur ses moyens et la malheureuse étouffait entre les deux mâchoires de ce dilemme.

Ce gracieux et joli petit être à la torture m'émut profondément ; puis je songeai aux conséquences d'un scandale chez ces gens dont j'étais l'ami depuis longtemps, dont j'avais vu naître la fille ; et tout de suite j'entrevis que j'allais pouvoir la sauver. Tout en réfléchissant à mon plan de bataille, je la dorlotai doucement, en lui fai-

sant un petit sermon bien banal sur les inconvénients de l'adultère, comme si cette malheureuse n'en avait pas mille fois plus que moi conscience... je l'engageai très vivement à ne plus revoir son amant, et pour toute ordonnance, je la priai de m'avoir à dîner, avec d'autres personnes de son choix, dans la huitaine.

Elle fut un peu ahurie de cette solution inattendue, et partit décidée à m'obéir aveuglément.

***

Donc, je dînai chez eux comme j'avais voulu.

Aux cigares, je pris négligemment le bras du mari. Je lui parlai de la santé de sa femme qui me semblait quelque peu languissante ; et j'en vins à lui dire le mot qu'il me fallait :

— Eh bien ! quoi ! toujours pas d'enfant ?...

— Mais vous savez bien, mon cher docteur...

— Mais pourquoi ne pas vous traiter ?

Je croyais à l'incurabilité totale de ces maladies-là ; et pas du tout... Un savant allemand — j'eus le toupet de citer un nom propre — vient de publier un mémoire sur les effets du courant électrique ; il paraît que c'est étonnant ! En deux ou trois semaines, six fois sur dix, il aurait eu des résultats incontestables. Son travail fait grand bruit en ce moment : les inconvénients sont nuls ; les avantages sont probables et je serais très heu-

reux, pour ma part, de voir se perpétuer heureusement votre lignée, mon cher marquis, grâce à un bon conseil de votre ami-docteur.

Je ne me serais pas cru capable de mentir avec cette perfection : le ton, surtout, était tout à fait naturel.

Ma proposition fut accueillie avec enthousiasme. Dès le lendemain, le marquis venait se faire électriser.

Je l'électrisai pour de bon, ayant soin de lui faire un peu mal, pour plus de vraisemblance. Tous les huit jours, un spécialiste du microscope examinait et donnait des nouvelles. Après la première semaine, on n'eut que de faibles lueurs d'espoir et je feignis de me décourager ; au bout de la quinzaine c'était mieux que de l'espérance ; avant les trois semaines révolues je dis à mon pseudo-malade : « Allez et me revenez père ! »

Ainsi fut fait.



Sept mois après — il y a, Dieu merci, beaucoup d'enfants qui naissent à sept mois ! — la marquise donna le jour à un garçon superbe, aussi gros et fort qu'à neuf mois.

Sitôt après les relevailles, le mari et la femme s'en vinrent me remercier : outre une somme confortable, ils m'avaient envoyé la veille le bronze le plus cher de chez Barbedienne, et la reconnaissance du mari fut débor-

dante au point de me gêner. La marquise se contenta de me broyer les mains d'une étreinte muette, et m'inclinant gravement devant elle, je lui répondis simplement que l'électricité est une grande fée. Et je pensai que le pouvoir d'illusion des hommes est toujours plus fort qu'on ne croit. »

***

Quand Dechaland eut fini de parler, toutes les femmes donnèrent tort au méchant Vertamont, chacune d'elles se disant que le docteur était un homme de ressources, et que peut-être un jour — qui sait ! — elles iraient le consulter aussi.

L'AUTOPSIE

Quant le docteur J. Montferrand jugea bon de se marier, il avait près de quarante ans.

La femme qui devint la sienne — une veuve terrible — fut jalouse de son passé, et lorsqu'elle s'en vint habiter avec lui l'appartement, assez vaste pour le ménage, qu'il occupait déjà, rue Godot-de-Mauroy, son premier soin fut de tout mettre en ordre, des rayons de la bibliothèque aux tiroirs les plus oubliés, avec la farouche espérance d'y dénicher une lettre de femme, trace de quelque liaison.

Lui, pas bête et la connaissant, avait tout brûlé par avance, et elle ne trouva, dans un tome du dictionnaire de Dechambre, qu'une ou deux fleurs décolorées et aplaties, souvenirs oubliés de petites cousines quand il préparait l'externat.

Et bientôt, sa femme n'eut plus qu'un meuble à visiter, un meuble singulier, placé dans le petit laboratoire que le docteur avait aménagé près de son cabinet de consultations. Il appelait ce meuble « le tombeau ».

Debout contre le mur, une grande boîte de chêne, large d'un mètre, haute du double, profonde de moitié, était garnie d'une quarantaine de tiroirs superposés, tout plats, glissant les uns sur les autres; et sur chacun de ces tiroirs on voyait, rangées en bataille, une multitude de petites plaques de verre, tachées de rouge en leur milieu.

C'était des « préparations » pour regarder au microscope, car Montferrand visait la chaire *d'anatomie pathologique.*

Ces préparations, madame Montferrand les épousseta une à une, pénétrée de respect, moins pour la dignité de ces débris humains, que pour l'énorme dose de science que tout cela lui paraissait représenter.

Mais, au quatrième tiroir, elle eut un sursaut violent .. On y voyait un petit paquet plat sur le papier jauni duquel la main coupable de Montferrand lui-même avait écrit :

Lili, 24 décembre 1877.

La bonne dame n'hésita pas longtemps : « Puis- » que je suis devenue sa moitié, ce qui est à lui » est à moi, et de ma part, rien ne peut être une » indélicatesse », raisonna-t-elle simplement, ce pendant que ses doigts, plus agiles que sa pensée, avaient déjà déroulé le paquet.

Il contenait, nouée d'une simple ficelle, une mèche

de cheveux blonds, plus, une de ces préparations microscopiques dont le meuble était plein : une lame de verre, une lamelle plus petite, soudées ensemble par un circuit de cire à cacheter, enfermaient dans leur infiniment petit intervalle, une « coupe » colorée au picro-carmin, un fragment qui avait vécu. Une étiquette était collée au bord de la lame de verre, et madame Montferrand, au comble de l'indignation, y put lire cette seconde inscription, de la même main que la première :

Lili, 24/12/77 ventricule gauche.

Or, les cheveux étaient si floches et si blonds que l'idée d'un enfant s'imposait de suite.

Ni plus ni moins qu'une avalanche, madame Montferrand pénétra dans le cabinet où son mari, l'œil au plafond, savourait une cigarette et rêvassait d'entrer à l'Institut. Le bras tragique, l'œil exorbité, dès le seuil elle poussa ce cri :

— Ne nie pas, je sais tout !... Tu as eu une fille en soixante-dix-sept !...

Quand il eut fini par comprendre — il fallut un petit moment — il tenta de se disculper. Jamais il n'avait eu d'enfant. Jamais, jamais !... Lili, la pauvre morte aux cheveux blonds, c'était une malade, une malade de l'hôpital du temps où il était interne à Saint-Antoine. Son aventure avait été plutôt cruelle que galante.

Et flatté de la voir jalouse, fier de montrer comme on

l'avait aimé, J. Montferrand apaisa son épouse ainsi qu'elle voulait être apaisée quand elle avait des crises de colère, puis lui raconta cette histoire, en tâchant de la rendre plus dramatique et plus poignante, à la façon des romanciers.



Au commencement de cette année 77 je ne sais quelle circonstance banale me donna pour maîtresse pendant un mois ou deux au plus, une drôle de fille égarée au Quartier Latin, et dont personne ne savait autre chose que ce prénom : Lili. Pas dix-neuf ans, le diable au corps, un corps gringalet, drôle et maigre...

— Jolie ?... interrompit madame Montferrand.

— Jolie, comme un Willette grêle, et des yeux trop luisants, auprès de pommettes pointues et plaquées du petit rond rouge des poitrinaires. J'en ai souvent vu de ce genre, parmi les filles de Paris ; mais aucune qui fût aussi vaillante à vivre, aussi résignée à mourir que Lili. Elle savait très bien n'avoir pas plus d'un an à passer sur la terre, et elle était la plus endiablée, la plus rieuse des maîtresses.

— Ménagez ma pudeur et ma dignité de femme légitime, crut devoir dire madame Montferrand,

— ... la plus rieuse des maîtresses, par crainte d'ennuyer les gens du désespoir à demi-conscient de son âme. Elle était bonne fille, pleine d'attentions discrètes, d'un dévouement égoïste de femme qui veut qu'on la garde

longtemps. Mais j'avais l'excellent principe de ne jamais prolonger un collage, puis la phtisie étant contagieuse... bref, je passai ma maîtresse à mon ami Fleuront, du Val-de-Grâce.

Le jour de la séparation, Lili pleura, et cela si discrètement que sa passive obéissance me toucha. Elle me cria : « Au revoir ! » mais je quittai Cochin pour St-Antoine, et, jusque vers la fin de l'année, je n'entendis plus parler d'elle.

Un matin de décembre, je demeurai béat de la trouver couchée dans un des lits de ma salle des femmes.

Quoiqu'elle fût très faible, elle eut son rire jeune de gamine, à voir mon ébahissement. La veille, elle avait eu un crachement de sang terrible, et elle se sentait à bout. Alors, dans sa petite tête de fille toute seule, sans un parent, sans un ami qui lui donnât asile, une idée fixe s'implanta : celle d'être soignée, à ses derniers moments, par quelqu'un qu'elle avait aimé. Et, le soir, elle était venue supplier l'interne de garde de la recevoir, sans rien m'en dire, et de lui faire avoir un lit dans la salle Sainte-Marie.

Je l'auscultai : son état était lamentable.

Mais elle, toute réchauffée, toute vivifiée de la présence de cette tête amie sur sa poitrine, rayonnait de tendresse et tremblait de contentement. Elle me dit vingt fois, tout bas, de sa voix restée douce et que la phtisie laryngée n'avait pas infiltrée : « Tu sais que je t'aime toujours !... » Pas une allusion pleurarde à la

mort qui allait venir. Et dans la folie de sa joie, pendant que j'auscultais son cœur, elle profita d'un moment où la sœur détournait la tête, pour effleurer mon cou de ses lèvres brûlantes.

Quand je me relevai, Lili avait des larmes plein les yeux, des larmes d'extatique ; et je n'ai jamais vu si douce expression sur une face humaine, que chez une religieuse de Saint-Vincent-de-Paul qui s'en allait à Dieu.

Deux jours après se montraient les premiers symptômes de la méningite tuberculeuse qui la tua, la nuit d'avant Noël.

A la visite du matin, quand mon chef, le père Béraud, vit que le lit du numéro 16 était vide:

— Tiens! la petite est morte, me dit-il... Vous avez son observation ?... Moi, je ne viendrai pas demain, c'est jour de fête : vous ferez la nécrops', n'est-ce pas, mon enfant? Et faites-la soigneusement, vous-même ; vous le savez, je tiens beaucoup à ces cas-là. La méningite tuberculeuse, chez l'adulte du moins, n'est pas ce qu'un vain peuple pense...

Nécrops', ça veut dire autopsie, dans l'argot d'hôpital.

Je ne suis certainement pas d'une sensiblerie exagérée, mais je reçus un coup formidable dans l'estomac pendant que parlait mon vieux maître. Je dis oui, machinalement ; mais quand le patron fut parti, l'horreur de ce que j'allais faire me donna le frisson. Ce n'est rien, ces besognes-là : mais l'idée de violenter, avec des grands scalpels et des marteaux d'acier, un

adorable et misérable petit corps qui vous aimait, c'est une épouvantable chose.

A la salle de garde, j'en parlai à mes camarades ; et l'accoutumance est si grande, la vie d'interne est si familiarisée avec la mort, que presque tous se moquèrent de moi. Un seul, Madinier, aujourd'hui doyen à Nancy, promit de me prêter main-forte, et de me suppléer, au cas où ça irait trop mal.

Ici, Montferrand interrompit sa lamentable histoire pour demander à son épouse si ce récit d'amphithéâtre ne devait pas l'épouvanter outre mesure.

Mais elle était, comme toutes les femmes, gourmande de mystère, vivement curieuse de tout ce qui paraît étrange, macabre et secret dans le métier de médecin ; et elle pria qu'au contraire, aucun détail affreux ne lui fût épargné.

Et Monferrand continua, ne lui ménageant pas l'horreur.

A Saint-Antoine, l'amphithéâtre, c'est une toute menue maisonnette, couverte de lierre, dissimulée derrière un petit bouquet d'arbres. Je me souviens que, ce jour-là, il y avait du givre après les branches.

Au dedans, la salle était basse et froide, éclairée par deux auvents obliques de pénitencier, garnie de trois tables de fonte, forées au bout pour l'écoulement des liquides. Un jour pâle de purgatoire ; une odeur, plutôt fade que véritablement nauséabonde ; le bruit continuel d'un filet de sérum s'écoulant dans un seau. La dernière

de ces trois tables était occupée, et le garçon d'amphithéâtre, colosse alcoolique épris de son métier, sa tête à la face rougeaude coiffée de la casquette plate aux initiales A. P., rajustait, au petit bonheur, la boîte crânienne d'un homme qu'on avait nécropsié dès le matin.

Cet infirmier légendaire, presque savant tant il en avait vu, m'accueillit, quand j'entrai, avec sa facétie habituelle :

— Vous voilà, monsieur Monferrand ! Y a-t-il assez longtemps qu'on ne vous avait vu !... Je me disais aussi : « Ils ne soignent donc pas leurs malades, à la salle Sainte-Marie, il n'en meurt plus !... C'est pour la gringalette du 16 que vous venez ?... C'est bon, on va vous chercher ça ! »

L'homme mit en sautoir une bricole en cuir, et disparut par une porte basse ; c'était là le dépositoire de l'hôpital, une petite pièce, cloisonnée comme une écurie. Dans chacun des compartiments, derrière une toile cirée noire où trois très grosses larmes étaient peintes à la céruse, il y avait, roulé dans un drap blanc, un mort couché sur une planche oblique, comme celle des postes de police. Au mur, un crucifix de stéarine jaunissait. L'image du Roi des pauvres et du Dieu des malades, mort pour leur conquérir le ciel, semblait plus désolée, dans ce réduit glacé où jamais une prière ne s'élevait vers lui ; on eût dit que ces morts, étendus sur la planche froide, lui reprochaient de n'avoir rien tenu de tout ce qu'il avait promis...

Au fragment étoilé de miroir servant à l'infirmier

quand il faisait toilette, je regardai ma tête, et, tout de même, je me trouvai très crâne, à peine pâle, dispos, comme toujours, à la besogne coutumière. Je formulai tout bas cet aphorisme : « Décidément, le stoïcisme est affaire d'entraînement.,. », quand apparut le garçon d'amphithéâtre, portant, aidé de sa bricole, le linceul où dormait Lili.

Las du fardeau, il le laissa choir d'un peu haut sur la table sonore, et d'un seul geste, mit à nu la grêle et décharnée dépouille.

Je ne vis d'elle que la tête : Oh ! la délicate et navrante figure aux yeux clos, avec la margelle violacée des lèvres bordant le puits noir de la bouche, où les dents magnifiques disparaissaient sous la mousse d'écume demeurée depuis l'agonie. Ces paupières baissées donnaient un air de grande modestie à l'effrontée frimousse d'autrefois. Seul le flot de ses cheveux blonds gardait je ne sais quoi de vivant, et rappelait les anciennes caresses. Je coupai cette mêche et la serrai soigneusement.

A ce moment, Madinier, mon camarade, entra. Pour faire montre de bravoure, je pris un scalpel, je l'approchai du front de la petite... Mais tout ce que voyaient mes yeux se mit à tourner ; je devins affreusement pâle ; je sentis que l'on me soutenait aux bras et qu'on me menait au grand air.

Quand je revins à moi, j'étais couché dans le lit de la salle de garde; Madinier me tamponnait les tempes, en me traitant d'étudiant en droit.

Quelques instants après, le garçon de l'amphithéâtre entra ; il posa sur la table un vaste bocal plein de choses, et me dit paternellement.

— Comme je sais que vot' patron s'intéresse à la méningite, j'ai fait la nécrops' à vot' place pendant que vous tourniez de l'œil. Rien n'y manque, et puis, c'est soigné ! »

La nuit vint, et je restai seul, remplaçant l'interne de garde. Je n'avais pas sommeil, et la tristesse me gagnait. Pour que le temps fût moins lent à couler, je ne trouvai d'autre occupation que de préparer ces viscères, bien impersonnels, maintenant. Je fis soigneusement ce que j'avais à faire; quand j'arrivai au cœur, pieusement j'en pris au microtome un tout petit fragment : il est là, sous cette lamelle.

La chapelle de l'hôpital est tout près de la salle de garde. Je venais de me recoucher et le sommeil allait venir, lorsque derrière la cloison, la messe de minuit entonna l'hymne de Noël :

Venite adoremus...

Et je vis en rêve Lili prenant place à la cour céleste !

L'histoire était plutôt touchante. Mais Mme Montferrand resta jalouse tout de même, et elle n'eut point de cesse avant que son mari n'eut jeté dans le feu la boucle blonde et la préparation anatomique.

FRAGILITÉ

...ton nom est femme.
W. S.

— Seigneur mon Dieu, je suis chez une fille!... monologuait le docteur P. Rilleux, à première inspection du boudoir où venait de l'introduire une soubrette, évidemment dénuée de préjugés. Mais, cette carte, saperlotte!...

De la très vaste poche intérieure d'un pardessus d'été, émergeait tout un hérissement de pinces et de longs instruments nickelés, trahissant le spécialiste pour femmes : il y plongea deux doigts, dans cette poche, y pêcha le bristol où se gravaient, timbrés d'une couronne, les mots suivants :



La Vicomtesse de Luchon

28 bis, rue de Prony.

Tout de suite, il s'injuria.

Fallait-il qu'il fût assez bête, assez distrait, assez gaffeur, pour n'avoir pas deviné tout de suite... un pareil nom... avec l'adresse !... et pour avoir pu croire que c'était celle d'un mari, la main d'homme, qui avait écrit au revers : *Prie M. le docteur P. Rilleux de vouloir bien passer chez elle dans la matinée, si possible.* Oh !

D'ailleurs, il avait le temps ; par hasard, ce jour-là, sa matinée n'était pas très chargée ; et, bien qu'il eût comme un pressentiment que sa visite ne lui serait pas lucrative, il attendit, plus goguenard en somme qu'irrité, et prit patience à contempler, en ses détails, l'ameublement de la donzelle.

Les murs ruisselaient de peluche. Les cadeaux des messieurs s'entassaient sur une console, présents offerts, en sus du prix coûtant, dans un élan de gratitude, car il en est que la fatigue rend plus tendres et généreux : drageoirs de Saxe, cachets d'onyx aux armes des Luchon, doux éventails aux berquinades peintes, petites brouettes de jonc doré toutes chargées de belles fleurs, sacs de bonbons au paraphe fameux, vide-poches faits de chasubles dont les débris, après cent ans, venaient parer le boudoir de l'impure. Sous son vitrage, un petit meuble du XVIIIe préservait du contact les œuvres reliées — d'où lui venaient-elles, Seigneur ! — de Bossuet (Jacques, Bénigne), et du grand vicomte René, tandis que, sur la table, à portée de la main, éreintés et leur jaune brochage en lambeaux, s'offraient

deux livres de M. Ohnet, infatigablement relus, incessamment approfondis.

Un bel acteur en uniforme, pavanait dans un cadre au-dessus de sa dédicace.

Mais dans un angle du boudoir surtout, un détail révélait à tous les visiteurs cette piété filiale qu'elles étalent volontiers, parce qu'elles sont deux fois filles, peut-être... Drapé de crêpe et piqué d'immortelles, un petit chevalet, embelli d'un paysage tumulaire en cheveux, mettait à l'étalage le portrait d'une vieille dame aux traits épanouis de proxénète heureuse. Au bas de la photographie, le docteur lut ces mots, surajoutés par une main de femme :

Ma mère : 17 juin 90

— A présent, je suis sûr de n'être pas payé, opina P. Rilleux.

Mais la porte s'ouvrit : madame de Luchon parut, vêtue de peluche, elle aussi. Sa figure, fort jeune et, ma foi, très jolie, était celle d'une bonne fille, dénuée d'âme, incontestablement.

P. Rilleux était le docteur à l'ancienne façon, très scrupuleux sur les principes, mais pas galant, presque brutal.

Il commença par cette phrase :

— Il me faut m'enquérir tout d'abord, vicomtesse, si vous n'avez pas déjà de médecin : je ne voudrais aller sur les brisées d'aucun de mes confrères.

Quand elle eut affirmé n'avoir jamais été malade, il changea brusquement de ton :

— Eh bien ! alors, ma fille, raconte vite ta petite histoire : je suis extrêmement pressé.

Sans protester aucunement contre une telle familiarité, la vicomtesse raconta les symptômes d'un bobo sans malignité ; mais, par une contradiction qui leur est familière, quand il fut question d'examen plus précis, elle manifesta la plus noble pudeur, rougit, et déclara que jamais elle n'oserait se faire voir ainsi devant un homme !

Comme il s'impatientait, elle dut consentir, et l'examen fut bref, les signes étant évidents.

P. Rilleux formula son diagnostic. Elle ne comprit pas, crut que c'était plus grave ; et, la novice qu'elle était, une orgie de sanglots, un déluge de larmes l'étouffèrent. Alors, le médecin se fit doux et brave homme, promit qu'elle pourrait guérir, lui recommanda de bien suivre à la lettre toutes les prescriptions, et rédigea son ordonnance.

Quand elle fut un peu calmée, encore secouée de loin en loin par un sanglot, le docteur s'efforça de lui faire comprendre ce que veut dire le mot contagion, et quelle abstinence il impose. Il fallait qu'elle eut le courage de renoncer, pour quelque temps...

Docile et littéralement terrassée de chagrin, elle promit, avec serment, répétant un à un, comme un enfant qui demande pardon, les mots que lui dictait le médecin :

— Mon bon docteur... je jure... de ne voir aucun homme... jusqu'à ce que... je sois... complètement guérie...

P. Rilleux reprit son chapeau, et de sa voix la plus paisible :

— C'est deux louis, mon enfant ! dit-il.

Alors, ce fut tout à fait drôle.

Madame de Luchon sembla réfléchir trois secondes. Cette idée, peu familière à sa routine, de donner de l'argent à un homme, prit une si grosse importance dans sa minuscule cervelle, que sa mémoire en fut, du coup, annihilée. Ce serment qu'elle venait de faire en parfaite sincérité, elle l'oublia tout à fait, retrouva le sourire qui lui servait pour enjôler ses créanciers, et superbe de simplicité, elle offrit au docteur ses appas encore peu revêtus.

P. Rilleux, ébahi, fila à toutes jambes.

Dehors, il reprit ses esprits, assez pour éclater de rire, et tandis qu'il faisait claquer la portière de son coupé :

— J'en ai vu beaucoup, se dit-il ; mais pour un cas d'inconscience, celui-là me paraît pommé !... »

MADAME DE CUBZAC

OU

LA NÉCESSITÉ DE LA DIVISION DU TRAVAIL

Elle était très grande et très belle, cette madame de Cubzac, d'une beauté vivace et presque paysanne qui, certes, manquait de langueur, mais non point d'allure, ni de grâce, ni de souplesse féminine. Puis, elle avait des yeux amusants au possible, des yeux bleu clair, hardis, intelligents, tranquilles, des yeux de femme qui peut tout connaître impunément, sans se salir.

Sa vue donnait l'impression d'une superbe santé d'âme : le vice ne l'habitait pas. On l'avait surnommée Minerve, tant elle incarnait la sagesse.

C'est la femme la plus lucide et la plus responsable d'elle qu'il m'ait été donné de rencontrer. Elle pensait par elle-même, ce qui n'est vraiment pas fréquent, et nulle ne conservait mieux qu'elle le charme simple, bien que son esprit fût capable de s'élever très haut à de certains moments.

Sa mère — une très digne Anglaise, et son père, un des aristocratiques négociants héréditaires du Pavé-des-Chartrons, à Bordeaux — l'avaient laissée tout à fait libre du choix de son mari. Elle avait pris ce M. de Cubzac, un de ces puissants mâles, au corps harmonieux et noble, bons à perpétuer les races, ce qui est, après tout, le but du mariage.

Grand chasseur, maître agriculteur, assurément moins intelligent qu'elle, mais homme de goût cependant, incapable de se mêler des choses qui ne le regardaient pas, M. de Cubzac adora, plein de ferveur et de reconnaissance, la femme supérieure qui avait bien voulu de lui. Son attitude, vis-à-vis d'elle, fut constamment celle où l'on imagine quelque prince-consort amoureux de la reine. Jamais, en lui parlant, il ne se départait d'un peu d'humilité discrète, et jamais il ne témoignait l'inutile velléité de devenir son maître, si ce n'est cependant aux heures nuptiales, où il était vraiment, comme il convient, un roi très triomphant et très dominateur.

Madame de Cubzac s'était dit, une fois pour toutes, que, quand on a trouvé un si parfait époux, il vaut mieux s'en tenir à lui et ne pas tenter d'aventures. Non par tendresse passionnée — bien qu'elle l'aimât de bon cœur — ni par immuable principe — elle en connaissait fort peu qui fussent immuables — par conviction rassise et raisonnée, elle avait résolu de lui rester fidèle.

Elle trompa son mari cependant, cette sage personne, et le plus sottement du monde, cette femme de tant d'esprit.

Voici dans quelles circonstances.



Ils habitaient, en Périgord, leur terre de Cubzac; mais de janvier à mai, laissant leur fils à sa grand'mère, ils venaient s'installer dans leur hôtel de la rue de Grenelle, dépouillaient le hâle des champs et devenaient Parisiens avec autant de conviction qu'ils en mettaient, la veille, à être campagnards.

Or, M. de Cubzac avait une tante à Paris, une très vieille originale qui s'appelait la baronne Menou, se mêlait des élections à l'Académie des sciences sous prétexte que son mari avait été l'ami de Gay-Lussac, et ne manquait pas d'inviter, à ses dîners du vendredi, tous les savants qu'une découverte récente venait de mettre en relief.

Ce fut chez elle que Minerve connut celui qui eut raison de sa sagesse. Du jour au lendemain, Alexandre Bailly, simple chef de laboratoire à l'institut Pasteur, avait surgi en pleine gloire. Avec d'irréfutables preuves à l'appui, il venait de trouver le vaccin préventif et curatif de la tuberculose, et Paris acclamait en lui le vainqueur de l'affreux microbe, le bienfaiteur du genre humain et le rival heureux de l'Allemand.

Mais il ne sut pas plaire aux femmes. Quelques salons académiques l'exhibèrent : il y resta silencieux et gauche, avec cet air toujours distrait, toujours exténué qu'ont certains névropathes ; il parlait mal, d'ailleurs, s'empêtrait dans ses phrases et mangeait plus que gauchement.

Malgré sa grande renommée, les femmes se lassèrent vite d'être coquettes avec lui. Comme il commençait justement à prendre goût à cette forme de la gloire, leur abandon l'attrista tellement que madame de Cubzac se crut presque tenue à lui servir de compensation. Elle sut lui parler si juste, que le cœur tout ratatiné du savant se développa tout à coup : il devint éloquent pour elle toute seule, révéla des trésors d'innocence pour toutes les choses de la vie, raconta son enfance, lui parla de sa mère, l'apitoya par le récit des années de misère et des nuits de travail dans sa mansarde d'étudiant.

Et Minerve cessa pour un moment d'être Minerve. Cette bonté réflexe, et soustraite à leur volonté qu'ont les femmes, étouffa sa lucidité, et sérieusement elle crut avoir rencontré quelqu'un de bien plus digne d'elle que ce pauvre Cubzac, incapable, à coup sûr, d'inventer un vaccin pour le moindre microbe.

Deux ou trois fois, avec des cachotteries d'écolière, elle lui fit visite, dans son garni de la rue de Savoie, tout d'abord pour la seule joie de mettre un peu d'ordre aux rayons de sa bibliothèque, d'épous-

seter sa table, et d'encombrer de fleurs son pot-à-eau. Lui, la regardait faire, plus nigaud qu'un collégien; et, cédant aux impulsions de sa nature active, ce fut elle qui se donna, beaucoup plutôt qu'il ne la prît.

Ce jour-là, quand elle sortit de chez l'homme qui venait d'être son amant, madame de Cubzac eut un court moment de vertige. La cohue de ses pensées tourbillonna dans son cerveau, puis se tassa... Et tout en boutonnant ses gants d'un doigt distrait, elle se dit à demi-voix :

— Minerve, en une fois tu viens d'être plus bête que tu ne l'as jamais été !

Et d'un pas plus rapide qui fouettait son indignation, elle prit le chemin du logis conjugal.

Fermée à double tour dans son cabinet de toilette, avec un gant de crin rèche comme un cilice, elle se rudoya la peau pour en ôter jusqu'au souvenir du contact. Et peu à peu ses nerfs se détendirent ; sa pensée se débarrassa des fumées qui l'obnubilaient, et sans qu'elle eût, du reste, des remords, la bonne ironie lui revint, la saine ironie d'elle-même et de son trop piteux complice.

Oh ! pour un grand savant, c'était un grand savant !... Mais, tout de même, avait-il été assez gauche, assez médiocre en amour ! Qui sait si les pensées trop hautes, si les efforts d'esprit trop prolongés... car il avait été d'un bref..., d'un décevant !...

Et sa lèvre se retroussa de ce sourire de pitié qui veut dire qu'on n'aime plus.

***

Ce même soir, Cubzac en rentrant de son cercle, s'en vint frapper discrètement à la porte de sa femme.

Elle l'accueillit souriante, avec des yeux baissés et des joues empourprées dont il fut loin de deviner la cause; et bien qu'elle lui résistât et s'évadât de son étreinte, il l'affola tellement de baisers et de caressantes paroles, qu'elle cria « je t'aime », et s'en remit à son vainqueur.

Dame! il fut un peu moins godiche que n'avait été son rival!... Comme si quelque instinct secret l'eût averti, il fut même exceptionnel cette nuit-là, le vaillant homme. Et quand il fut rentré dans son appartement, Minerve redevenue Minerve par la grâce de ses baisers, pensa qu'il était sage de ne pas s'attarder en interminables remords.

Mais avant de dormir, elle récapitula son aventure pour en tirer une morale. Et la tête douillettement enchâtonnée dans l'oreiller, elle se murmura cette conclusion pratique :

— La division du travail est un très grand principe en économie politique. Mieux vaut laisser aux savants les microbes, et pour faire l'amour, se contenter d'un ardent amoureux.

L'AMOUR ET LES MÉDECINS

Un de nos distingués confrères, le Dr Émile Laurent, ancien interne à l'infirmerie centrale des prisons, a publié, ces temps derniers, un volume, l'*Amour morbide*, qui n'est pas d'intérêt médiocre pour les psychologues et les savants.

Non pas que son œuvre soit telle qu'on aurait pu la souhaiter. Pour ma part, je la crois trop hâtive, insuffisamment méthodique, trop vague de contours. Et puis, pour un ouvrage écrit par un savant, en vue d'un public scientifique, la table des matières est un peu trop... affriolante, je crois bien.

N'importe. Il y a une idée dans ce livre : une tendance s'y révèle — tendance bien marquée déjà — celle du médecin moderne à se mêler de tout, même de l'amour, que les romanciers et les auteurs dramatiques semblaient vouloir se réserver. Car l'auteur se défend d'étudier les grosses perversions du sens génésique déjà classées, appartenant évidemment au domaine pathologique, et veut se limiter aux fêlures légères, ou déviations passagères, susceptibles de guérison.

Et le premier chapitre est naturellement consacré à la

définition de l'amour maladif, au diagnostic différentiel entre l'amour morbide et l'amour harmonique.

Mais c'est là que l'absence de précision apparaît surtout regrettable.

Voici comment s'exprime le Dr Émile Laurent :

« L'amour se compose de deux éléments : l'un physio- » logique, un besoin; l'autre psychologique, un senti- » ment. C'est leur équilibre plus ou moins parfait qui » établit l'harmonie en amour. Dans l'amour platonique, » il y a hypertrophie de l'un de ces deux éléments, et » atrophie de l'autre... Il y a par conséquent rupture » d'équilibre, et c'est déjà de l'amour morbide. »

Cette définition paraît fort discutable. Prenez dans la société actuelle un jeune homme, point encore en âge de se marier. Il a toutes les apparences de la santé du corps et de l'esprit, mais sa jeunesse le tourmente, et sans aimer sentimentalement, il satisfait à son besoin physique, au jour le jour, sans lendemain. Est-ce là de l'amour morbide? Non, bien certainement, quoiqu'il y ait ici encore un des deux éléments constituant l'amour qui s'atrophie au profit de l'autre.

De même, un amoureux platonique, s'il habitait l'Afrique ou simplement Marseille, aurait chances d'être un malade, alors qu'il semblerait un homme très normal en Allemagne ou en Norvège. Vérité en deçà de la zone torride, mensonge au delà.

Tout au commencement, dans la simplicité première des hommes et des choses, on pouvait schématique-

ment considérer l'amour comme l'attrait instinctif de deux cellules, ayant pour but la perpétuation de l'espèce. Mais nous n'en sommes plus tout à fait là. En nous civilisant, d'un instinct primitif nous avons fait un sentiment et une passion. La nature sauvegarde éternellement, de son mieux, la conservation de l'espèce. Mais l'homme n'y pense guère, quand il est pris de l'appétit d'aimer : il songe à satisfaire un besoin qui l'assaille, et s'il fait un enfant, c'est bien souvent sans l'avoir prémédité. J'en reviens à mon exemple de tout à l'heure : un garçon qui satisfait à ses besoins d'amour physique avec une femme qu'il ne connaissait pas une heure avant et qu'il oublie une heure après ne songe pas du tout à perpétuer l'espèce : il n'est pourtant pas maladif. Il faut donc abandonner cette seconde définition de l'amour morbide qui consiste à dire : « Tout est pathologique qui n'a pas pour unique but le création d'un enfant ».

***

Le Dr Émile Laurent démontre que tous les amoureux morbides sont primitivement des dégénérés héréditaires. C'est une vérité qui nous paraît d'ores et déjà démontrée, et bien qu'on eût pu l'accuser de faire une pétition de principe, peut-être eût-il pu dire : « L'amour morbide est la manière dont les dégénérés se comportent vis-à-vis de l'amour », et distinguer deux formes à cet état de maladie : une

forme bénigne, curable, et une forme grave, quand le malade est atteint de délire systématisé, inguérissable par les moyens de la thérapeutique actuelle.

Mais, même en admettant cette définition, une chose reste à fixer : à quel point finit l'amour harmonique, à quel point commence l'amour maladif?

Prenons quelques exemples : cela doit être encore le seul moyen de s'en tirer.

Incontestablement, l'homme amoureux d'une statue, d'une semelle de soulier ou d'une mèche de cheveux, est un amoureux fort malade.

De même, à un degré à peine moindre, un homme amoureux d'une femme indigne qui lui semble digne d'adoration.

De même encore, un homme qui, n'ayant pas, à un moment donné, de désirs physiques spontanés, les évoque péniblement, artificiellement par des lectures érotiques ou par un effort d'imagination.

Par contre, un mâle pris naturellement d'appétit d'amour, qui satisfait cet appétit par le moyen normal et sans rêveries étrangères, est un être normal et sain, qu'il y apporte ou non du sentiment.

Cela ramènerait la question à la doctrine des *Appétits*, qui fournit à Lasègue de si amusantes cliniques. Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger. Il faut aimer pour vivre et non pas vivre pour aimer. Ce qui revient à dire, assez sagement, je crois bien : « L'amour devient morbide, à dater du moment où il empêche de vivre de la vie

commune, où il absorbe tout dans l'homme, en fait un maniaque du sentiment ou de l'acte physique, où il envahit l'existence et en domine les autres éléments.

Cette explication paraîtrait assez juste : elle satisfait au premier abord. Mais n'est-elle pas un peu superficielle et facile ?

Voyez ce très heureux ménage. Le mari et la femme s'aiment de tout leur cœur. Ils s'estiment et ils s'admirent ainsi qu'ils le méritent. Ils s'aident dans la vie ; ils ont beaucoup d'enfants. Mais la paix de leur cœur, admirable à l'heure actuelle, a-t-elle été toujours pareille ? Il y a gros à parier que non. Cet amour apaisé, calme, en pleine sérénité, en pleine santé morale et physique, a commencé souvent par une passion aiguë. Ils ont été « fous » l'un de l'autre, avant leur mariage et pendant la lune de miel : ils ont connu les angoisses, le mal d'aimer, la jalousie peut-être ; ils ont été des malades d'amour, ils ont subi la crise initiale. Nous connaissons aussi, en médecine, ce début aigu et fébrile d'états chroniques permanents.

Oh ! la question est complexe et pas près d'être résolue !



En admettant que nous sachions où commence l'amour morbide, quelle classification faudrait-il adopter ? seconde question pour le moins aussi difficile.

Essayons cependant, d'une façon rudimentaire, et plutôt pour poser la question que pour la résoudre.

L'amour complet se constitue, dans la société actuelle, de deux éléments, a-t-on dit : un sentiment et un besoin physique.

Le sentiment d'amour peut être maladif :

1° *Par atrophie :* l'homme civilisé tend à se rapprocher de la brute;

2° *Par hypertrophie :* ici prennent place les amoureux platoniques, les rêveurs qui sont, pour ainsi dire, émasculés par l'excès du sentiment;

3° *Par déviation :* le sentiment faussé s'aveugle, s'attache à des personnes indignes, à des objets inanimés, à des êtres inabordables (érotomanie, amour fétichique, azoophilique, etc.).

Le besoin physique du rapprochement sexuel peut être maladif de même :

1° *Par atrophie :* encore l'amour platonique;

2° *Par hypertrophie*;

3° *Par déviation :* perversions du sens génésique, trop connues pour qu'il soit utile de les énumérer ici.

En somme, deux maladies possibles, isolées ou concomitantes : une maladie cérébrale, surtout sentimentale; une maladie de la moelle à manifestations périphériques. État transitoire ou chronique, selon les cas.

Je donne cette classification provisoire pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire pour pas grand chose, et je me borne à y ajouter cette remarque que me fournit un

embryologiste de mes amis : « L'amour est une maladie cérébro-cutanée, qui siège tout entière dans le feuillet externe du blastoderme. »

***

Quelle est sa nature morbide? Autre point à élucider.

Tout ce que j'en sais dire, c'est que certains amours morbides revêtent tous les caractères d'une intoxication habituelle.

Prenez, par exemple, un morphinomane, un alcoolique, un tabagique, et comparez-les à un homme qui s'est acoquiné à une femme indigne, Jean Gaussin, par exemple, dans le beau livre de Daudet qui s'appelle *Sapho*.

Voici les phases successives par où ils passent pareillement :

1° *Phase d'intoxication aiguë :*

Le poison est mal toléré : le vin grise ; la morphine fait vomir; le tabac donne mal au cœur; l'amour inquiète et fait peur.

2° *Phase de tolérance :*

Le vin ne porte plus à la tête; le tabac aide à travailler; la morphine rend la vie possible; l'amoureux ne peut plus se passer de sa maîtresse.

3° *Phase des accidents chroniques :*

Pâleur, insomnies, inappétence, ennui, idées noires, ralentissement de la nutrition, paralysie de la volonté,

irritabilité. On augmente la dose du poison, parce que c'est le seul palliatif au poison lui-même. Ainsi en amour, les deux amoureux se querellent, s'injurient, se battent, et plus que jamais sont nécessaires l'un à l'autre.

4° *Phase de rupture :*

Supprimez brusquement l'alcool à un alcoolique et il devient horriblement malade : il se croyait blasé, rassasié; mais on dirait que tout le vieux poison ressort de lui pour l'intoxiquer de nouveau, et il est si malade que l'on dirait qu'il est puni d'avoir voulu guérir. De même l'amoureux, qui rompt brusquement avec sa passion : plus que jamais elle le torture et bien souvent il y retombe, ni plus ni moins qu'un ivrogne ou qu'un morphinomane.

Je n'ai certes pas la prétention d'avoir donné en ces quelques lignes une étude définitive et véritablement scientifique de l'amour. Le livre du Dr Laurent m'a suggéré quelques idées fort décousues, fort incomplètes, mais qui, peut-être, pourront aider à mettre sur la voie les chercheurs méthodiques, les médecins qui s'en occuperont. Car si la question doit être quelque jour résolue, c'est, j'en suis convaincu, un savant qui en viendra à bout, et qui saura classifier, ranger en lois précises, les cas d'amour morbide, isolément étudiés par les littérateurs.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DE LA

THÉRAPEUTIQUE DE L'AMOUR

Un peu vexés de voir le médecin prendre chaque jour une plus haute prépondérance dans la société contemporaine, les gens d'esprit nous accusent volontiers de nous mêler de tout jusqu'à l'abus.

Je suis, tout au contraire, extrêmement porté à croire que le médecin ne se mêle pas encore d'un assez grand nombre de choses, et qu'il a tort d'abandonner aux romanciers le beau domaine des maladies de l'âme. Entre les mains de quelques-uns de ces fantaisistes moroses qui ne savent plus nous conter de charmantes histoires, et dont les œuvres ne sont plus que de méchantes préparations à l'agrégation de philosophie, la psychologie n'est plus rien qu'une inquiétante, nébuleuse et inutile occupation de l'esprit humain.

Peut-être en pourrions-nous faire, nous autres, une science plus positive et plus pratique, quelque chose comme la pathologie du cœur ou pour mieux dire du

cerveau, en tant que viscère sentimental : cette pathologie comprendrait, comme l'autre, étiologie, pathogénie, symptômes, diagnostic, pronostic et traitement, car guérir ceux qui souffrent est le but que nous poursuivons, et je ne sache pas que l'on se soit encore avisé d'y songer, dans l'ordre des choses morales.

Un bon exemple fera mieux comprendre ma pensée et montrera qu'elle n'est pas uniquement un paradoxe.

Prenez le phénomène amour sentimental, par exemple. Il évolue quelquefois sainement : Il est souvent pathologique. Lorsque l'on dit d'un homme : « Il est amoureux fou, amoureux sans espoir, amoureux platonique », on désigne par ces expressions une personne indiscutablement atteinte d'une « affection », d'une maladie d'âme qui passe pour être cruelle et pour faire beaucoup souffrir.

Depuis qu'il y a des poètes, on l'a chanté sur tous les tons, décrite sous toutes ses faces et je ne vois que deux littérateurs qui aient cherché à en préciser la mesure. Stendhal a comparé le « coup de foudre », au phénomène physique de la cristallisation instantanée. Le mot a fait fortune, on ne sait pas trop pourquoi, car la trouvaille était assez facile, à ce qu'il semble. Seul, Alphonse Daudet a décrit l'amour maladif avec une précision digne d'un médecin. Dans son roman *Sapho*, qui passe pour son chef-d'œuvre, son héros s'éprend d'une femme indigne d'être sa compagne. Tout d'abord elle ne lui plaît guère, mais le

charme vient lentement; il s'accoutume à sa présence : elle lui devient nécessaire; il se méprise, il la méprise; ils se querellent constamment. Mais la chaîne est rivée : il ne peut plus vivre sans elle, et pour retrouver cette femme qui, littéralement, empoisonne sa vie, il devient peu à peu capable de toutes les lâchetés, des pires avilissements.

Il suffit d'avoir observé un alcoolique ou un morphinomane pour être frappé de l'identité absolue du processus pathologique.

Être amoureux maladivement, cela consiste à ne plus pouvoir vivre loin de l'objet aimé, à souffrir quand il n'est pas là, à le revoir le plus souvent possible, à le quitter plus amoureux qu'avant, plus intoxiqué que jamais. De même, le morphinomane n'existe plus sans sa chère seringue — je demande pardon aux dames de la comparaison, — ne trouve la paix qu'avec elle, et devient plus malade à mesure qu'il en abuse davantage.

L'avilissement de la volonté, la déchéance progressive, le cercle vicieux sont les mêmes dans les deux cas.

Donc, première conclusion : certaines maladies morales évoluent d'une manière absolument comparable aux maladies qu'on nous enseigne à la Faculté. L'amour sentimental, notamment, doit être rangé au nombre des « Intoxications passionnelles », au même

titre que l'alcoolisme, l'éthéromanie, la morphinomanie, la cocaïnomanie, etc.

Et de cette pathogénie, on peut conclure au traitement.

Ces temps-ci, justement, un de nos distingués confrères vient d'avoir la bonne pensée de fonder, dans la banlieue parisienne, une maison de santé pour les morphinomanes. Son traitement ne diffère pas beaucoup de celui que nous connaissons. Il isole l'intoxiqué de son milieu habituel; puis, lentement et méthodiquement, il diminue les doses de morphine. Sa principale innovation paraît consister en ceci : au bout de quelques jours, substituer à la morphine le phosphate de codéine, qui a, paraît-il, les mêmes avantages calmants sans les mêmes inconvénients, et qui ne constitue pas une habitude, un esclavage.

Pourquoi ne pas agir de même avec les gens très malades d'amour? Pourquoi ne pas les isoler dans une maison de santé spéciale? Les sujets sont assez nombreux pour que l'on y fasse fortune!

Lentement, méthodiquement, on espacerait les entrevues avec l'objet aimé, jusqu'à réduction à zéro. Le patient se rebifferait, à coup sûr, mais pas plus qu'un morphinomane : la vie régulière, les douches à heure fixe, la suggestion lente referaient une volonté et auraient raison du toxique.

Voilà longtemps que je réfléchissais à ce problème quand un ami me raconta la symbolique histoire que voici :

Il y avait une fois, voici cinq ou six ans, dans une ville de Bohême où toutes les femmes sont belles et tous les hommes amoureux, un excellent jeune homme de vingt ans, qui s'éprit d'une dame en dehors de toute raison, car elle était mariée au bourgmestre, et ne trompait pas son époux.

Elle était avec ce jeune homme infiniment coquette cependant, l'aguichant par mille sourires aussi mortels pour lui que véniels pour elle. Si bien qu'il en perdit le boire et le manger, et, comme dit La Fontaine, le reste : car il passait ses nuits à rêver d'elle, au lieu de dormir avec d'autres, comme font les gens bien portants. Il devenait taciturne sitôt qu'il ne la voyait plus, et jaloux dès qu'il la voyait ; car elle était belle à ravir et plaisante pour d'autres yeux. Ses colères la faisaient rire. Son dédain le faisait pleurer.

Il dépérit si bien d'âme et de corps, et devint tellement malade, qu'il s'en fut consulter son plus ancien ami, docteur renommé dans la ville.

Il lui confessa son tourment, l'envie qu'il avait de mourir, son immense besoin de repos et de paix d'esprit.

Comme il versait beaucoup de larmes, le médecin fut ému de pitié, et profitant du désespoir propice, il fit jurer au malheureux une obéissance absolue, en échange de quoi il lui promit de le guérir.

L'amoureux signa ce papier :

« *Je soussigné, déclare me remettre entre les mains du docteur X., me soumettre à son traitement, aliéner ma liberté et renoncer jusqu'à ma guérison complète, à tout ce qu'il me défendra.* »

Et le docteur s'y prit de la manière que voici : Il amena le bon jeune homme dans une maison de santé, l'installa très commodément dans une chambre au rez-de-chaussée, pour qu'il ne se fît aucun mal, si l'envie le prenait de se jeter par la fenêtre. Du reste, un domestique sûr fut commis à sa garde, sous prétexte de le servir. On menait, dans cette maison, la vie monotone des moines : à dix heures et à cinq heures, la douche y tenait lieu de matines et vêpres. Les repas réguliers se prenaient dans un réfectoire, où, sous l'œil paternel d'un docteur-résidant, hystériques, morphinomanes, énervés par la vie ou toqués par amour, se donnaient de l'émulation, les mieux guéris encourageant les autres.

Deux fois par jour, l'ami-docteur venait voir son ami-malade, et le soir, à l'heure où les belles de la ville vont se faire admirer au concert-promenade, il l'emmenait avec lui saluer la femme du bourgmestre, entourée de ses soupirants.

Puis, il raréfia peu à peu ces sorties. L'enfant ne vit plus son idole que tous les deux, tous les trois jours ; et l'espoir de la retrouver — car il l'aimait très follement encore — lui donnait la force d'attendre.

Puis, un matin, le docteur déclara que c'en était fini, qu'on ne sortirait plus. Et le pauvre petit eut une crise abominable ! Il pleura, fit rage, cria, battit le domestique et voulut s'en sauver, mais les gardiens étaient plus forts que lui, et comme il se plaignait de séquestration arbitraire et maudissait son trop cruel docteur, on lui montra l'engagement signé par lui vingt jours auparavant. Si bien qu'à bout d'arguments et de forces, il s'endormit d'un lourd sommeil.

A son réveil, il fut longtemps à se frotter les yeux et à se pincer çà et là, pour s'assurer de n'être pas en rêve, tant lui paraissait surprenant le spectacle qui s'offrait à lui.

Dans sa chambrette de malade, cinq ou six belles filles, évidemment sans préjugés, et d'une vertu transigeante, rivalisaient de grâces courtisanes, et l'invitaient à faire un choix. Ces choses-là se font le plus tranquillement du monde en Bohême, pays aimable, où le mot « indécent » n'a pas de signification précise.

Furieux, tout d'abord, s'indignant à l'idée de trahir celle qu'il aimait pour une fille de plaisir, le bon jeune homme fut pourtant touché de tant de bon vouloir, et consentit à garder l'une d'elles. Sauf celle-là, toutes revinrent le lendemain, et cette fois il se fit moins priér. Et c'est ainsi que chaque jour, changeant de maîtresse par force, il trouva dans l'amour physique, dans le plaisir fugace et sans attachement possible,

l'oubli du tourment de son âme, la guérison du grand, de l'implacable amour.

Quand il sortit, au bout d'un mois, il se moquait de la dame du bourgmestre, mangeait des beafteaks saignants et passait ses nuits à ronfler.

Jeunes gens qui souffrez d'amour, méditez cette histoire vraie, et croyez en cette morale, plus morale qu'il ne paraît : la fille guérit de la femme, et la catau de la coquette : l'une se donne sans se promettre, et l'autre se promet sans jamais se donner : l'une tourmente et l'autre apaise; l'une détend nos pauvres nerfs que l'autre irritait sans merci.

Et savez-vous quel est l'ami qui me raconta cette histoire?... Ce fut le pauvre Maupassant, quand il écrivait *Notre Cœur*. Moi, je pense tout comme lui, qu'à une douleur aussi grande, il n'est pas de sot traitement, et qu'une morale est morale quand elle nous empêche de souffrir sans faire de mal à autrui.

LA DERNIÈRE MÈRE

C'est la mode, à présent, dans beaucoup de maisons, de disputer après dîner.

Autrefois, les béatitudes de la digestion suggéraient les propos galants. Les hommes, au fumoir, se racontaient de fortes gaillardises et ricanaient en trempant leur moustache dans le cognac des petits verres. Ceux qui ne fumaient pas faisaient leur flirt aux femmes presque couchées dans un fauteuil, fermant les yeux pour écouter, et laissant reposer le bout de l'éventail sur la manche de l'habit noir, au reflet des abat-jour rouges...

Maintenant, on ne parle plus d'amour, on en disserte. Ce n'est plus des propos galants deux à deux, à voix basse, mais des discussions d'ensemble, de la dialectique amoureuse, que suscitent les bons dîners.

Dès le dessert, habilement, la maîtresse de la maison amorce la causerie et la contraint à se généraliser tout de suite. Sitôt qu'on s'est levé de table, elle adosse à la cheminée l'invité le plus « psychologue ». Il s'efforce d'être subtil, et les femmes ripostent, étalant quelque érudition, hantées des souvenirs de l'antiquité grecque, ravies d'être des Aspasies avec un peu plus de vertu.

Cela fait le bonheur de quelques hommes de talent, dont le rêve a toujours été de supplanter le beau valseur, et de se voir aimer pour leurs idées transcendantales. Mais cela ne fait pas le compte des véritables amoureux, des praticiens de la tendresse, des réalistes qui pensent ce que disait le prince Hamlet : « Il y a dans le ciel et sur la terre, Horatio, des choses qui surpassent toute votre philosophie. »

Et quelquefois, pourtant, une simple histoire est contée, qui vous laisse une rêverie, un peu de charme persistant.



L'autre jour, chez cette excellente Mme Aubérouy, comme on sortait de table, la conversation tomba sur l'amour maternel.

Un académicien, prudent, se contenta de le juger sublime.

Puis, un paradoxal opina qu'au contraire c'était le plus bas sentiment, exclusivement animal.

Une très jeune, très moderne et très intelligente femme, franche jusqu'à la manie de se compromettre, avoua ne le point connaître. Elle ajouta tranquillement :

— Une femme civilisée devrait savoir s'en affranchir; pour bien faire, il faudrait des spécialistes de la grossesse, des épouses exprès pour donner des enfants : mais nous autres, nous n'avons rien à voir avec la maternité qui déforme, qui rend malade et asservit. »

On poussa des cris effarés, bien que plusieurs, dans la pratique, fussent du même avis, ou à peu près.

Cotterets, l'auteur dramatique, posa les données du problème avec la netteté d'esprit qu'on lui connaît :

— Il faudrait ouvrir une enquête, et demander aux femmes, si l'amour pour l'enfant est primitif ou secondaire, s'il existe par lui-même ou s'il ne fait que dériver de l'amour conjugal... Pour moi, je pencherais à croire que l'amour maternel est simplement un corollaire de l'autre, sa conséquence dépendante, absolument comme l'enfant est la conséquence de l'homme.

Le brutal romancier Bourrus ne manqua pas de parler cru :

— Parbleu, s'écria-t-il, au moment de l'extase, toute femme qui aime bien implore : « fais-moi un petit ! » et rien n'est plus sublime que ce cri, cet involontaire retour à la simplicité de la vieille nature.

— Très juste, tout cela, dit le docteur Julien Dechaland ; mais le contraire est aussi souvent vrai. A l'hôpital Trousseau ou à l'Enfant-Jésus, j'ai vu les sœurs, les à jamais sans amour conjugal, n'est-ce pas, prendre les tout petit râlant du croup et les serrer sur leur poitrine plate d'une étreinte si passionnée que l'on pouvait s'y tromper ! C'était bien l'amour maternel, l'invincible amour maternel qui se faisait jour malgré tout par sa seule toute-puissance.

Mais, écoutez l'histoire que voici : elle est bien plus démonstrative encore. Comme le souhaitait ma voisine,

elle prouve qu'il y a des femmes à vocation spéciale, exclusivement mères, pour qui l'homme n'est qu'un moyen indispensable, l'enfant étant le but chéri.

Il y avait, voici douze ans, rue Saint-Ferdinand, aux Ternes, un petit magasin de modes, achalandé, coquet, fleurant l'honnête, et que tenaient deux jeunes filles d'une grande beauté.

L'aînée se nommait Marthe, et Louise la plus jeune. Tout le monde, dans le quartier, vous eût raconté leur histoire.

Restées seules de onze enfants, quatre ans auparavant, à la mort de leur père, commis-greffier au tribunal, elles avaient quitté Toulouse pour venir à Paris habiter chez leur tante, leur seule parente un peu proche. Et leur tante mourut aussi, leur laissant, à peu près pour unique héritage, ce médiocre magasin que leur beauté fit plus prospère.

Dans ce petit recoin de province parisienne, on comprit vite qu'il fallait renoncer à l'espoir de les mettre à mal. Et les prétendants affluèrent.

Et Marthe, de beaucoup, fut la plus courtisée.

Elle était, non pas beaucoup plus belle, mais beaucoup plus avenante que Louise ; l'aînée attirait davantage avec son sourire optimisme, sa petite tête comme nimbée de charme ; elle semblait porter bonheur rien qu'à la voir.

La cadette, un peu plus farouche, comme repliée sur soi-même, gardait au fond de ses beaux yeux une rêverie

plus étrange, à la fois ardente et timide, dont la séduction échappait à beaucoup.

Mais Louise n'était pas jalouse. Elle aimait sa sœur plus que tout, et la vilaine envie ne l'effleura pas un instant, même quand l'autre fit ce mariage de conte de fées que les commères du quartier se racontent encore avec enthousiasme : un officier brillant, noble, très riche, sans parents, s'éprit de Marthe et la voulut pour femme, sitôt qu'il eut acquis la conviction qu'elle était sage et de souche de brave gens.

Il emmena sa femme à Saint-Germain, où il était en garnison ; mais Louise, obstinément, refusa de les suivre. L'habitude qu'elle avait prise de gagner librement sa vie lui eût rendu intolérable l'idée de vivre à la charge de son beau-frère. Elle voulut garder son magasin ; souvent, dans la semaine, sa sœur venait l'embrasser en passant, et Louise fut vraiment heureuse du bonheur de l'aînée, jusqu'au jour où elle eut un fils.

Sitôt après les couches, elle était accourue. L'affreux poupon, cette sorte de chat écorché que sont les nouveau-nés, ce fut pour elle la révélation : elle adora.

A ses yeux, dans son cœur, son neveu prit l'importance d'un Jésus devant qui tout doit se prosterner. Elle voulut être seule à s'occuper de lui, à l'habiller, à le baigner, à le poudrer de poudres douces. Elle couchait près du berceau, se levait pour aller lui chercher sa nourrice, une grosse fille de Bourgogne qu'elle avait en aversion, tant elle aurait voulu prendre sa place, sentir sa

gorge se gonfler de lait, donner à boire avec ses seins à la bouche édentée, déjà vorace du marmot.

Mais il fallut retourner à Paris, reprendre en mains le magasin de modes, négligé par ses ouvrières; et dès lors, elle fut malade d'un mal étrange qui la fit dépérir.

Elle devint mélancolique, refusa de revoir sa sœur et son beau-frère. Un peu plus tard, elle ne voulut plus qu'on lui amenât son neveu, tant sa vue lui donnait de trouble et lui laissait d'inquiétude ; ne pouvant le garder toujours, elle aimait mieux ne pas le voir.

Alors, ce fut la plus étrange chose du monde. Comme une bête en proie aux ardeurs du printemps, inconsciente, primitive, retournée à l'état sauvage, la chaste jeune fille, la pure enfant chercha celui qui la rendrait mère. Le mystère d'amour était vague et confus pour elle, — elle n'en savait rien, sinon qu'il faut, pour l'accomplir, un homme. Or sa mémoire ne lui en montrait qu'un dont le visage lui fût ami : son médecin, qui, naguère, l'avait soignée et sauvée d'une typhoïde.

Sous les plus futiles prétextes, elle le fit venir, alla le voir, semblant toujours quémander quelque chose, qu'elle n'osait pas formuler.

C'était un garçon de trente-cinq ans, un toqué, un peu apôtre, au large cœur, à l'esprit prompt, à l'âme généreuse. Un peu distrait, il finit cependant par remarquer le manège de la petite. Il demeura stupide de ce dévergondage inattendu, se fit paternel et lui parla si bien qu'elle fondit en larmes et lui dit tout, sa maladie étrange, la

jalousie qui l'avait prise, le besoin, plus impérieux que sa vertu, d'être maman, de presser dans ses bras une petite chair vagissante, bien faible, bien incapable de se passer de mère, un tout petit pour elle seule.

Et dans la crainte qu'il pût la croire une intrigante cherchant à se faire épouser, elle ajouta simplement cette phrase :

— J'ai des économies, je m'en irai dans un trou, bien loin, à la campagne, avec mon fils... Lui et moi, nous serons heureux. »

Et le docteur, saisi d'un grand respect pour cette simple créature, pour cette fille obéissante du grand Pan, ne trouva rien de mieux que d'en faire sa femme. Elle lui donna six garçons. En mettant le dernier au monde, elle mourut, ayant rempli sa mission sur terre.

Cette histoire trouva plusieurs personnes incrédules. Ceux qui voulurent bien y ajouter foi la jugèrent fort immorale, comme si la seule indécence n'était pas justement l'amour qui n'aboutit pas à l'enfant.

L'ALLUMEUSE

Comme elle était venue le consulter pour un bobo de rien du tout, l'ordonnance fut vite faite.

Par cette chaude après-midi d'août, il n'y avait personne, ou presque, dans le salon d'attente, et ils causèrent longuement, en gens que rien ne presse, ayant l'impression que Paris dormait autour d'eux, et qu'il faisait vraiment très bon, dans ce grand cabinet resté frais grâce aux volets clos, où l'on n'entendait d'autre bruit que celui de leurs voix.

Après s'être vus tant de fois au chevet du mari, mort ataxique deux ans plus tôt, ils se connaissaient mal, curieux pourtant l'un de l'autre.

Jolie comme un joli polichinelle roux, aux joues roses et au nez courbe, aux beaux yeux un peu fous, madame Arthois avait infiniment d'esprit, de l'esprit prompt, hardi, aux réparties si vives, certains soirs, que c'était un ravissement. Elle gâtait à peine tout cela d'un rien de pédantisme — un peu trop de citations — et, parfois, de l'esprit voulu, aussi fâcheux que l'autre, le spontané, était charmant. Par-

dessus toutes choses, elle était enragée de plaire, fervente esclave de sa seule vocation : séduire, et sa coquetterie ne désarmait jamais. Bien qu'elle pratiquât le flirt comme une profession, on ne lui donnait pas d'amant.

Ce cas mental l'intéressait beaucoup, lui, le vieux Chevareau, à qui son *Traitement des maladies de la Volonté* avait ouvert les portes de l'Académie des sciences morales, longtemps avant qu'il fût de l'Académie de médecine.

Et caressant sa douce barbe blanche, il savourait en philosophe — non pas tant cette joie de posséder pour soi tout seul la séduisante causerie, les jolis gestes, l'élégance affinée et les parfums de cette femme — que la satisfaction de contempler un beau microbe, bien venu sous le microscope, et d'autant plus intéressant que sa virulence est plus grande.

Il fut extrêmement aimable, avec une nuance imperceptible de mépris, que sa finesse aiguë de femme dénicha sous le buisson de compliments qu'il lui servait.

— Vous savez que je suis une parfaite honnête femme!... affirma-t-elle, en le regardant dans les yeux.

Et comme il protestait très hypocritement :

— Ne niez pas! Vous venez de penser de moi que j'avais des airs de cocotte, des conversations d'actrice après souper, et vous m'avez classée à l'avant-dernier échelon de la hiérarchie morale... J'en suis plus sûre

que si vous l'aviez dit... Et savez-vous ce que je pense de vous, en retour?... Que ce n'était pas la peine d'écrire de gros livres et d'être un grand savant, pour se tromper si piètrement aux apparences. Ecoutez bien ce que je vais vous dire : pendant cinq ans j'ai vécu avec un mari, terriblement malade, affreusement tyrannique et méchant; ça ne m'a pas empêché d'aller dans le monde, c'est vrai; je ne pouvais pas me cloîtrer!... Je vous jure que je ne l'ai pas trompé, pas une fois, mon pauvre ataxique ! Depuis sa mort, je n'ai pas eu d'amants, je vous le jure aussi avec la même tranquille assurance. Rengainez votre jugement téméraire, mon cher docteur : vous avez devant vous la plus honnête femme de Paris.

Et elle exposa sa façon de concevoir l'amour moderne. On en pouvait avoir les véritables joies sans les tourments ni l'avilissement. Beaucoup de flirts et pas d'amants. Se faire aimer, s'enivrer doucement de l'adoration des hommes, traîner autour de soi, jusqu'à l'âge où l'on devient vieille, tout un cortège d'amoureux, c'était la vraie sagesse, la vertu pas bébête, et beaucoup de joie sans remords.

Ce fut elle qui prononça, le nez tout retroussé de malice et d'audace, le vilain mot brutal qui la définissait :

— Une allumeuse, quoi! Comme dit mon ami Foucher, le moins larmoyant de mes flirts...

— Mais, si un homme vous aimait pour de bon,

s'il vous aimait, « du grand, de l'implacable amour », comme dit Maupassant ?...

— Il nous en faut toujours un ou deux de la sorte ! Pour éprouver les vraies joies de l'orgueil, il faut que nous soyons certaines de pouvoir susciter de grandes passions, quitte à ne pas les partager, car la chute serait fatale. Et tenez, j'ai, depuis six mois, le véritable amoureux-fou classique, aussi sincèrement, aussi superbement toqué que les plus beaux héros du romantisme...

— Vous n'avez pas un peu pitié de sa torture?...

— Mais, pourquoi diable s'est-il laissé pincer... Jamais, au grand jamais, je ne lui ai promis quoi que ce soit de formel, de précis !... Puis, ne croyez-vous pas qu'il se monte la tête, et qu'il exagère, vraiment, qu'il veut se rendre intéressant, quand il prétend que mes refus l'affolent, qu'il devient colère, méchant d'une méchanceté qu'il ne se savait pas, et que l'idée de mort traverse sa pensée... C'est le truc de l'apitoiement; c'est sur cet ordre d'arguments que la femme succombe 75 fois sur 100. Moi, pas si bète, j'y coupe pas !...



Elle en était venue où il voulait : elle était mûre pour la petite démonstration de morale pratique qu'il avait envie de lui faire.

La leçon fut originale.

— Croisez vos jambes, lui dit-il.

Et comme elle restait un peu interloquée de cet incident de conversation :

— ... Sans les montrer, ajouta-t-il... Croisez vos genoux l'un sur l'autre... Bon!... la jambe gauche abandonnée et comme morte.

Sur sa table encombrée de choses, il saisit un petit marteau au manche souple, à tête de métal cerclé de caoutchouc, et d'un petit coup sec, il l'en frappa sous la rotule, au niveau du tendon. Et sous l'imperceptible choc, la jambe eut un soubresaut brusque... qui l'étonna, puis la fit rire.

— C'est gentil, votre petit truc... mais pourquoi me faites-vous ça?...

— C'est l'image simplifiée du phénomène amour, madame, ou plutôt c'est l'exemple rudimentaire de toute chose humaine. Ecoutez-moi : j'ai frappé sur les extrémités des nerfs sensitifs de ce tendon ; une vibration nerveuse a couru le long de ce nerf jusqu'à la moelle, où cette sensation s'est réfléchie, s'est métamorphosée en force, en mouvement indépendant de votre volonté. C'est un réflexe. Le phénomène intelligence, le phénomène vitalité, le phénomène amour aussi sont des réflexes du même ordre.

Sous peine de désordres graves, et de désobéissance à la loi, tout ce qui entre en nous de sensitif, ressort en force, en énergie, en besoin d'accomplissement.

M. X.... vous aime : chaque fois qu'il vous voit, que sa rétine vibre, frappée par votre visage charmant, que son nerf acoustique tressaille, frappé par votre voix exquise, que les nerfs de ses doigts frémissent à la pression de vos doigts, il se produit en lui une chose pareille à ce qui s'est produit quand j'ai percuté tout à l'heure le tendon de votre rotule, un courant sensitif qui remonte au centre, se répercute et doit revenir au dehors sous la forme d'un mouvement.

Si M. X.... était un sauvage, un homme primitif, ce mouvement serait celui de vous posséder tout de suite. Mais M. X... est un civilisé : son éducation empêche cette force, qu'il tient de vous, de revenir à vous. C'est là ce que vous ordonnez, sans vous douter une minute que vous violez la grande loi physiologique, la loi du réflexe.

Ce que M. X.... ne peut émettre en étreintes logiques, en action correspondante à l'excitation reçue — je suis technique — il le traduit comme il peut, en larmes, car il pleure, en énervement, en colères, en autres mouvements illogiques, qui lui font mal, qui ébranlent son pauvre équilibre et mettent ses nerfs en péril grave. Car, de deux choses l'une, ou M. X.... n'est pas du tout un névropathe, et alors il ne peut pas être amoureux fou de vous, ou il est un peu névropathe, et vous allez le détraquer pour tout de bon,

au moyen du petit mécanisme réflexe que je viens de vous exposer, et que vous allez lui casser.

— Cela prouve?... fit-elle avec un air contrarié.

— Cela prouve, ma chère enfant, qu'une « allumeuse », comme vous dites, est une femme qui se croit honnête et qui ne l'est pas tout à fait, puisqu'elle viole la loi qui régit tout, puisqu'elle donne soif et empêche de boire, puisqu'elle excite et n'apaise pas, puisqu'elle suscite la première partie du réflexe et ne veut pas de la seconde. Les coquettes nous font des fous, non pas toujours des fous à interner mais des toqués dont la vie est perdue, dont les enfants sont des dégénérés. C'est embêtant pour le flirt, mais qu'y puis-je?...

Elle écouta, sérieuse un moment, puis, comme il demandait jusqu'à quel point il l'avait convaincue, elle ne voulut plus comprendre, et entêtée comme une femme :

— Si les hommes sont des toqués, c'est leur faute et non pas la nôtre.

Alors le vieux docteur, en la reconduisant au seuil, eut une fois de plus conscience de l'insuffisance d'un bon raisonnement pour convaincre une femme.

Il se dit que, sans doute, un grand nombre de femmes, celles qu'on nomme les coquettes, ne peuvent rencontrer ailleurs que sous l'effluve des phrases galantes émanant d'un grand nombre d'hommes, cette

légère excitation du cerveau qu'on appelle la Joie et que tous les êtres recherchent.

Il se souvint des *amibes* dont parlent les naturalistes, de ces êtres unicellulaires, placés tout en bas de l'échelle des êtres vivants, qui se complaisent visiblement dans quelques gouttes d'eau sucrée, y étalent leurs pseudopodes et se vautrent quasi-voluptueusement. C'est le milieu qui leur convient, c'est l'atmosphère qu'il leur faut, c'est là qu'ils vivent pleinement. La femme coquette est sans doute pareille à ces primitives cellules : elle va où la joie de vivre se rencontre; mais comme il faut que soit restreint le champ de sa conscience, pour qu'elle ne perçoive pas l'affreuse douleur qu'elle cause à quiconque l'aime vraiment !

Et il conclut à la difficulté de la prophylaxie, à la quasi fatalité du mal, à la terrible ingratitude de la tâche de moraliste.

LES CAVERNES D'EOLE

« Tout vous est aquilon ! »
(La Fontaine).

Un jour qu'il consultait, à propos d'une dyspepsie, le très éminent spécialiste Albert Robin, Barbey d'Aurevilly, pour expliquer son prosaïque mal, trouva de très nobles paroles.

— Je me sens métamorphosé péniblement, monsieur, en boîte de Pandore! Iapyx est en moi, et je détiens les cavernes d'Eole!... »

Un peu grandiloquente, évidemment, la périphrase, mais bien commode pour désigner, sans trop de répugnance, le phénomène exhibé chaque soir au boulevard extérieur où il fait salle comble, et savamment étudié, hier, devant le Congrès de chirurgie, par M. le professeur Verneuil de l'Institut.

Trente-cinq ans, pas plus bête qu'un autre, bien bâti, l'air brave homme et pas encore trop gâté par la célébrité, le Crépitus moderne, Marseillais d'origine, n'exerce que depuis fort peu ses talents en public. A peine s'est-il révélé en passant à Cette, à Béziers, à Nîmes, à Toulouse, puis à Bordeaux, où il fit un

instant les délices de la *Société d'anatomie et de physiologie normales et pathologiques.*

Mais son véritable début, *in petto*, remonte au temps où il avait treize ans.

Il se baignait au Roucas-Blanc, en compagnie de quelques camarades, et il nageait sans songer à la gloire, quand tout à coup il sentit quelque chose d'inquiétant et de très froid serpenter dans ses intestins.

C'était de l'eau de mer, humée à son insu, clystère spontané qu'il s'empressa de rendre.

Il prit à part ses camarades, leur demandant en grande confidence « si ça leur arrivait aussi ». Aucun d'eux n'avait ce talent, et lui fier — comme nous le sommes tous de ce qui nous distingue des autres — comprit qu'il avait été élu par la nature pour l'épatement des savants et l'éclat de rire des foules.

Il cultiva ce don du ciel.

Il apprit à humer les airs comme les eaux. Le mouvement physiologique se décompose ainsi : fermant sa glotte, après une aspiration brève, dilatant son thorax et contractant son diaphragme, instinctivement, empiriquement, sans savoir, l'artiste fait appel et force la pression atmosphérique à pénétrer en lui comme elle peut et par où elle peut, le nez et la bouche étant clos.

Et dès lors, il n'a plus qu'à restituer cet emprunt, variant le débit de l'air à volonté, relâchant, contractant, faisant vibrer en trémolo le vigoureux muscle sphincter transformé en corde vocale !

Hier matin, dans l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu, le bonhomme était tout à fait dévêtu, et l'absence de truc est évidente, incontestable. Il lui faut un effort d'aspiration très énergique; mais le gaillard n'a pas l'air d'en pâtir; il semble s'amuser lui-même des sveltes jets d'eau qu'il propulse en sortant du bain ou des imitations de contrebasse, de basson ou de petite flûte, musique de chambre pour Dahoméens, dont le public de chaque soir rit à se tordre, paraît-il.

L'impressario me disait :

— Ce qui m'inquiète, c'est la concurrence! J'ai bien peur que la semaine prochaine, il y en ait dix dans le goût du mien. Je parie qu'on s'exerce un peu partout, dans le moment!...

Eh bien, non! mon brave monsieur, ne craignez pas la concurrence. Les savants ne connaissent que deux cas approchant, mais de loin, sans pouvoir y faire. C'est un Crépitus sans rivaux.

Les psychologues prétendent que les gens chastes, que les âmes pudiques se rabattent assez volontiers sur les joyeusetés scatologiques... faute des autres, interdites. Le grand succès de cette Eole prouve que nous tournons aux plaisirs innocents, et le bruit court que le péché véniel d'aller entendre le concert n'a été procuré aux Parisiens que pour les préserver du péché mortel des quadrilles naturalistes. La sainte ligue contre la licence doit y être pour quelque chose.

TARTARIN ENRAGÉ

La médecine qui, d'ordinaire, donne surtout dans le genre tragique, se permet quelquefois des parodies qui touchent au comique.

Oh ! ce n'est généralement pas de la gaieté bien joviale : un peu de demi-deuil la nuance souvent, et c'est toujours un rien macabre. Mais je crois tout de même bien curieuse et assez instructive la petite épopée tragi-comique que voici. Elle me vient de bonne source, de l'éminent docteur Grasset, le professeur de maladies nerveuses à Montpellier, lequel a publié cette semaine une clinique où est contée, plus gravement que je ne saurais faire, la méridionale aventure d'un faux enragé qu'il soigna.

Pour que nul n'y trouve à redire, supposons, si vous voulez bien, que Tartarin ne soit pas mort, et que son nouvel avatar s'accomplisse dans la banlieue de Tarascon.

Donc, Tartarin s'est marié. Il a passé la quarantaine, pris du ventre suffisamment, et cultive lui-même, pour utiliser ses loisirs, une petite terre d'assez médiocre importance. C'est un époux modèle et apaisé.

Le samedi de Pâques, revenant de Beaucaire, il passe, d'un pas nonchalant, devant la propriété de M. J., lorsqu'un tout petit chien, s'échappant par la grille, court à lui et le mord, pas bien profondément, à la main gauche.

La blessure saigne beaucoup ; le blessé suce son doigt selon l'usage, entoure sa main d'un mouchoir; et il rentre chez lui, si dénué d'inquiétudes qu'il travaille tout le reste du jour, et ne parle à sa femme de l'histoire de chien qu'incidemment après un bon dîner.

Cependant, dans la nuit, il a le sommeil agité : et tout le jour d'après il est morose, indécis, inquiet, apeuré sans savoir de quoi, car il ne pense plus du tout à sa morsure. Il recherche l'isolement et s'en va pleurer dans les coins, bêtement, sans motif.

En même temps, comment dire cela ?...

Quand on est jeune, on a des matins triomphants,

a dit le pudique poète. Or, Tartarin n'est plus tout jeune, et voilà que, à sa grande stupeur, à la stupeur plus grande encore de sa digne compagne, il en a, il en a, des matins triomphants !... Or cela, c'est un des symptômes les plus caractéristiques de la rage, mais Tartarin est à cent lieues de s'en douter.



Le 2 avril, coup de théâtre.

Notre héros va mieux. Cette fois encore, il revient de Beaucaire, sur l'impériale de la patache, devisant bien tranquillement avec un camarade.

On repasse devant la propriété de M. J., qui est belle, et Tartarin de s'écrier (voyez d'ici le geste large et entendez l'accent) :

— Pas moins, en voilà un qui en a de la veine d'avoir une si belle terre et d'un si bon rapport ! Il se croise les bras et ça pousse tout seul !

Mais le voisin, d'un air surpris :

— Pas si veinard que ça, je pense ! Comment, tu ne sais pas que son petit chien a la rage, qu'ils ont été mordus, lui et son domestique, et qu'ils sont à Paris, à l'Institut Pasteur ?...

— Mais alors !... Mais alors !... moi aussi, je suis enragé !

Du coup, la patache s'arrête, les voyageurs se précipitent pour contempler la cicatrice... Mais bientôt, un frisson d'horreur. Tartarin est devenu vert ; il se met à trembler et à grelotter, le pauvre homme, et il est transporté chez lui dans l'état le plus lamentable.

On s'informe : le chien est mort ; on a fait l'autopsie : il était enragé. Plus de doute possible. Notre héros, très affecté, prend le soir le train de Paris, après des adieux déchirants.

Chez Pasteur, le traitement habituel n'amène qu'une amélioration passagère.

Rentré chez lui plus calme, cependant le malade empire à nouveau, et le 13 mai, 47 jours après la morsure, une terrible crise éclate. Yeux fixes et hagards, visage pâle et grimaçant, lèvres tirées avec une mousse sanglante, respiration bruyante et aboiements de chien, rien n'y manque : c'est bien la rage. De la raideur contracturée, il passe à des vautrements sur ses oreillers qu'il mord et déchire. Puis, il se jette sur sa pauvre femme, qui seule n'a pas peur de lui, et pendant deux heures entières, deux heures, vous me lisez bien, il ne s'arrête pas de l'embrasser à coups de dents. Et sa femme l'a laissé faire, sans se soucier du danger. C'est bien l'exemple le plus touchant et le plus admirable d'abnégation conjugale!



Le malade, dans l'intervalle de ses crises — et il en a une à peu près chaque jour — entend les bruits les plus légers à des distances invraisemblables. Il a l'horreur classique de ce qui est liquide, et bientôt ne peut plus rien avaler du tout. Comme il est resté bon enfant, il supplie tous les gens qu'il aime de s'éloigner de lui quand il sent la crise venir. Les médecins formulent un pronostic désespéré.

Et cependant, Tartarin ne meurt pas, ce qui les

étonne beaucoup, car enfin les vaccinations pastoriennes ont échoué, et puisqu'il a la rage, il en mourra, comme les autres. Mais voilà qu'il va mieux : ses crises, peu à peu, s'espacent, et Tartarin n'est presque plus en proie qu'à la noire mélancolie, au pessimisme, lui aussi ! à une peur continue de mourir, que ne parviennent pas à calmer les plus réconfortantes paroles.

C'est à ce moment qu'intervient M. le professeur Grasset.

Il examine à son tour le malade : tous les symptômes de la rage y sont, et cependant un doute lui demeure. Il observe d'un peu plus près : Tartarin a de l'*hémianesthésie*, à droite; le réflexe pharyngien est totalement aboli; le champ visuel est rétréci d'un seul côté; et il existe à droite des zones « spasmogènes ».

Les stigmates de l'hystérie.

Tartarin n'est qu'un hystérique ! Il n'est pas enragé du tout, et il ne l'a jamais été ! Loin de mourir, il va guérir et guérir radicalement ! Il faut rire et non plus pleurer. Il n'y a encore que le Midi pour des dénoûments comme ça !



On a beaucoup raillé les études sur l'hystérie. « Curieuses, peut-être, mais utiles, absolument pas », disait-on. Eh ! il me semble cependant que les voilà

d'un intérêt pratique assez indiscutable ! Voici un homme que l'on croyait perdu : un médecin, sachant bien son métier, arrive, fait le diagnostic, rassure tout le monde, isole le malade, le douche et le guérit ; c'est bien quelque chose, cela.

Notez bien que jamais on n'avait vu l'hystérie, ce protée, « cette simulatrice toujours féconde des maladies organiques des centres nerveux », prendre le masque de la rage. Ce brave Tartarin n'en connaissait pas les symptômes : il n'a donc pas été suggestionné, comme dirait M. Bernheim. Mais l'hystérie, cette mystérieuse rouée, a su tout simuler d'une manière absolument précise, et M. Charcot a fait tout de même une belle et bonne chose, le jour où il a dénoncé ses stigmates, et permis de la reconnaître à des signes précis, sous tous les masques qu'elle emprunte.

J'en ai vu récemment un exempte bien curieux.

Une dame, depuis sept mois, avait tous les symptômes de la grossesse. Son mari, furieux, affirmant n'y être pour rien, la frappa très violemment. Un médecin fut appelé, n'entendit pas les battements du cœur de l'enfant, conclut qu'il était mort, et qu'il était urgent de délivrer la mère. On allait l'opérer, quand, par bonheur, un spécialiste des nerfs fut appelé en consultation. Il découvrit un point « hystérogène » : la malade eut une crise nerveuse ; au lieu de l'opérer, on la doucha, et sa fausse grossesse

disparut en quelques semaines. C'est encore assez concluant.

Quant à Tartarin, j'imagine qu'il serait mort de peur sans l'heureuse intervention du professeur Grasset. Il est donc inconsidéré de dénigrer l'étude des névroses, puisque, non contente de nous montrer mille merveilles, elle permet souvent au médecin de rassurer des gens terrifiés, et de rendre l'espoir aux enragés eux-mêmes.

LITTÉRATURE ET SECOURS AUX NOYÉS

L'Académie de médecine et la Société de biologie comptent, parmi leurs plus éminents membres, un physiologiste connu pour l'ingéniosité de ses expériences, l'indépendance de son esprit, le haut mérite de plus d'une de ses trouvailles et le style exceptionnellement fleuri, surabondamment littéraire dont il a coutume d'orner ses communications aux compagnies savantes où il a voix.

Il se nomme M. Laborde et passe pour méridional.

Saluez ce nom, je vous prie, ô baigneurs imprudents que la noyade guette, et vous, surtout, mamans aux bains de mer, qui grondez vainement le marmot téméraire et lui criez de rentrer vite, en faisant de grands gestes, quand il s'oublie, au flot montant, à barboter, les jambes nues, parmi les flaques, M. Laborde est l'inventeur d'un petit « truc » extrêmement pratique et efficace, à la portée du premier venu, et qui ranime quasi-miraculeusement, après une heure et plus de mort apparente, presque tous ceux qu'on rapporte au rivage la figure livide et les extrémités

glacées, la poitrine sans souffle et le cœur sans tic-tac.

C'est un devoir de divulguer ce nouveau moyen, d'utilité publique désormais.



Jusqu'à présent, quand on amenait un noyé, le médecin le plus habile se contentait de pratiquer, selon le procédé de Sylvester, la respiration artificielle, savoir une série de mouvements méthodiques, contraignant la poitrine à se dilater et à se remplir d'air, au lieu de demeurer inerte et affaissée.

Bon moyen, fort insuffisant si le noyé a bu, comme l'on dit, un coup de trop, et si la réplétion excessive de l'estomac est cause de l'immobilité du diaphragme et du refoulement du cœur.

Le moyen de M. Laborde a ceci d'excellent, qu'il provoque du même coup l'évacuation du contenu de l'estomac et le retour de la respiration.

Voici comme il faut procéder :

Ouvrez la bouche au patient ; maintenez les dents écartées. Enfoncez un doigt dans l'arrière-gorge, abaissez la langue ; de l'autre main empoignez-la, et l'attirez énergiquement au dehors. Le Créateur l'a solidement attachée à sa base : on peut tirer sans arracher. Seulement, pour qu'elle ne vous glisse pas dans les doigts, entourez d'un mouchoir la main qui la saisit.

Un violent et bruyant hoquet inspiratoire se produira : l'estomac restituera son trop plein coup sur coup ; et pour peu que vous répétiez cette manœuvre, lentement, progressivement, le cœur se remettra à battre, la respiration renaîtra, la face se recolorera, la chaleur renaîtra au tronc, puis aux extrémités. Le noyé reviendra tout doucement de l'autre monde, quelque peu stupéfait de voir les siens en larmes le serrer convulsivement et joyeusement dans leurs bras !

Remède infaillible ? ... non pas. Mais excellent moyen, qu'on ne peut plus se dispenser d'essayer désormais, en présence d'un noyé même en état de mort apparente. N'oubliez point de le continuer longtemps, patiemment, sans pour cela vous abstenir des deux autres moyens usités couramment, la respiration artificielle et l'application au creux de l'estomac d'un linge ou d'une éponge trempés dans l'eau très chaude, presque bouillante. Les exemples cités par l'éminent physiologiste sont extrêmement concluants. Les noyés dont il parle étaient abandonnés et considérés comme morts par des praticiens habiles. La trouvaille est donc précieuse et fort bonne à vulgariser.

***

Pendant qu'il la communiquait à l'Académie de médecine, je dévisageais l'orateur, avec l'intention d'esquisser son profil, pour nos lecteurs curieux de connaître ce nouveau bienfaiteur de l'humanité sub-

mergée. Son aspect et son style étaient en violent contraste avec la triste austérité du sujet traité : la noyade.

Sous la moustache d'un blanc poussiéreux de chaume, divisée au milieu et soigneusement maintenue par un coup de fer quotidien ou de solides cosmétiques, on voit les mots fleurir aux lèvres. Pour que rien ne se perde de ce qu'elles racontent, elles se trémoussent beaucoup, articulant chaque syllabe avec une volubilité sucrée, roulant l'*r* adoucie jusqu'à devenir presque une *l*. Et la barbe — si magnifique qu'elle rappelle la barbe du ministre qu'on surnomme « Belle Fatma » — ondule en frémissant jusqu'à sa double pointe, à chaque remuement du menton.

Quant au style, je ne puis résister au mauvais plaisir de citer un passage de la « narration française » entendue par l'Académie :

« Pendant que se passait le petit drame que je » viens de raconter avec ses péripéties immédiates et » subséquentes, je veux dire celles du sauvetage et » des secours médicaux, j'étais, moi aussi, à la pêche, » mais au bord d'un modeste ruisseau, assez loin dans » les terres, et je tendais l'appât à des murênes qui » n'étaient certainement pas celles de Lucullus, lors- » qu'une fillette que l'on avait dépêchée à ma recherche » arriva près de moi tout essoufflée, et me dit d'une » voix entrecoupée : — Venez chez M. X..., son fils » s'est noyé...

— » Mais, s'il est « noyé », répondis-je avec l'accent » d'un pêcheur qui sent mordre ses... victimes, que » pourrais-je lui faire ?... » Et me souvenant qu'il y » avait deux confrères dans le pays et sur place : — » MM. les docteurs C... et L..., ajoutai-je, n'ont-ils » pas été appelés ? — Pardon, répondit la filette, mais » on m'a tout de même envoyé vous chercher.

— » Eh bien ! répliquai-je, puisqu'ils y sont, je » deviens inutile. » Et fort de cette assurance, qui » mettait à l'aise ma responsabilité, je m'apprêtais à » continuer ma pêche, pleine de promesses, et qui, » celle-là du moins, ne présentait aucun danger, lors- » qu'un retour de réflexion me suggéra l'idée impor- » tune que je manquais peut-être à mon devoir, et » que je m'exposais, en ne répondant pas à l'appel » qui m'était fait, à un remords professionnel. Je » pliai bagage et je partis... résolument. »

Résolument n'est pas médiocre, et je ne sais ce qui l'emporte de la magie du style ou de la tranquillité de cet aveu psychologique. C'est exquis. Moins, cependant, que la solennelle sentence qui couronne et résume ce morceau de littérature :

« Il faut traiter un *cadavre* pour le rappeler à la » vie, comme un vivant pour le rappeler à la santé. »



Heureusement pour lui, M. Laborde n'a du rhéteur

que l'apparence, avec les qualités foncières d'un excellent maître et d'un vrai savant.

Par un phénomène contraire à ce que l'on observe fréquemment, sa pensée voit juste, tandis que le verbe s'attarde dans le pathos le plus fleuri, et l'esprit vaut mieux que la lettre.

Il ne faut pas qu'on s'y méprenne : il est facile de blaguer la littérature de M. Laborde, mais il faut bénir ce savant d'avoir découvert et d'avoir divulgué un moyen puissant de lutter contre l'affreuse mort par la noyade. Les gens qu'il a sauvés se comptent par milliers.

HISTOIRE DE MICROBES

Les Révérends Pères Jésuites, ces éducateurs admirables, pour mieux convaincre leurs élèves de la véracité de certains dogmes nécessaires, ont coutume d'entremêler leurs sermons du dimanche de très captivantes histoires, venant si juste à l'appui de leur cause, qu'un sceptique les pourrait croire fabriquées à plaisir — n'était la confiance que commande leur saint habit.

Les hygiénistes modernes, qui sont aussi de grands éducateurs d'hommes et d'infatigables propagateurs de leur foi, racontent mêmement des histoires si démonstratives, que les ironistes quand même doivent être tentés d'en tirer raillerie.

Voici pourtant une triste aventure qu'il est utile d'imprimer, pour excessive qu'elle puisse paraître. Je me porte garant de son exactitude, car je la tiens d'un homme dont la probité scientifique ne saurait être mise en doute, le docteur Poitou-Duplessy, médecin principal de la marine, qui a conquis une importance, dans

nos sociétés d'hygiène, par le choix de ses arguments et la force de sa logique.

Voici ce qu'il m'a raconté :

***

M. le professeur P... fut appelé à donner ses soins à un enfant atteint du croup : l'enfant mourut.

Le docteur, comme il le fallait, recommanda expressément la désinfection rigoureuse de l'appartement ; mais le chef de famille — un magistrat de la Cour de Paris, qui ne croyait pas aux microbes et qui craignait d'abîmer ses tentures — ne prit aucune précaution.

Quelques heures après, un autre de ses fils était pris de la diphtérie et succombait.

Et cette fois encore, on ne prit aucune mesure de désinfection : la famille se contenta d'aller passer six mois à la campagne. Mais le bacille de Loffler et de Klebs a la vie dure ; ses germes se conservent presque indéfiniment, toujours prêts à revivre et à empoisonner qui les respire. Dans la semaine qui suivit le retour à Paris, un troisième enfant prit le croup et fut emporté.

Certes, cet homme est trop puni par l'horreur de ce triple deuil pour que je cède à la tentation d'écrire ce que me dicte sa conduite.

Mais il faut mettre son exemple sous les yeux de

tous ces braves gens — j'en connais beaucoup pour ma part — dont le snobisme est de traiter les précautions de l'hygiène comme une mode provisoire, de nier les microbes et de ridiculiser ceux qui les étudient ; ce sont ces bons sceptiques qui prétendent que la rage provient, non des morsures virulentes mais plutôt de la muselière, qui boivent de l'eau de Seine en ayant soin de ne pas la filtrer et prennent en pitié l'École de Pasteur.

Une fois avertis par de pareils exemples, on ne peut plus les plaindre, on ne peut que les détester, ces obstinés qui laissent mourir leurs enfants, que pourrait leur garder la simple obéissance aux conseils de leurs médecins. C'est l'affreuse bêtise, la bêtise qui tue, pire que la méchanceté.

Mais là ne se borne pas l'enseignement qu'il faut tirer de cette histoire.

Ce magistrat, dont les trois enfants étaient morts par sa faute, ne se résigna pas encore à faire désinfecter ses meubles, car l'étuve aurait pu les déprécier, s'il vous plaît ! Tranquillement il les fit transporter à la salle des ventes, sans se soucier davantage des gens qui achèteraient ça et qui emporteraient chez eux la mort, le croup guettant dans ces tentures et dans ces literies.

N'est-il pas un peu excessif que ces choses-là soient possibles ?

Sitôt qu'elle eut connaissance du fait, la *Société*

d'hygiène publique demanda au ministère de l'intérieur de formuler un règlement exigeant la désinfection préalable de tout ce qui va se vendre à la salle Drouot.

Mais l'hôtel des commissaires-priseurs dépend du département de la justice, et tout ce qui est de la justice est intangible, quasi-sacré. Par crainte de diminuer de valeur la charge de MM. les commissaires, on refusa le règlement en question.



Devant de tels aveuglements, nous ne pouvons, nous autres, que raconter de temps à autre quelque histoire démonstrative à la manière des prédicateurs, et répéter à satiété quelques extraits des statistiques, comme celle-ci, par exemple :

La mortalité à Paris est de 50,000 décès par an.

Sur ce total, la diphtérie, la scarlatine, la rougeole, la variole, la typhoïde sont comptées pour 5,000.

La tuberculose pour 11,000.

Or, toutes ces maladies qui tuent 16,000 personnes à Paris, tous les ans, sont des maladies « évitables », comme disent les hygiénistes, des maladies dont nous pouvons nous préserver si nous voulons.

Rogner la mort de près d'un tiers, ce serait cependant une noble besogne? La prochaine Chambre sera-t-elle assez libérée de politique pure et de questions de personnalités pour s'y atteler bravement?

ENFANTS ARRIÉRÉS

L'Académie de la rue des Saints-Pères a entendu tout récemment une communication deux fois intéressante : par la nature du sujet et par l'homme qui la traitait.

L'homme n'est autre que M. le docteur Bourneville, le laïcisateur fougueux, le radical farouche, dont la politique au Conseil municipal et à la Chambre fut si formellement antipathique aux esprits modérés.

Mais — Bianchon se flatte de l'avoir déjà dit quand il esquissait son profil — le fâcheux politicien masquait un homme serviable, secourable aux petits, apitoyé par la souffrance ; le laïcisateur des hôpitaux n'était pas sans vertus chrétiennes. Aujourd'hui, l'homme de bien a définitivement triomphé du sectaire ; l'élève de Charcot a tué en lui le disciple de Clémenceau. On dirait même que M. Bourneville a choisi l'instant des élections pour mieux marquer qu'il ne veut pas s'y présenter, qu'il renonce à médicamenter le pays, comme disait Sardou, et qu'il entend donner toute son

énergie, tout son incontestable savoir à soigner les plus pitoyables entre tous les déshérités, ceux qu'on nomme par euphémisme les enfants arriérés et, brutalement, les idiots.

La communication du docteur Bourneville est sur le traitement des enfants idiots.

Entendons-nous d'abord sur ce mot : traitement ; il a des prétentions modestes.



Guérir tout à fait ces enfants, en refaire des créatures à l'image de Dieu, leur restituer pleinement la dignité humaine, à coup sûr il n'y faudra pas songer de longtemps. La tare est trop profonde et d'origine trop lointaine pour qu'un tel espoir soit permis.

Si amélioré que vous le supposiez, un de ces petits misérables — dont la venue au monde induit à croire que la bonté du Créateur est d'autre essence que la nôtre, et que décidément ses desseins sont impénétrables — ne deviendra jamais qu'un simulacre d'homme, l'ombre d'une âme, sans volonté pour dominer les impulsions bestiales, capable, un jour ou l'autre, de quelque acte inhumain, sanguinaire ou pervers. Et si l'amour lui vient, quand il en aura l'âge, il s'unira de préférence, selon la loi d'attraction mystérieuse mise en lumière par le regretté Docteur Blanche — à

une âme de même sorte, à une aliénée aussi. Jugez ce que seront les fils d'une pareille hérédité !

Même pour les plus doux, pour les moins réfractaires à la culture, à l'éducation, tout cela, hélas ! est si vrai, que le seul traitement logique, rationnel, d'un pareil mal, c'est l'Eurotas, le fleuve impitoyable où Lacédémone jetait ses enfants mal venus, ses incurables-nés. Inutiles et dangereux, incapables de toute joie, indignes même de souffrir, et maudits dans leur descendance, pourquoi leur conserver la vie, qui est l'opprobre, en somme, et rien de plus pour eux ?

***

C'est là ce que dit la logique.

Mais l'humanité est encore bien loin de l'âge où il lui sera possible d'agir toujours rationnellement ; et voyez ce que nous pouvons, dans la pratique de la vie.

Dans un ménage de bourgeoisie française, un enfant est venu au monde. Il a semblé, d'abord, pareil à tous les autres, puis, il a paru insensible, indifférent aux choses du dehors, et il a bien fallu reconnaître, enfin, qu'on ne pouvait pas parvenir à le faire parler.

Jamais, du reste, les parents n'ont la notion nette qu'il s'agit de l'idiotie ; leur fils est, seulement, un peu arriéré, encore qu'il donne, bien souvent, mille preuves d'intelligence ; tout autre enfant, atteint du

même mal, leur paraît beaucoup plus malade : « Oh ! celui-là, docteur, c'est un petit idiot ; mais il s'en faut de tout, que le mien soit pareil !... » Et l'amour maternel, quand il s'agit surtout d'un fils unique, prend les proportions du plus sublime aveuglement : J'ai vu une mère et une tante couvrir de baisers enthousiastes un enfant de huit ans, parce qu'il avait failli articuler le mot « dada » en maniant un cheval de plomb ! Allez donc dire à ces gens-là de jeter leur enfant à l'eau !

En revanche, du père à la mère, c'est la querelle, tous les jours. Un médecin, qui est venu, a prononcé le mot hérédité : les voilà se jetant leur famille à la tête, chacun d'eux plein de haine pour les parents de l'autre, refusant de comprendre la part qui lui revient de cet avortement ! Littéralement, c'est l'enfer.



Eh bien ! puisque la seule solution logique et complète, la solution par la mort, n'est pas possible à pratiquer, puisqu'il n'est pas permis de les tuer, ces petits misérables, notre devoir est de les arracher un peu, si nous pouvons, à leur abjection, à leur gâtisme et à leur hébétude. Nous n'avons pas le droit de les abandonner absolument.

Deux méthodes sont en présence. L'une prônée, l'autre victorieusement combattue par M. Bourneville.

La méthode chirurgicale, dont le professeur O. Lannelongue, le député du Gers, a cru pouvoir tirer gloire un moment, procède de ce raisonnement : beaucoup d'enfants idiots ont le crâne petit ; donc, trépanons le crâne ; donnons de l'air au cerveau prisonnier, et peut-être, du même coup, nous donnerons l'essor à la pensée.

Malheureusement, il est bien démontré que, dans son développement, la boîte cranienne ne fait qu'obéir au cerveau et se mouler sur lui ; si le crâne est petit, chez quelques enfants idiots, c'est que l'atrophie cérébrale préexistait ; sans compter que beaucoup de crânes d'idiots sont de dimensions normales, sans ossification prématurée. L'opération n'est donc pas légitime ; d'ailleurs, à consulter les statistiques, on constate que c'est une opération assez meurtrière, à résultats presque toujours insignifiants, et, décidément, il faut s'en tenir à la thérapeutique médicale, telle qu'on la pratique à Bicêtre et à Ivry. Les preuves apportées par M. Bourneville sont vraiment décisives.

* * *

On a beaucoup décrit le côté pittoresque ou le côté touchant de la section des enfants de Bicêtre, la petite et la grande école, la fanfare et la gymnastique, les ateliers et les dortoirs modèles.

On n'a pas assez dit, je crois, quelles admirables

ruses psychologiques emploient ces instituteurs et ces médecins pour tirer ces esprits des limbes, fixer une attention qui, d'elle-même, ne s'accroche à rien, et édifier une intelligence — bien misérable et bien peu volontaire, sans doute — une intelligence pourtant, pratiquement utilisée.

Ils ont inventé et ils mettent en œuvre toute une série de moyens, une hiérarchie de leçons de choses, allant de la notion la plus élémentaire aux connaissances relativement compliquées des ouvriers imprimeurs, par exemple.

L'expérience la plus frappante m'a été démontrée par M. Boyer, le jeune maître actuel du genre, le très habile instituteur d'enfants arriérés que M. Bourneville a mis à la tête de son école à la maison d'Ivry.

Il s'agit d'un enfant complètement obtus, du petit hébété dont la tête est pendante et dont l'œil ne voit rien — non pas par cécité, mais par impuissance de l'attention. A lui seul, il n'a jamais rien pu se révéler du monde extérieur. C'est là un cas extrême : c'est le plus bas degré de l'échelle intellectuelle.

Voici comment M. Boyer s'y prend pour tirer cette pensée latente du néant. Il enferme avec lui l'enfant dans une salle tout à fait obscure, et où l'on n'entend aucun bruit. Puis, à l'aide d'une lanterne magique à lueur vive, il projette sur une des parois une image très familière, par exemple, celle d'un chien.

Le regard de l'idiot, dans cette obscurité profonde. finit par être tout de même attiré par cette flaque lumineuse dont le mur est éclaboussé : c'est un étonnement, un émerveillement stupide, comme celui des nouveau-nés devant la flamme des bougies ; puis la forme du chien, par contraste avec le fond clair, se détache et se perçoit ; et le maître de répéter, sans se lasser, pendant une heure : « chien, un chien, c'est un chien ».

Recommencez huit jours, dix jours de suite. Il arrivera que l'enfant, rencontrant un chien dans la cour, articulera spontanément le mot chien ; et, du coup, son cerveau réalise une opération compliquée : il perçoit, associe, se souvient, compare et parle : le langage est donné. Quel champ d'expérience pour la psychologie que le cerveau d'un petit imbécile !



Dans une proportion relativement assez forte, ces éducateurs d'une si admirable patience et d'une si belle ingéniosité sont récompensés de leurs efforts.

Le nombre est très restreint des tout à fait rebelles. Bien près de la moitié des enfants de Bicêtre arrivent à exercer une profession, celle de vannier ou celle de menuisier, celle de tailleur ou de typographe, chacun selon la qualité de son cerveau.

Et l'on fait des fils de famille de correcte tenue,

scrupuleusement propres, passablement instruits, toujours médiocrement capables d'attention volontaire, mais susceptibles de prendre de bonnes habitudes et de répondre bien, à peu près comme vous et moi, pour peu qu'on les invite à rompre le mutisme un peu farouche, un peu sauvage, où ils se complaisent souvent. Parfois, quelque besoin pervers, quelque désir insensé les traverse (il faut toujours les surveiller et ne jamais les marier); mais ils retombent vite, et pour des mois souvent, à la paisible vie de bons bourgeois un peu indifférents. Et j'en ai vu d'assez bien transformés pour faire l'orgueil de leurs parents !

L'œuvre est intéressante par la méthode qu'elle emploie et les résultats qu'on obtient, et je crois qu'il faut approuver tous ces chercheurs de mieux, puisqu'il n'est pas permis d'étouffer au berceau ceux qui naissent sans que l'Esprit ait soufflé sur leur âme.

MÉDECINS ET PROPRIÉTAIRES

J'ai reçu, ce matin, la visite éplorée d'un de mes jeunes confrères, hier interne des hôpitaux, aujourd'hui débutant praticien, qui ne peut littéralement pas trouver à se loger dans cette zone de Paris comprise entre la Madeleine et la place de l'Europe, où il est convenu qu'un médecin doit débuter.

Son odyssée, en même temps déplorable et comique, mérite d'être racontée, parce qu'elle est à peu près celle de tous les gens de mon métier.

Un mois durant, il bat les rues, interrogeant force concierges, montant des centaines d'étages, visitant — un mètre à la main — tous les appartements disponibles entre deux et trois mille. Il finit par trouver l'à peu près de son rêve : c'est un peu cher, mais c'est gentil. Sans doute, les chambres sont petites et ne voient guère le soleil ; la salle à manger prend lumière (?) sur un puits noir que l'on prétend être une cour ; mais le salon n'est pas mal disposé et le cabinet fera bien. Il ne reste plus qu'à causer avec

le propriétaire — un entrepreneur de bâtisses — lequel consent enfin à donner audience, après avoir négligé de venir à deux rendez-vous successifs.

Le propriétaire discute, rabat, grâce à un très long bail, cent francs sur le prix du loyer prudemment majoré d'avance ; puis, au moment de se quitter, il interroge son futur locataire sur sa profession.

L'autre, naïvement, se glorifie d'être docteur, et tout de suite un haussement d'épaules suivi de cette aimable phrase :

— Vous auriez pu éviter de me déranger de mes affaires ! Rien qu'à voir ma maison, on devrait se douter qu'on ne loue pas, ici, à un docteur !

Mon confrère insiste, navré, affirmant qu'il se tient très bien, qu'il est de très bonne famille, marié, avec un enfant, que ses clients, encore rares, ne risquent pas d'encombrer l'escalier... Mais le propriétaire « n'entre pas dans tous ces détails », et c'est à peine s'il consentirait à se laisser toucher pour mille francs de plus par an, et encore !...

Et c'est ainsi dans toutes les maisons à l'aspect bourgeois et rangé. A chaque terme, il y a comme ça, dans Paris, une douzaine de braves praticiens cherchant avec angoisse où reposer leur trousse. On ne leur fait un accueil souriant que dans les très vieilles bâtisses dont personne ne veut, ou dans ces complaisants immeubles où l'on tolère les cocottes.

C'est un peu vexant tout de même et j'y vois de quoi protester. Exclure de parti pris des maisons décentes toute une catégorie de braves gens qui paient toujours bien leur loyer, qui vivent fort paisiblement, qui sont serviables aux voisins, n'est-ce pas un peu abusif ?

Sans doute, le droit du propriétaire est sacré. La corporation médicale n'est rien moins que socialiste, et tout praticien a le secret espoir de devenir sur ses vieux jours acquéreur d'un immeuble et de toucher des loyers à son tour. Ce n'est donc pas de la rébellion, mais un sentiment de justice, et surtout l'horripilation des routines un peu trop sottes.

Car enfin, l'éternel argument n'est pas fort. Les propriétaires redisent tous la même phrase : « Ma maison a été construite pour être habitée bourgeoisement, je ne veux pas de va-et-vient dans l'escalier !... » Mais, sapristi ! monsieur l'entrepreneur, rien n'est plus bourgeois qu'un docteur ! Les plus achalandés de la profession n'ont jamais plus de quinze à vingt personnes à leur consultation, trois jours par semaine. Un médecin loue toujours l'entresol ou le premier étage : sa clientèle, à supposer qu'elle soit très nombreuse, ne risque d'encombrer qu'une faible partie de l'escalier, et le tapis, le cher tapis qui vous tient tant au cœur, ne sera pas lacéré de si tôt !

Reste l'indignation des autres locataires. Mais ils sont enchantés d'avoir un médecin dans la maison !

C'est, au contraire, une sécurité pour eux ; en cas de maladie subite, on n'aura pas à aller loin.

Non, ce n'est rien qu'une vieille routine, vous dis-je ! Le médecin est un bon locataire : on n'en cite pas un qui ne paie son loyer, pas un dont les voisins aient à se plaindre. Il ne fait pas de tapage nocturne, il est correct par définition.

Comment ! tout est progrès : le plus dur des propriétaires n'expulse même plus l'homme de lettres, rebut de la société ! Il tolère le journaliste, fait bon accueil au peintre, loue en souriant à l'acteur, admet un enfant, quelquefois même un chien, et il refuse le docteur, le bon docteur qui vous fait croire que vous allez guérir rien qu'à voir sa figure aimable... mais c'est du délire, voyons !

Ce n'est pas pour moi que je prêche : j'ai une propriétaire exquise qui m'a fait un rabais parce que j'écris au *Figaro*, et que le *Figaro* et son café au lait sont les seules joies de sa vie. Je plaide pour la corporation entière et je supplie tous les capitalistes qui ont un premier à louer d'être plus amènes à mes pauvres confrères, accablés de patentes, d'impôts proportionnels, de cotes mobilières, absolument comme s'ils vendaient du pain mal cuit ou des salaisons d'Amérique. Nous vendons la santé, ou tout au moins l'illusion du mieux ; nous sommes les consolateurs, les dorloteurs des misères humaines. On devrait nous loger

pour rien, dans des palais, si la République était bonne.

En attendant cette ère de justice, il faut que les propriétaires soient moins rébarbatifs. Il leur suffit de réfléchir un peu pour avouer que le docteur n'est pas pour faire fuir les autres locataires, mais pour les attirer et pour les rassurer. Et croyez-moi, en temps d'influenza, ayez les médecins pour vous. Sans ça, nous nous syndiquerons pour refuser nos soins à tout propriétaire désigné, sur un registre *ad hoc*, comme ayant exclu du droit d'asile un de nos confrères, et ceux-là mourront sans potions, sans ventouses et sans pilules. C'est une menace, cela !

LES CURES D'EAU DE L'ABBÉ KNEIPP

Il se passe, depuis quelques années, dans un petit bourg de Bavière appelé Wœrishofen, des choses extraordinaires, dont l'Allemagne entière est occupée, et qui commencent à avoir du retentissement parmi nous, si j'en crois les demandes de renseignements qui me parviennent de toutes parts.

Il y a là-bas un brave homme de prêtre catholique, l'abbé Sébastien Kneipp, parfaitement désintéressé, qui soigne et qui guérit, sans autre remède que l'eau et quelques simples, 30,000 malades de tous genres, bon an mal an.

Les ouvrages d'hygiène et de thérapeutique qu'il a dictés se tirent et se vendent au chiffre énorme de 180,000 exemplaires rien que pour l'édition allemande, sans compter les traductions en français, en anglais, en polonais, en russe, en langue tchèque, en hongrois, en hollandais, en suédois, en italien et en espagnol! Notez qu'ils coûtent assez cher, les éditeurs, sûrs de leur vente, ne faisant pas la remise habituelle aux libraires.

Le curé de Wœrishofen compte parmi ses clients des archiducs et des princesses par douzaines — un bon tiers du *Gotha* — le Rothschild de Vienne et un ambassadeur persan, des princes de l'Église et des prêtres du monde entier — et tous les pauvres qui lui viennent.

Sa popularité est telle que tout, à présent, est à la Kneipp, comme tout a été longtemps à la Wagner. Il y a du pain Kneipp, du café Kneipp, de la farine, de la toile, des cigares, des almanachs Kneipp ; une soupe célèbre, parce qu'il en mange tous les jours : *Kneipp'sche Krafsuppe*, et un journal : *Kneipp-Blatter*. Tout cela, né spontanément, sans organisation industrielle de réclame.

Un peu partout, dans l'Allemagne catholique, à Munich, à Augsbourg, à Wurzbourg, il s'est formé des associations pour vulgariser ses idées.

Les praticiens allemands ne déragent pas d'après lui, car il leur prend leur clientèle et gâte le métier en n'exigeant pas d'honoraires.

Et cela se propage partout, même en France. L'année dernière, de l'impériale du tramway de Versailles, en traversant Chaville, j'ai aperçu dans un jardin un vieux monsieur paralytique, qui se traînait, nu-pieds, dans l'herbe humide de rosée : c'était un client à distance de l'abbé Kneipp !

Il est tout à fait impossible de passer sous silence un guérisseur si répandu.

J'ai donc fait ma petite enquête, aussi sérieusement

qu'il se peut d'aussi loin, aidé, d'ailleurs, par les renseignements d'un docteur bavarois de passage à Paris, et voici ce que j'ai appris.



Le chemin de fer vous dépose à Turckeim : il reste sept à huit kilomètres à faire en voiture.

En approchant de Wœrishofen, on a tout de suite un avant-goût fort pittoresque du traitement.

Dans les prés riants qui avoisinent le village, au bord des routes, dans les jardins, partout où il y a de l'herbe, des centaines de gens très bien se promènent, frôlant le sol à pas glissants, dames, messieurs et prêtres, d'un sérieux imperturbable, et tous faisant le même geste pour relever leurs robes, retrousser leurs soutanes ou maintenir à mi-mollet leur pantalon.

De loin, cela produit l'effet étrange d'un bal champêtre silencieux, d'une valse glissée sans musique, d'un immense « boston », cavalier seul, droit devant soi... Quand on approche, on s'aperçoit que tous ces gens troussés s'en vont nu-pieds dans la rosée. Et leur air convaincu, leur aspect de malades démontrent bien qu'ils ne sont pas ici pour s'amuser.

Au village, rien qui annonce une station fréquentée, si ce n'est le grand nombre des étrangers, dans les cinq ou six rues. Pas un hôtel, et pas d'établissement médical. Si, pourtant : un vaste hangar, infiniment peu

confortable, où sont aménagées un tas de méchantes salles de bains. Il a fallu construire ça, la vieille buanderie qui servait jadis étant devenue cent fois trop exiguë. Et on loge chez l'habitant, ou bien encore en gare de Turckeim, dans un wagon-lit, quand on est riche.

Dès huit heures du matin, au presbytère, la consultation commence.

Une vaste salle au rez-de-chaussée. Dans cette salle, une très grande table. Autour de cette table, une quinzaine de médecins qui, n'ayant pu rivaliser, se sont faits apprentis. Au milieu d'eux, un grand vieillard vêtu de la soutane : soixante-dix ans, l'air robuste, un très grand front, des cheveux blancs, deux énormes broussailles noires en guise de sourcils, et dans leur ombre, deux yeux bleus flamboyants : c'est le Maître, « der Vater Kneipp ». On entre là à la douzaine, tant qu'on peut tenir dans la salle.

Pas d'examens minutieux, pas d'auscultations, ni de « déshabillez-vous, que je voie ! » On n'aurait pas le temps, et l'abbé Kneipp affirme qu'il n'a pas besoin de tout ça. Un seul coup d'œil, un regard acéré, il ne lui en faut pas davantage :

— Toi, je connais ton mal !... pas bien difficile à guérir. Appliquez à ce bon ami (il appelle très volontiers ses malades ses bons amis) le manteau espagnol, ou le maillot inférieur. Alimentation ordinaire... boire

de l'eau courante ou de la bière : ne pas dépasser une moyenne de huit à dix litres par jour...

Voilà, sans plaisanterie et sans exagération, comment il donne ses consultations.

Résultat : ces gens-là le quittent, au bout de quelques jours, en manifestant l'admiration la plus enthousiaste. L'abbé Kneipp est considéré comme un médecin de génie, le grand rénovateur de la thérapeutique.



Cette manière de traiter ses malades — tous ses malades, qu'ils souffrent du poumon, du foie ou du cœur — l'abbé Kneipp l'a très longuement exposée dans un livre, *Ma Cure d'Eau*, qui vient d'être traduit en français. Le public ne peut guère gagner à le lire, n'ayant aucun moyen d'en contrôler les affirmations. En voici, du reste, un résumé très impartial et très suffisant :

L'homme n'est jamais malade que pour l'un de ces deux motifs : ou bien, parce que son sang n'est pas distribué comme il devrait l'être dans toutes les parties du corps ; ou bien, parce que le sang est vicié par des éléments nuisibles.

Par conséquent, l'eau, ce présent du ciel, symbole de toute pureté, peut et doit, à elle seule, répartir le sang où il faut, et le laver de ses souillures.

Comme on peut voir, ça n'est pas compliqué.

Et le long défilé commence des observations de malades guéris : maladies des os, des articulations, des muscles, du tissu cellulaire, de la peau, du sang, du cerveau, des nerfs, des ganglions lymphatiques, des yeux, des oreilles, du nez, du larynx, de la gorge, des bronches, des poumons, du cœur, de l'estomac, de l'intestin, de la vessie, du foie, des reins... Il y en a 560 pages, que je viens de lire consciencieusement, pour vous en éviter la peine.

Pour tout, le même traitement, sauf de légères variantes : on vous mouille le cou, les pieds, le thorax ou les jambes, ou tout ensemble, selon les cas. Ça dure peu et l'on ne s'essuie pas. Et cela vous sauve du cancer et du choléra, de la variole et du typhus, des rhumatismes et des paralysies, de la diphtérie ou du rhume de cerveau.

Notez que l'abbé Kneipp ne se pose ni en sorcier, ni en saint inspiré de Dieu, ayant reçu du ciel le don de lire dans les corps et d'en chasser les maladies. Bien plus modeste, bien plus simple, il prétend seulement avoir assez vu de clients pour deviner, rien qu'à les regarder un peu, ce dont ils souffrent, et il affirme les guérir, sans autre moyen que l'eau pure, chaude ou froide, appliquée là ou là.

— Je ne supprime pas la mort, dit-il, mais j'éloigne la maladie, par un moyen si simple, que l'homme eût dû s'en aviser 4,000 ans plus tôt. Que peut-on me reprocher ? Je ne soigne guère que ceux dont les méde-

cins désespèrent, et il faut croire qu'ils s'en trouvent bien, puisqu'ils m'envoient tant de monde ! »



Ce qu'en pensent les médecins, je vous le laisse à deviner.

« La théorie initiale est puérile : l'hydrothérapie agit puissamment sur la circulation sanguine, mais cela nous le savions déjà depuis beau jour ; quant à l'affirmation que l'eau lave et purifie le sang, c'est tout de même un peu trop enfantin; inutile de vous rappeler que l'eau est très souvent le véhicule des microbes.

» Pas une des observations de ce livre, *Ma Cure d'Eau*, ne repose sur un diagnostic avéré ; pas une ne supporte la critique. Pas un malade n'est examiné ; on les soigne tous au juger : s'ils toussent, ce sont des phtisiques ; s'ils ont un bouton sur la langue, ce sont des cancéreux ; un mal de gorge avec beaucoup de fièvre est nécessairement le croup.

» Les ecclésiastiques s'indigneraient avec raison, s'il nous prenait l'étrange fantaisie de vouloir dire des offices. Alors, pourquoi diable se mêlent-ils de médecine, et en fait de « cure », pourquoi ne pas s'en tenir à leur presbytère ? »

Mais les médecins ne sont pas assez impartiaux dans la question. Et le mauvais jeu de mot ci-dessus n'est point une réponse suffisante à ceux qui m'écri-

vent : « Dois-je, oui ou non, faire le voyage de Wœrishofen ?... »

Si vous avez une maladie organique du cœur, absolument non. Les maladies du cœur et l'hydrothérapie ont fait toujours mauvais ménage...

Si vous avez des rhumatismes, des maux de gorge chroniques, etc., consultez la *Saison* de notre ami Heulhard. Il y a des eaux minérales françaises qui valent amplement l'eau pure de Bavière.

Si vous êtes un anémique, un débilité, un nerveux, si vous souffrez de l'estomac ou de la tête, si vous avez des fièvres intermittentes rebelles, l'abbé Kneipp vous fera du bien, mais pas beaucoup plus, croyez-moi, que tel ou tel médecin de Paris ayant à sa disposition un bon établissement hydrothérapique.

Si vous avez la foi, si vous croyez d'avance aux merveilleuses cures du Vater Kneipp, allez vite à Wœrishofen, mais ne lisez pas cet article qui ne pourrait qu'atténuer en vous la « confiance », cette forme de suggestion qui entre pour beaucoup dans tant de guérisons. Lisez plutôt le remarquable article publié dans le *Correspondant* du 10 juillet. La vie de Sébastien Kneipp y est contée d'une façon touchante, et la charité de son âme y est célébrée dans des termes qui vous disposeront à guérir vite entre de telles mains.

Moi, je suis obligé de m'en rapporter aux statistiques médicales, lesquelles constatent qu'à Wœrishofen on ne guérit pas plus d'un cinquième des malades

traités : c'est à peu près la proportion dans nos établissements hydrothérapiques parisiens. Puis, rien de tout cela ne diffère de ce que faisait, dès 1825, Priessnitz, ce paysan de la Silésie autrichienne, qui créa l'hydrothérapie, et qui croyait tout guérir, lui aussi.



Pourtant, dans ce traitement empirique, et beaucoup moins merveilleux qu'on ne dit, il doit y avoir tout de même quelque chose à glaner.

Évidemment, chez nous, on n'use pas assez des affusions d'eau, dans l'hygiène et la thérapeutique. Je serais Béni-Barde, Keller ou Duval, que j'irais tout de suite là-bas, étudier de près les cures de l'abbé. Les spécialistes ne pourraient qu'y gagner, en accroissant leur domaine d'action, en variant leurs procédés, en multipliant leurs moyens.

Jusqu'ici, l'hydrothérapie, dont l'idée première est venue d'Allemagne il y a plus de soixante ans, a surtout été appliquée en France. Voici trois ou quatre ans, un médecin français appelé en consultation à Francfort, pour une maladie nerveuse, a dû commander à Paris un appareil à douches : il n'y en avait pas là-bas !

Actuellement encore, on vient, des quatre coins du monde, à Paris se faire doucher. Inutile de laisser à un petit bourg bavarois cette suprématie thérapeutique.

Un médecin français intelligent qui passerait trois mois d'études à Wœrishofen, et qui publierait ses recherches, aurait tout de suite à Paris une très grosse clientèle cosmopolite. Car enfin, une fois fini l'engouement nécessaire pour la cure d'eau de l'abbé Kneipp, les malades aimeront toujours mieux se confier à un vrai médecin qu'au plus digne et au plus saintement charitable des curés allemands. La science ne gâte pas ce que l'empirisme a trouvé.

L'ASSISTANCE MÉDICALE GRATUITE

Au Sénat, la Commission des finances vient d'estimer inopportun et injustifié le relèvement de patente que la Chambre avait résolu d'infliger à mes confrères de la corporation médicale.

C'est la réparation d'une véritable injustice et d'une gaffe budgétaire que M. Magnard signala dans un de ces articles d'une philosophie si avisée et si pratique comme lui seul en savait faire; et me voilà, du coup, enthousiaste de cette Chambre haute, dont chaque membre, en prévision peut-être des infirmités proches, se refuse à molester le docteur secourable.

Même en dehors de cette considération désintéressée, il faudrait dire quelques mots aimables des séances que le même Sénat vient de consacrer à la loi sur l'assistance médicale.

L'encombrant Panama n'a pas permis de lui donner l'attention qu'elle mérite ; mais maintenant qu'on peut causer un peu d'affaires, comme disait M. Constans, il faut en dire quelques mots. C'est une loi intéressante et importante, une de celles — pas très nombreuses —

dont la troisième République pourra tirer honneur quand son œuvre sera jugée.



A côté de l'instruction gratuite et mise à la portée de tous, il fallait le secours sanitaire gratuit à la portée de ceux qui souffrent.

En quelques mots, voici l'état de choses actuel :

En France (non compris le département de la Seine), on compte 1,249 communes pourvues d'un hôpital.

3,800 autres communes ont droit, par suite de fondations ou de traités particuliers, à placer leurs malades dans tel ou tel de ces 1,249 hôpitaux.

31,000 communes de France n'ont absolument aucun lit à mettre à la disposition des indigents malades.

Et cependant, au cours des hivers les plus rigoureux, en pleine épidémie d'influenza, une foule de lits restent inoccupés dans les hôpitaux de province.

Voici, d'ailleurs, les chiffres que met en relief le lumineux et éloquent discours de M. Henri Monod, directeur de l'Assistance, commissaire du gouvernement :

Nombre des hôpitaux	1,200
Lits des malades	54,000
Lits inutilisés.	16,000
Communes sans secours.	31,000

Quant aux secours à domicile, ils sont organisés, tant

bien que mal, pour 20,500,000 habitants de la France, environ.

Ils sont donc à peu près au nombre de 18 millions les campagnards pauvres qui ne bénéficient en cas de maladie d'aucune organisation officielle de secours!

L'initiative privée ne supplée nullement à cet affreux vide : elle fonde des établissements de charité pour les vieillards, les enfants et les infirmes : elle ne fait rien pour les malades atteints de maladies aiguës.

Les pouvoirs publics ont beaucoup tablé sur la charité du médecin de campagne, sur son infatigable désintéressement; mais il est temps peut-être de lui venir en aide, un peu : le médecin de campagne ne peut pas tout. Puis, il y a grand nombre de communes où le docteur est à dix, à quinze kilomètres, où la visite coûte de vingt à trente francs, où les malades n'envisagent même pas la possibilité d'une pareille dépense, et se bornent à se coucher, attendant, comme font leurs bêtes à l'étable, la mort ou la guérison naturelle.



Pour réfuter cette doctrine — théoriquement excellente mais pratiquement impossible — qui prétend que l'Etat ne se préoccupe jamais des souffrances individuelles, M. Monod use d'un argument d'autant plus topique qu'il est moins sentimental :

« Que dirait-on d'une grande usine où l'atelier de

» réparation ferait défaut, où pour n'avoir pas entretenu » ou réparé à temps les outils, l'on serait obligé de les » racheter à grand prix ou de s'en passer? Le service » d'assistance médicale, soit à domicile, soit à l'hôpital, » c'est, dans une société, l'atelier de réparation de l'ou- » tillage le plus important du travail national, l'outillage » humain. »

La nécessité d'une loi qui contraigne — la persuasion ayant constamment échoué — la progression nécessaire du secours au faible, la commune suppléant la famille, le département suppléant la commune et l'État en dernier ressort; la manière dont il est possible d'éviter les abus, tout cela a été dit au Sénat en excellents termes.

Ce projet de loi, issu d'une série de sérieuses délibérations du Conseil supérieur d'hygiène, lui fait très grand honneur. Le Sénat fera son devoir en le votant très promptement, comme la presse fait le sien en en parlant avec éloges.

Aucun gouvernement n'a, plus que celui-ci, le devoir de propager aux plus pauvres les secours de la médecine et les bienfaits de l'hygiène moderne, l'égalité devant la maladie étant la plus essentielle et la plus facile à donner.

Il faut rendre cette justice au directeur de l'Assistance et de l'hygiène que ces sages et généreuses idées ont fait de grands progrès depuis qu'il est au ministère. Ses projets de loi ont un caractère de maturité, de modération et d'opportunité, qui leur vaut toutes sympathies.

PARNASSE MÉDICAL

Dans ma boîte aux lettres, au *Figaro*, j'ai trouvé l'autre jour une belle plaquette blanche ayant pour titre *L'Enchantement de Siva*, et signée Jean Lahor, un nom que le public connaît et aime, surtout depuis l'article que lui a consacré M. Jules Lemaître dans la série de ses *Contemporains.*

Il y avait une plaquette pareille dans la boîte de Ph. Gille, et c'est lui qui a rendu compte de ce poème où, tout au long de ses quatre cents vers, ne faiblit pas le souffle magnifique digne du souffle d'un Leconte de Lisle ou d'un José-Maria de Hérédia.

Mais Lahor est un pseudonyme, le pseudonyme d'un docteur, d'un praticien pratiquant : c'est pour cela qu'il m'appartient un peu. La même plume qui a signé *L'Illusion, Le Livre du Néant, L'Histoire de la littérature Hindoue,* et la fidèle traduction en vers du *Cantique des Cantiques,* a écrit une série d'études intitulées comme ceci : *La dégénérescence amyloïde, et*

la stéatose du foie; Notes sur l'Hémi-rhumatisme; *Hygiène de l'arthritique !*... Et c'est ça qui n'est pas banal.

Je me garderai bien de vous dévoiler le vrai nom de Lahor, et même de parler davantage de lui, car ses confrères du monde médical, avec la bonté d'âme qui les caractérise, ne manqueraient pas de crier que je lui fais de la réclame, et je lui causerais plus de dommage que d'agrément.

Mais, à propos de lui, j'ai compulsé la collection de médecins prosateurs et poètes, et ne suis vraiment pas fâché de ma petite excursion dans ce recoin peu connu du Parnasse.



Parnasse Médical Français, c'est là précisément le titre d'un bien curieux et bien rare volume de feu le Dr Chéreau, qui fut bibliothécaire à la Faculté de Paris.

Tout un volume là-dessus ! Ils sont donc bien nombreux, les médecins-poètes ? Nombreux ne suffit pas : c'est innombrables qu'il faut dire. Il n'y a dans ce livre que les poèmes imprimés, et ils sont déjà des centaines.

Aussi, première conclusion à tirer de cette lecture : Sur mille médecins, il y en a en moyenne neuf cents qui, à une heure ou l'autre de leur existence assombrie

par le continuel spectacle des maladies et de la mort, se croient appelés aux faveurs de la Muse.

Deuxième conclusion : Tous ces poèmes se ressemblent — d'abord, par le choix du sujet : malicieuses épigrammes, vers badins faits pour le boudoir, poèmes descriptifs du genre didactique, toasts pour banquets de sociétés savantes, chansons à boire, louanges de Vénus, avec allusions prévues au dieu Mercure et à Ricord ; — ensuite, par l'effroyable médiocrité du vers, infailliblement inspiré de Boileau, impitoyablement classique et enfantin.

Et tout cela fleure la pharmacie, vous infiltre dans la narine un relent de cérat ancien, un parfum d'herboristerie, qui est le fumet de ce genre.

Ça ne s'est guère amélioré, depuis cette épigramme de confrère à confrère, qui fit les délices du bon vieux temps :

Heureux qui reçoit la mort
Des mains du docteur Valère !
Car, avant qu'il vous enterre,
Par ses vers il vous endort.

jusqu'au drame en cinq actes, seul bagage de Claude Bernard à son arrivée à Paris, jusqu'à cette boutade d'un très grand homme, de Broca :

Funeste résultat d'un exemple pervers,
Sans le savoir, hélas, je viens d'écrire en vers...

Dire que celui-là est l'inventeur de l'anthropologie ! Que pensez-vous encore de cette strophe plus moderne : Cela se chante sur un air de la *Traviata :*

L'ovariotomie,
La laparotomie,
Et l'hystérectomie,
C'est l'affaire de Terrillon,
Ou de Segond !
Mais malgré l'éréthisme,
Pour le cathétérisme,
Fût-ce étroit comme un isthme,
Il vaut mieux consulter Guyon
Qu'est pas... brouillon !

Fantaisies délicates, badinages exquis ; mais ça n'est rien, auprès de leur lyrisme, dont j'aime autant vous faire grâce, si ça vous est égal.

***

Il y a des exceptions, je veux me hâter de le dire. Frascator, dont le poème, innomable du reste ! est vraiment de très belle allure ; Marchal de Calvi, l'agrégé, qui a dépeint en vers d'une émotion très intense, une attaque de convulsions de sa petite fille — un drôle de sujet tout de même, entre nous ! — Théophile Blau, le père du poète de *Sigurd ;* le bon Corlieu, l'historiographe de la Faculté de médecine ; Dechambre, qui a tracé un beau portrait de Récamier. Et Camuset, enfin, dont les bibliophiles gardent et cachent dans un coin favori la plaquette introuvable des *Sonnets du Docteur*.

Celui-là fut un vrai poète, un vrai poète médical. Il débutait par ce quatrain :

Lorsque j'étais impatient
La muse m'a dit : « Je suis tendre.
» Je n'amène pas le client,
» Mais je console de l'attendre ».

Et tous ses sonnets sont charmants, d'une facture savoureuse, d'une belle gauloiserie, d'une impudeur tranquille et bonne, sans aucune immoralité. C'est à la fois bien du métier de médecin et bien du métier de poète. En dépit du macabre, inséparable du sujet, on y retrouve l'étrange gaieté spéciale à cette corporation d'hommes amoureux de la vie à force de combattre la mort. Presque tous ces poèmes sont impossibles à citer, mais la plaquette étant depuis bien longtemps épuisée, voici pour ceux qui ne la liront jamais, le plus pudique, sinon le meilleur des sonnets :

LE CATAPLASME

Flaccidité, tiédeur, mollesse humide et douce !
Cataplasme douillet, topique velouté,
Trésor de bonhomie et de sincérité,
Tu caresses encor la main qui te repousse.

Que tu sois de fécule ou de graine de lin,
Que l'opium t'arrose, ou que le chloroforme
Apporte dans tes plis l'apaisement énorme,
Tu t'appliques toujours, consolant et câlin.

La batiste t'abrite en sa trame serrée ;
En dépit du tissu, ton cœur médicinal
S'imprègne avidement de sanie enfiévrée.

A travers le rideau du confessionnal,
Ainsi le prêtre vient, onctueux et banal,
Eponger les aigreurs de notre âme ulcérée !



Sauf Corlieu, pourtant, qui rime encore de très jolies chansons, ceux-là sont morts. Mais il en reste : des mauvais, tant qu'on en voudra, et des bons, trois ou quatre, qui valent bien d'être nommés.

A la Faculté de Paris, la poésie est dignement représentée par le professeur Charles Richet, le même dont je signalais récemment les essais en *Télépathie*. Il a commis, ces temps derniers, un recueil de fables en vers pour les enfants. M. Sully-Prud'homme, qui est aussi un « télépathologue » a signé la préface où il y a beaucoup d'éloges pour la poésie du docteur. La corporation en est fière, et tous les jeunes agrégés obligent leurs moutards à apprendre par cœur ces fables, pour se concilier le vote du professeur-poète, à la prochaine vacance de chaire. Ça fait toujours quelques lecteurs, en attendant le grand public.

A Lyon, c'est le docteur Renaut, professeur d'anatomie générale, qui tient le luth. Pas poncif, celui-là ! tout à fait du dernier bateau ! Admire Baudelaire et prône Mallarmé.

A publié quelques superbes strophes dans la *Revue Indépendante*, morte depuis, alors l'organe des symbolistes de la première heure.

A Bordeaux, il y a Garat, le petit-fils du grand Garat, élégant ciseleur d'acrostiches locaux : Moussons père, un toasteur d'infiniment d'esprit ; un autre, enfin, que j'ose à peine dire tant il me touche de tout près, le docteur Armand de Fleury, professeur de thérapeutique, dont les pages de notes, hérissées au recto de formules chimiques, n'ont au verso que des stances ailées ; pour tout de bon poète et rêveur de grand rêve celui-là — qui le dira, si je ne le dis pas ?

Puis il y a les chansons truculentes, admirables de verve et d'esprit caricaturiste des salles de garde d'hôpital ; œuvres collectives, nées on ne sait comment, pieusement transmises d'une génération à l'autre : la légendaire *Chanson de Bicêtre*, que tout interne sait par cœur, et celle, plus récente, de la Salpêtrière, chantée avec brillant succès au dernier Bal Incohérent.



Mais le genre se perd. L'interne fin de siècle ne chante plus : il joue aux courses ou taille un bac, après dîner.

Le médecin, bientôt, n'écrira plus qu'en prose, et nous donnera des romans. On a commencé cette

année. De modernes docteurs nous ont conté l'histoire des *Eternelles Blessées* leurs clientes, ou les amours de leurs confrères. La critique et le public ne se sont pas fâchés : ce n'est pas à moi de m'en plaindre.

Toute l'école naturaliste ayant fait de la médecine, les médecins, logiquement, ont fait de la littérature. Ils ont trouvé dans leur métier du pittoresque et de l'émotion ; c'est leur droit d'en faire des livres.

Mais c'est Lahor qui doit avoir raison, Lahor qui, s'évadant des cataplasmes et des drogues, chante le vieux Siva dans la forêt d'Asie, enivré, lui aussi, par l'apparence d'une femme, oubliant qu'il est le Dieu sombre de l'Eternelle Destruction, pour courir après le mensonge non moins éternel de la Vie !

Poèmes ou romans signés par des docteurs, ces belles fictions prévaudront, j'imagine, contre le chant du quinquina et le rondeau de la dysenterie, si plaisante que soit la verve de ceux qui les mettent en rimes.

PROTECTIONNISME HYGIÉNIQUE

Nous vivons sous un régime de liberté, où tout devient obligatoire. La forme actuelle du progrès n'est, purement et simplement, qu'un retour à l'Inquisition.

Je ne plaisante pas du tout! Instruction, service militaire, laïcité, tarifs de douanes, socialisme d'État, syndicats professionnels, tout cela nous est imposé : nous démarquons le Moyen Age, et l'*habeas corpus* n'est plus que lettre morte. On nous prouve, d'ailleurs, que tout ça c'est pour notre bien; mais moi j'attends avec impatience le jour prochain où, pour combattre la dépopulation qui nous menace, on nous rendra obligatoire le mariage... et la paternité.

Le mot fameux de saint Ignace : « .... Et forcez-les » d'entrer au Ciel, quand bien même ils ne voudraient » pas », redevient d'actualité. Seulement, aujourd'hui, il ne s'agit plus de céleste patrie, mais d'un paradis bien terrestre, le paradis par l'hygiène.

Voici ce qui se passe :

Il y a eu à Londres, cet été, un Congrès d'hy-

gière, d'où nos compatriotes sont revenus fort emballés. M. Henri Monod, le directeur de l'Assistance et de l'Hygiène publiques au ministère de l'intérieur, en a fait un rapport qui a produit sur les spécialistes une très vive impression. Et il ne s'agit de rien moins que de la possibilité démontrée de tuer dans l'œuf presque toutes les maladies contagieuses.

Le but est excellent, l'intention louable; les moyens sont peut-être un peu plus discutables.

En tout cas, ils ont été vivement discutés dans les Sociétés qui s'appellent savantes, et un praticien remarquable par la justesse de ses vues et la lucidité de sa parole, le docteur Poitou-Duplessy, ancien agrégé et médecin principal de la marine, nous a fortement démontré qu'on allait faire des bêtises.

Jugez un peu s'il a raison.

Une loi, votée sans bruit par la Chambre et qui va venir au Sénat, oblige tout médecin traitant à dénoncer au commissaire de police toute personne de sa clientèle atteinte d'une maladie contagieuse, scarlatine, rougeole, variole, angine diphtérique, croup, entérites infectieuses, etc. L'autorité, ensuite, avisera.

Incontestablement, isoler le premier atteint, le mettre en rigoureuse quarantaine, est l'unique moyen efficace d'empêcher la propagation. Quand il s'agit du croup, cela en vaut la peine, n'est-ce pas? Et puisque nous ne savons qu'assez mal guérir les malades, tâchons au moins de préserver les autres.

Une fois démontrée la possibilité pratique de diminuer des 9/10 les maladies épidémiques dans les grandes villes, les bons Anglais ont résolu d'y parvenir sans plus tarder. Ils se sont armés tout de suite de règlements très complets et féroces, qui donnent pleins pouvoirs aux comités hygiéniques pour violer le domicile, surveiller de très près le malade, voire même, s'il est utile, l'emporter de gré ou de force et le séquestrer dans des hôpitaux spéciaux flottant sur la Tamise. C'est violent, mais c'est logique : l'arrêt de la propagation est à ce prix.

Les Français, qui adorent les choses faites à moitié, obligent bien le médecin à dénoncer tous ses clients contagieux, mais négligent totalement de réglementer l'intervention administrative.

Il va en résulter ceci : votre docteur sera contraint de violer le secret professionnel; tout le monde, dans le quartier, vous fuira comme peste, vos affaires seront fatalement interrompues, et tout cela pour que M. le commissaire vienne chez vous recommander à la famille ...les plus grandes précautions, car il n'a pas d'autre pouvoir. C'est, tout de même, un peu naïf !

Les médecins sont furieux. Outre qu'ils ne badinent guère avec leur cher secret professionnel, inutilement violé, ça va leur faire perdre tous les clients qu'ils auront « mouchardés », pour employer le terme noble. Ça les vexe, et je comprends ça.

Pour les décider à ce vilain métier de dénoncia-

teurs, il ne faudrait rien moins qu'un intérêt supérieur : la certitude d'assurer la sécurité publique.

Mais il s'agit uniquement de faire donner des conseils par un monsieur ceint d'une écharpe, ils refusent tout net de violer le secret médical, déclarant, avec grand'raison, qu'on écoutera mieux son docteur que tout autre.

L'éminent doyen Brouardel, intervenant dans le débat, a eu beau défendre le projet de loi voté par la Chambre, il n'y a rien gagné que l'accusation, de ménager le chou public et la chèvre administrative. Si l'on embête le public, que cela serve au moins à quelque chose. Une dénonciation fera le vide dans la boutique d'un marchand dont le marmot aura la rougeole, et c'est la ruine, cela. D'autre part, il est désolant de rapporter le croup à son enfant en allant acheter pour six sous de chandelle dans une épicerie où le petiot a l'angine couenneuse.

Et, dès lors, il n'y a que deux moyens possibles :

Ou bien laisser le médecin s'arranger avec ses clients et imposer, selon sa conscience, les précautions nécessaires ; ou bien, comme on a fait à Londres, armer l'administration d'un pouvoir discrétionnaire, absolu, tyrannique, mais réellement efficace : l'inquisition hygiénique.

Les demi-mesures sont bêtes : elles vexent les gens pour rien.

Le gouvernement voudrait bien donner aux médecins le seul rôle odieux et conserver une attitude vague-

ment paternelle. Les médecins refuseront de se prêter à la combinaison, tant que leur dénonciation ne sera pas vraiment utile. L'opinion publique leur donnera certainement raison.

LES IDÉES SCIENTIFIQUES DU Dr PASCAL

Tout le monde, à présent, a lu le livre de Zola, et les professionnels de la critique ont fini d'en écrire ce que leur a dicté leur « conscience littéraire », autrement dit leur sympathie ou leur inimitié.

On a suffisamment parlé des mérites de l'œuvre et de l'intérêt artistique de ce toit du grand édifice : *l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire ;* mais personne, à ma connaissance, n'a répondu à cette question que tout le monde pose, à ce petit cri de curiosité que, pour ma part, j'ai bien entendu vingt fois depuis vingt jours : « Où diable ce Zola a-t-il été » chercher les étonnantes idées scientifiques dont est » fait le génie de son docteur Pascal? »

Même, quelques critiques qui manquaient, j'imagine, de compétence spéciale, se sont montrés étrangement sévères pour le côté savant du livre. Ils devraient pourtant bien savoir que le maître naturaliste a toujours eu coutume de se renseigner méticuleusement avant de parler de ce qu'il connaît mal.

Cette fois-ci, les circonstances m'ont mis à même,

mieux qu'un autre, d'éclairer d'un peu de précision ce petit coin d'histoire littéraire, d'autant plus captivant pour moi qu'il m'a permis de voir à l'œuvre, en mouvement, pour ainsi dire, celle de ses facultés que Zola proclame, trop modestement la meilleure : son génie d'assimilation.



Au lendemain de *la Débâcle*, Zola qui, depuis des années, honore d'un peu d'amitié le collaborateur médical du *Figaro*, s'en vint fouiller dans ma bibliothèque, en quête des ouvrages les plus récents, les plus définitifs sur l'hérédité : il possédait déjà la belle thèse d'agrégation de Déjerine, quelques notes de G. Pouchet ; et je lui prêtai le recueil de conférences de Weissmann, où il trouva la plus moderne théorie, celle dite du « plasma germinatif », que Pascal entrevoit au chapitre deuxième.

Ce même jour, Zola voulant quelques renseignements sur les aliénés de grand âge, nous allâmes ensemble tout au bout de Paris, rue de Charonne, demander avis au maître spécialiste A. Motet : la tante Dide, avec ses cent quatre ans, fut proclamée cas peu fréquent, mais admissible.

Pour la crise de neurasthénie dont son héros souffre cruellement au plus fort de sa passion pour Clotilde (ch. VI), il a suffi à Zola, j'imagine, de consulter ses souvenirs, la névrose étant, à un moment ou l'autre de la vie, le tribut nécessaire de tout esprit qui pense avec

une exceptionnelle intensité. Je n'ai pas eu à ajouter beaucoup de documents aux siens.



La mort qu'il a choisie pour son héros, la mort par *cardio-sclérose*, la superbe et terrifiante agonie sous la griffe de fer de l'angine de poitrine, c'est la mort de Trousseau, celle du vieux Richet, la mort en brave, pas très rare dans le métier de médecin. Pascal agonisant pressent toute la phase ultime de son mal, décrit les lésions anatomiques de son cœur, « la fibre durcie et cassante, couleur de feuille morte, criant sous le scalpel qui tenterait de la couper... » Tous ces détails techniques ont été pris dans l'excellent petit manuel du professeur G. Dieulafoy, et la manière héroï-tragique de la scène est un peu celle de la fin de Jules Ferry, telle que je l'ai contée, sur les indications précises d'un témoin oculaire... mais mon pauvre récit, quelle allure il a prise sous la plume de l'Autre !.....

La combustion spontanée, le tout en fumée du vieux Macquart, est de science moins classique ; mais c'est là le seul point où l'on puisse chercher chicane. Littérairement admirable et nullement invraisemblable au point de vue strictement médical, la mort par saignement de nez du petit Charles est le très saisissant et très juste symbole de l'épuisement de la race, de l'impuissance à vivre, de la rentrée dans le néant d'où le charmant et misérable petit être avait à peine pu sortir.



Mais la partie du livre qui vaut le plus d'être expliquée, celle qui a suscité la plus vive curiosité, c'est la thérapeutique inventée par Pascal, et cet étrange testament scientifique qu'il lègue à Ramond, son disciple, dans un suprême élan d'enthousiasme.

Suivons les phases de l'idée.

La lecture d'un vieux grimoire traitant de la « médecine des signatures » éveille dans le cerveau de cet alchimiste moderne l'espoir que des injections sous-cutanées de substance nerveuse parviendraient peut-être à réveiller l'énergie vitale de ces victimes de l'hérédité que Pascal a passé sa vie à étudier et qu'il voudrait tenter de sauver maintenant.

C'est, à peu de chose près, la doctrine de M. Brown-Séquard ; c'est surtout celle de M. Constantin Paul.

Précurseur génial de ces chercheurs contemporains, le héros de Zola traite par les piqûres un ataxique, un poitrinaire, un fou ; il se soigne lui-même et se guérit de sa neurasthénie. Il améliore les autres, espère un moment les sauver ; mais l'un d'eux meurt de septicémie, le liquide à injections ayant été fort mal filtré et pas stérilisé du tout.

Un moment désespéré par le douloureux accident du cabaretier Lafouasse, Pascal en vient à substituer de l'eau pure à sa solution de substance nerveuse : l'effet

produit est de même ordre et bientôt il est amené à conclure que tout liquide inoffensif, introduit sous la peau de l'homme, lui apporte un rehaut de forces, lui permet une utilisation plus complète de sa vigueur d'esprit et de son énergie physique.

Puisque la qualité chimique du liquide n'importe absolument pas, il lui faut bien admettre que l'action des transfusions hypodermiques est de nature *mécanique*, au même titre que celle de la douche, de la friction sèche, du massage, de la puissante cure d'air... Et c'est alors que Pascal conçoit, dans la sérénité dernière, ce grandiose testament médical et philosophique où, au vieil arsenal des drogues, à l'ancienne chimie, il ajoute la thérapeutique encore inexplorée, la mécanique de l'organisme vivant, où il découvre les sources naturelles de la force humaine et la façon dont il y faut puiser.



A mon point de vue personnel d'homme au courant de la question, la page est admirable; mais je conçois qu'elle déroute le lecteur insuffisamment préparé, voire qu'elle surprenne un médecin pas très... dernier bateau.

C'est que cette doctrine est de date toute récente, que le livre où elle est scientifiquement établie n'a paru en librairie que huit jours juste après le *Docteur Pascal;* c'est, pour tout dire, que Zola a donné par anticipation l'essence de ce livre considérable sur *les*

lois de l'hypodermie, qui réitère comme le témoignage d'une des meilleures conquêtes thérapeutiques de ce temps.

Dans cet ouvrage, deux graphiques démontrent que l'eau stérilisée ou le sérum artificiel de J. Chéron ont une action analogue à celle de la séquardine ou du suc nerveux de C. Paul... C'est la trouvaille même du Docteur Pascal, plus précise dans le livre de l'homme de science, volontairement enveloppée d'un peu de mystère et comme d'alchimie dans le livre du romancier. Ce qui est vérité précise en 1893 ne pouvait être que vision de précurseur en 1863. Mais comparez le chapitre XII de Zola au chapitre XI de Chéron, et vous verrez sur quels solides arguments repose, en réalité, la vision dernière de Pascal.

Le jour où je mis Zola en rapport avec un des élèves favoris de Chéron, je pensais bien que mon jeune confrère lui apporterait une théorie curieuse, un peu utopique, sans doute, mais tout à fait conforme au génie même du héros. Maintenant que j'ai lu dans son entier développement la conception de la thérapeutique dynamique telle que l'a réalisée le médecin de Saint-Lazare, je pense que Zola a eu la rare chance de donner à son docteur Pascal la primeur d'une des plus hardies, d'une des plus vastes et, je crois bien, d'une des plus logiques doctrines scientifiques de ce temps.

LA GÉNÉRATION MONTANTE

La jeune génération littéraire est assez mal connue du grand public.

Une minute, les Décadents, par l'excès même de leur étrangeté, étaient parvenus à éveiller la curiosité. Elle s'est rendormie depuis que leur Ecole est morte, plus démodée et plus oubliée désormais que le romantisme à pourpoints.

Mais il s'est fait, depuis, une autre poussée littéraire. Une autre école se dessine, qu'aucune œuvre maîtresse n'a précisée encore, mais qui s'oriente déjà et manifeste des tendances assez inattendues pour être intéressantes.

Etudier cette « génération montante » — c'est le mot dont ils se désignent — montrer comment ces jeunes vivent, dire de quoi ils causent et ce qu'ils espérent écrire — sans critique, à titre de renseignement — c'est ce que je voudrais tenter pour ceux de mes lecteurs qui ne veulent rien ignorer du mouvement artistique moderne.



Les jeunes gens de lettres vivent, en ce moment, de façon très bourgeoise.

Il est rare qu'on les rencontre dans les cafés ou dans les brasseries.

Sur une quinzaine qu'ils peuvent être, j'en connais six ou sept qui, tout jeunes, sont mariés. Les autres sont en faux ménages, et quasi-mariés aussi, car ils restent beaucoup chez eux, et, sans produire énormément, paraissent travailler considérablement.

C'est, sans doute, qu'ils réfléchissent, qu'ils raisonnent et qu'ils méditent, évidemment préoccupés d'habiletés mélangées de scrupules, de mille projets d'avenir.

Ils ont peur de perdre du temps, évitent d'aller dans le monde et ne veulent point vivre la vie ardente, mouvementée, passionnée, où se trempaient autrefois les poètes, où nos pères gagnaient, au prix d'expériences souvent cruelles, la science du cœur humain.

Ils se rencontrent dans quelques dîners mensuels, ou chez leurs maîtres préférés. Ce qu'ils y disent les révèle.



Leurs conversations démontrent qu'ils sont lents à l'enthousiasme, prompts au mépris et au dénigrement; qu'ils sont extrêmement sévères pour tout ce

qui leur paraît porter atteinte à l'honneur littéraire, à la dignité de l'artiste ; qu'ils sont, enfin, terriblement et constamment tourmentés par la volonté d'être originaux, d'inventer du nouveau, de ne ressembler à personne.

L'énorme succès du naturalisme les hante, mais ils veulent le renier et chercher dans une autre voie.

Je ne crois pas qu'ils aient trouvé encore de formule précise, et cependant ils s'orientent presque tous, en théorie, du moins, vers un certain nombre d'idées communes, dont voici les plus caractéristiques :

En fait de religion, ils ne sont point tentés de piété quotidienne et pratique, mais ils sont spiritualistes, et le mot Mysticisme est l'un de ceux qu'ils prononcent le plus.

En fait de politique, ils détestent l'opportunisme ; il s'en est fallu de très peu qu'ils ne devinssent boulangistes, et maintenant, les voilà presque tous antisémites, monarchistes ou socialistes, ou l'un et l'autre en même temps.

Leur philosophie dérive évidemment du pessimisme : ils n'ont d'espoir qu'en la métaphysique, et professent un grand mépris pour l'école positiviste.

Ils causent aussi de science ; mais les méthodes actuelles sont bien loin de les satisfaire, car ils s'intéressent surtout aux sciences occultes : spiritisme, fakirisme, magie, sorcellerie, tout ce qui est surna-

turel, modernisé par eux, leur paraît appelé à un renouveau très prochain.

Ils pensent qu'en littérature il faut chercher des sujets neufs, bizarres, les plus étranges maladies morales, les mœurs très exceptionnelles.

Ils estiment que, jusqu'à présent, on a donné bien trop de place à la peinture de la vie vivante extérieure, à la poésie naturelle. Ils voudraient des livres plus raisonnés, la contemplation de soi-même, l'autobiographie intime, des rêveries métaphysiques et non pas des descriptions.

Tout paraît être chez eux affaire de raisonnement, même la question du style. Autrefois, on y mettait toute son âme, simplement; on n'y pensait qu'en écrivant, et les plus raffinés ne voulaient que charmer le lecteur par la trouvaille du mot juste et l'harmonie des périodes.

Les jeunes d'a présent décident par avance du langage qu'ils écriront.

Partant de ce principe théorique qu'il faut un langage complexe à une société elle-même très compliquée, ils ne veulent admettre qu'une prose nouvelle subtile, extrêmement savante, et la cherchent de tous leurs efforts.

Ils en trouvent les éléments chez quelques maîtres préférés, Goncourt et Huysmans notamment, dans les auteurs du seizième siècle, dans les vocabulaires d'anatomie et de chimie, et surtout dans ce précieux

Dictionnaire de l'Analogie par Boissière, qu'ils consultent à tout moment, et où ils trouvent, sans grands efforts, les mots rares que l'usage n'a pas encore « éculés », comme ils disent. Il leur faut aussi force néologismes. Si le public ne comprend pas, tant pis.



C'est un symptôme vraiment curieux, cette recherche volontaire, méditée, d'un art original.

Il est d'usage de dire aux débutants : « Si vous ne devez pas nous donner du nouveau, il est inutile d'écrire. »

Autrefois ce précepte n'était pas moins vrai qu'aujourd'hui ; mais on se contentait de travailler comme on pouvait, au risque de débuter médiocrement par des pastiches, et de laisser sa personnalité, si on en avait une, se dégager spontanément et peu à peu.

La critique moderne — les jeunes en font presque tous — a fait d'eux des théoriciens, des raisonneurs, n'abandonnant rien au hasard, n'écrivant rien sans préméditation.

Et l'exemple de quelques maîtres autrefois décriés, maintenant populaires, les préoccupe énormément : celui de Zola, notamment, et surtout celui de Wagner.

Les littérateurs qui débutent savent tous qu'on a longtemps considéré les œuvres du maître allemand comme absolument inintelligibles, et qu'aujourd'hui tout

le monde en raffole. Et comme ils raisonnent toujours, ils se croient autorisés à en déduire qu'on peut écrire obscurément, étrangement, confusément, avec la certitude de triompher un jour des répugnances du public.

Cela leur donne pour le moment l'auréole des incompris, en leur laissant de grands espoirs pour l'avenir.

J'affirme que beaucoup n'ont pas d'autres motifs pour écrire comme ils écrivent.



En même temps, cela les autorise à mépriser, du haut de leur intransigeance, ceux qui dédaignent moins de plaire au grand public.

Car jamais, à aucune époque, les jugements des jeunes ne furent plus sévères, ni leur esprit plus soupçonneux.

L'accusation de mercantilisme revient à tout instant dans leurs causeries. Quiconque n'écrit pas à la façon qui leur est chère ou, plus simplement encore, quiconque gagne de l'argent avec ses livres leur paraît un traître, un vendu.

Voici, du reste, quelques-uns de leurs jugements coutumiers :

Loti ne sait pas son métier d'écrivain.

Maupassant n'est qu'un Paul de Kock.

Bourget n'est guidé que par la crainte de déplaire.

Zola, n'étant ni psychologue ni styliste raffiné, n'est plus qu'un gros industriel.

Quant à Daudet, voici textuellement ce que je lis dans une revue juvénile :

Alphonse Daudet : exportation.

Ernest Daudet : un peu, un peu plus de talent que son frère.

M'étant interdit toute critique, je transcris sans apprécier.

La question, très actuelle, de l'Académie, les indigne terriblement. Ils pensent que la candidature de Zola est une trahison, d'aucuns disent une infamie. Si vous leur objectez que Victor Hugo n'a pas été diminué par son entrée sous la coupole, si vous leur dites que Zola est un de ces conquérants que tente toute conquête nouvelle, ils vous répondent qu'il se déshonore, voire même qu'il en a perdu son génie.

Le fond de tout cela est cependant une poussée généreuse, un sentiment très exalté de la dignité artistique, la haine du « struggle for life ».

Le fameux manifeste des cinq, qui a failli, dit-on, se renouveler ces jours-ci, en est une preuve éclatante. On a pu croire qu'il ne s'agissait là que d'une manœuvre habile de jeunes ambitieux. Il y avait bien un peu de cela, j'imagine, mais pour une bonne part aussi, de l'indignation sincère de la conviction profonde, car l'état des esprits est ainsi maintenant.

Leurs œuvres de début s'en ressentent, du reste. Ce sont, en style nébuleux, riche, savamment orchestré, des autobiographies tristes, où toujours on fustige la

« muflerie contemporaine », « les atrocités de ce siècle de luxure et d'argent », où l'on prêche l'antisémitisme le refuge aux sommets de l'art et le retour à la mysticité.

L'amour du moyen âge emplit ces jeunes cœurs. Ils veulent réagir contre tout le courant moderne. L'un d'eux me disait récemment, le plus sincèrement du monde : « Oh! le Grand Interdit de France! Voilà le temps où j'étais fait pour vivre! » Car ils trouvent mauvais tout ce qui est actuel, même l'Eglise d'aujourd'hui, qu'ils jugent trop conciliante, tombée dans la diplomatie.

Symptôme caractéristique, ils ont tous beaucoup de talent.

Aucun n'a pris la tête encore, mais il n'en est pas un qui ne soit capable d'écrire un roman très bien fait, ingénieux, savamment composé et surtout savamment écrit, et qui ne soit un virtuose.

En somme, ils sont intéressants, puisqu'ils semblent vouloir s'opposer à toute la marche en avant de ce siècle, à la conquête progressive et lente de la liberté politique, de la science positive, de l'art vivant, sincère et clair; puisqu'ils renient la vieille tradition française qui, de Rabelais à Zola et de Hugo à Maupassant, donnait raison aux œuvres mâles, optimistes et panthéistes.

Ils rebroussent chemin, ils cherchent dans la voie contraire.

Triompheront-ils quelque jour? La gloire et l'argent,

qu'ils méprisent en ce moment et qu'ils souffrent de n'avoir pas, leur viendront-ils tout de même, demain?

Il faut attendre, il faut les suivre, s'ils restent convaincus et fidèles à leur doctrine. On ne saurait se prononcer encore, et je n'ai pas qualité pour prophétiser l'avenir.

Tout ce qu'on peut en dire, c'est que leur méthode est hardie, qu'elle avait paru stérile à tous nos devanciers, et que, peut-être, un jeune mâle, moins scrupuleux, moins raisonneur, plus vigoureux et moins savant, amoureux de la vie et vorace de gloire, viendra demain pour culbuter leurs théories, restaurer l'ancienne manière, pleine d'espoir en l'avenir, joyeuse, ardente, lumineuse, et replanter le vieux drapeau gaulois.

LA SANTÉ D'ISRAËL

Ni plus ni moins qu'un Conseil municipal viennois, l'Académie de médecine s'est payé son petit débat sur les Sémites. Et quand je dis petit, c'est une façon de parler, car la discussion a bel et bien duré trois ou quatre mardis de suite! Il est écrit que ces messieurs se mêleront de tout.

Ils somnolent béatement, les Pères-Conscrits de notre art, espacés à leurs bancs à cause des vacances, le cœur à l'aise sous les voûtes fraîches du temple de la rue des Saints-Pères, et l'on cause d'oculistique, à deux ou trois, le plus paisiblement du monde, quand le docteur Javal, au milieu d'un discours, s'avise de prétendre que la race juive semble spécialement prédisposée à la myopie, au strabisme et à l'astigmatisme, — trouble de la vision causé par l'inégalité de courbure des méridiens de la *cornée transparente*, ce verre de montre protecteur que la bonne nature a enchâssé au-devant de notre œil.

Le docteur Lagneau nous apprend que les caractères

de l'écriture hébraïque sont justement disposés de manière à s'adapter à cette malformation, qui, par suite, doit être vieille comme Abraham. Puis il généralise, aborde la question plus haute des maladies physiques et morales dont Israël a su se préserver, et de celles qui lui incombent au contraire plus souvent qu'à son tour.

Il vante l'esprit de famille, le peu de mortalité infantile, le petit nombre de naissances illégitimes chez les Sémites : leur race est moins frappée que la race aryenne par les épidémies, surtout par celles qui s'attaquent aux organes de la digestion. Il attribue cela à leur parcimonie notoire, à leur renoncement aux excès de tout genre. Par contre, ils paraissent plus disposés que d'autres au diabète et à certaines affections cérébrales.

Les Pères-Conscrits se réveillent ; la discussion s'émoustille : quelqu'un raille un peu vivement « la noblesse du Sinaï »; on accuse les juifs de ne pas croire à une vie future, de n'avoir pas, par conséquent, d'idéal élevé, et de vouloir faire, de ce médiocre Ici-bas, un paradis terrestre où l'on gagne beaucoup d'argent et où l'on vit dans les délices.

En plus de la suprématie diabétique, on leur octroie la palme pour l'alcoolisme, l'épilepsie, la neurasthénie et l'aliénation mentale. Le professeur Hardy vient affirmer qu'ils sont bien plus sujets que d'autres aux affections cutanées, au furoncle et à l'eczéma notamment ; mais,

pour atténuer ce que cette révélation peut avoir de désobligeant, il fait l'éloge de leur intelligence et de leur charité, de leur esprit de tolérance et de leur patriotisme.

*
* *

Mais le professeur Germain Sée ne l'entend pas de cette oreille ! Le mardi d'après, il remet bravement la question sur le tapis et prononce un fort beau discours, ma foi, un des meilleurs qu'il ait faits de sa vie, pour démontrer que ses coreligionnaires ne sont ni autrement égoïstes et sybarites, ni autrement malades que les autres. Moïse a mis la foi au service de l'hygiène : il a eu merveilleusement la prévision des maladies que nous nommons microbiennes, et ce n'est pas seulement de la trichine qu'il a su préserver son peuple, mais encore de mille maux, de la tuberculose notamment, ce qui est d'une jolie force pour l'époque; c'est tout au long dans la *Thora.* Si le juif louche quelquefois, il n'est pas atteint, en revanche, de strabisme intellectuel ; cérébralement, il voit juste, s'il voit mal au physique ; et, grâce à cette rectitude de jugement, il sait si bien apprécier la valeur morale de sa loi « qu'aujourd'hui encore il se laisserait peut-être supplicier plutôt que de consentir au baptême » !

Fichtre !

Rassurez-vous, vieillard lyrique ! C'est très crâne de dire ça, mais Ximenès est mort, et pour longtemps.

Je crois pouvoir vous affirmer que M. Poincaré, ou même M. Trarieux, n'ont pas du tout l'intention de vous mener à la torture !... Tout de même, votre « topo », comme on dit au quartier Latin, est d'une belle allure, et sa péroraison encore qu'un peu poncive vous a valu de justes applaudissements : « Le juif, comme le chrétien, cherchera toujours à éviter l'avilissement et à relever sa dignité d'homme. »

Moins pathétique, le Dr Worms, médecin honoraire de l'hôpital de Rothschild, n'est pas moins éloquent. Il accumule les chiffres statistiques tendant à démontrer que le juif n'est presque jamais un alcoolique, et qu'il n'est pas non plus spécialement épileptique ou fou. Il prouve encore que les israélites n'ont pas que des propensions à une existence facile, à la poursuite exclusive de la richesse ou du bien-être. Étant donné leur petit nombre, — 68,000 sur une population de 40 millions d'âmes, — ils participent largement au mouvement intellectuel, sciences pures ou appliquées, arts divers et littérature. Sur 25,000 officiers combattants et assimilés de l'armée active en France, on compte 265 officiers israélites, soit 1 pour 74, une forte proportion.

Mais toujours pas content, l'excellent M. Germain Sée se fâche encore, réfute à fond la prétendue disposition au diabète qui le chagrine énormément, et conclut en ces termes :

— « Ainsi, la pathologie dite spéciale de la race juive

» n'existe pas dans la réalité. Cette race n'est ni épi-
» leptique, ni aliénée, ni diabétique ; elle reste une
» race douée d'une forte dose de psychologie, d'une
» résistance morale et physique qui ne la rend pas seu-
» lement apte à la musique et à la folie, mais qui
» lui a permis de se façonner à toutes les civilisations,
» de se prêter à tous les progrès intellectuels. »

Là-dessus, M. Paquelin présente à l'Académie son thermo-cautère encore une fois perfectionné, et la discussion est close. C'est égal, il ne fait pas bon les accuser de dégénérescence, nos confrères israélites. Ils se défendent joliment !



Je crois bien que, dans leur crainte excessive d'être vilipendés, ils ont dépassé la mesure.

Il est bien certain que Moïse fut un très grand hygiéniste, qu'il pressentit bien des dangers dont il gara son peuple, grâce à des lois dont la rigueur s'explique, aujourd'hui que nous connaissons les doctrines microbiennes.

Ni le Décalogue ni le Pentateuque ne parlent de récompenses et de peines dans une vie future ; mais, à chaque instant, dans la Bible, il est dit qu'on sera puni dans sa postérité, ce qui démontre une assez belle prescience des lois de l'hérédité naturelle.

Le peuple juif est admirablement gardé contre certaines épidémies, contre certaines intoxications. Mais

ce dont il faut convenir, c'est qu'il est très prédisposé aux maladies fonctionnelles du système nerveux, uniquement parce que beaucoup d'israélites, à Paris notamment, ont une intelligence surmenée et des occupations sédentaires. Comme beaucoup de gens qui demeurent longtemps assis à une table de travail, ils sont sujets à l'obésité, au diabète, à la gravelle et à la goutte. Comme tous ceux dont les nerfs sont vibrants et la pensée active, comme tous ceux qui se civilisent trop vite, ils sont sujets au mal moderne, à la *Neurasthénie*, au déséquilibre nerveux. Cela n'est pas pour les humilier, je pense !

Qu'ils soient habiles en affaires, c'est possible : tant mieux pour eux et pour le pays où ils « font aller le commerce ». Qu'ils soient joueurs, tant pis pour eux, et tant mieux pour les grecs qui les détroussent au tripot. Enfin, que le tabac leur soit moins nuisible qu'à nous, ainsi qu'on le prétend, tant mieux pour la Régie, et tant mieux pour nous tous, si la fumée atténue, comme on dit, leur esprit positif, pour leur donner un peu plus d'abandon et de rêverie, pour en faire des poètes comme Henri Heine ou des compositeurs comme Mendelssohn !

***

Dans le livre confus et tout de même intéressant du professeur Cesare Lombroso, l'*Homme de Génie,* je trouve une thèse absolument contraire à celle du doc-

teur Sée, mais plus démonstrative encore de l'excellence de sa race.

La doctrine de Lombroso est celle-ci : le Génie et la Folie sont deux phénomènes tout proches. Or, la race juive produit en même temps plus d'hommes de talent et plus d'aliénés qu'aucune autre. Et lui aussi fournit des statistiques, dont voici les conclusions :

Sur les listes, proportionnelles à leur nombre total sur terre, des Aryens et des Sémites, les architectes, peintres, sculpteurs, légistes et naturalistes, sont à peu près en nombre égal. Les juifs sont supérieurs comme acteurs, médecins, marchands, financiers, métaphysiciens, musiciens et philologues; inférieurs comme hommes d'État, voyageurs, militaires.

Il s'agit là d'une supériorité numérique. La quantité serait pour eux, la qualité serait pour nous. « Vulgarisateurs, a-t-on dit, acteurs incomparables ou bons disciples de nos maîtres, mais esprits créateurs, non pas. » Est-ce bien juste?... Lombroso répond à cela que, pour lui, le peuple juif est encore en évolution. S'il n'a pas produit son Newton, son Darwin, son Michel-Ange, son Hugo, son Richard Wagner, c'est que l'heure n'est pas venue de son complet épanouissement.

Au reste, sans compter les collaborateurs, au moins éminents, de la Bible, ils ont déjà quelques illustrations modernes qui ne sont pas à dédaigner.

Ils ont donné au monde des musiciens comme Meyerbeer, Choen, Halévy, Guscow, Mendelssohn, Offen-

bach, Rubinstein, etc.; des humouristes comme Heine, Saphir, Kalish, Jacobsohn, Yung, Weill, Fortis, Goslan; des écrivains comme Auerbach, Aguilar, Massarini, L. Halévy, A. Dreyfus. C. Mendès, L. Cladel, E. Mikael, et l'un des maîtres symbolistes que j'allais oublier! M. Gustave Kahn; des médecins comme Valentin, Hermann, Heiden, Hain, Schiff, Traube, Kuhn, Conheim, Liebreich, Hayem, Straus et Germain Sée, déjà nommé; des philosophes comme Spinoza, Sommerhauzen, Mendelssohn ; des économistes révolutionnaires comme Lassalle et Karl Marx ; voire des mathématiciens transcendanls comme Goldschmidt et Jacobi ; des ministres comme Goudchaux, Fould, David Raynal — sans compter des grands meneurs d'hommes d'un incomparable pouvoir de séduction, comme Cornélius Herz et le baron de Reinach !

Mais s'ils ont reçu en partage les hauts dons de l'intelligence, ils n'en sont que plus exposés aux détraquements de l'esprit. Ils n'échappent pas à la loi.

D'après Jacobs, en Angleterre, sur une moyenne de 1,000 habitants de chaque race, il y a 3 Anglais, un peu plus de 3 Écossais et 4 Juifs aliénés. En Italie, Servi comptait 1 fou pour 391 Juifs, moyenne triple de celle des Catholiques. En Bavière, pour 10,000 Chrétiens, on compte 10 aliénés ; on en compte 25 pour le même nombre de Sémites. Ce qui tendrait à prouver simplement que la race juive est la plus intellectuelle, la plus cérébrale qui soit.

* * *

D'ailleurs, cette discussion à l'Académie ne risquait pas de devenir méchante. A Paris, le médecin moderne n'est rien moins qu'antisémite, par libéralisme d'abord, ensuite parce que les riches israélites sont les meilleurs clients du monde, ceux qui honorent et paient le mieux leur docteur.

Le professeur X... me disait à ce propos-là : « Je » considère l'antisémitisme comme une maladie du sys- » tème nerveux, une variété du délire des persécutions » persécutant; plus on opprime le Juif, plus on le rend » mauvais ; il devient notre égal en dignité et en civi- » lisation quand on le laisse libre, comme en France. »

Cela me paraît assez sage. Seulement, pour en venir là, il ne faut pas parler de préférer le supplice au baptême. Beaucoup de Juifs modernes l'ont compris : ils se mêlent à nous, fondent leur race avec la nôtre, et le produit de ce mélange est d'ordinaire de qualité supérieure. L'âpreté s'atténue, l'intelligence se libère des préjugés et des routines; la justesse d'esprit de l'un, la générosité d'esprit de l'autre s'harmonisent pour tendre à la quasi-perfection. Pour ma part, la femme la plus intelligente, la plus saine d'esprit qu'il m'ait été donné de rencontrer, est précisément la fille d'un juif et d'une chrétienne.

L'argument est peut-être un peu trop spécial, mais il résume assez bien l'opinion d'un certain nombre d'esprits sages sur la question d'Israël.

LE DOCTEUR BROUARDEL ET CORNÉLIUS HERZ

Le docteur Brouardel a été vivement pris à partie, ces temps derniers, et tous les spécialistes de l'ironie parisienne ont exercé leur verve sur sa consultation de juin dernier à Bournemouth.

Deux hypothèses, peu... bienveillantes, se sont fait jour : l'une suppose que Charcot et M. Brouardel auraient été victimes d'un tour de passe-passe, de la substitution d'un sosie au véritable Cornélius; l'autre estime que les deux savants français auraient fait preuve de complaisance au moins servile, peut-être intéressée, pour le gouvernement de leur pays.

Tout cela est assez pénible pour qu'il soit nécessaire de tirer définitivement au clair cette trop fameuse aventure.

M. Brouardel est arrivé hier soir seulement des environs de Lisieux, où il prend ses vacances, et il a bien voulu, sans plus tarder, me faire, en termes très précis, le récit *ne varietur* de son voyage en Angleterre avec Charcot.

Nos lecteurs trouveront dans cette interview tous les détails qu'il est humainement possible d'imprimer. Dès que la maladie de Cornélius Herz aura pris fin, par la mort ou la guérison, le docteur Brouardel demandera la publication intégrale de son rapport, mais nos lecteurs n'y trouveront rien de plus que ce qui va suivre, à l'exception de quelques détails techniques dont il faut épargner la lecture au malade.



« Le 26 juin dernier », me dit M. Brouardel, je reçus du ministre des affaires étrangères l'invitation au voyage que vous savez. Je crus prudent de ne pas partir seul.

» Je demandai à m'adjoindre Potain ; mais Potain refusa parce qu'il avait été, jusqu'à sa fuite, le médecin de Cornélius. Puis ce fut le tour de Bouchard, qui déclina l'invitation parce que, depuis plusieurs mois, il s'était brouillé avec Herz.

» Charcot céda à mes instances; — lui, du moins, était sûr de n'avoir jamais rencontré le trop fameux brasseur d'affaires.

» A neuf heures, le soir, nous arrivions à Bournemouth, et, sans avoir dîné, nous allâmes directement à Tankerville Hôtel.

» Il faisait nuit et nous n'avons pu voir, à ce moment, ni le jardin, ni les maisons avoisinantes.

» Trois médecins anglais de grand renom nous atten-

daient : David Ferrier, Broadbent et Andrew Clarke, président du Collège des physiciens de Londres. Ces messieurs ne voulurent pas nous accompagner près du malade et se bornèrent à se tenir à notre disposition, pour tous renseignements complémentaires, dans la salle à manger, au rez-de-chaussée.

» Nous trouvâmes Cornélius Herz dans son lit; il avait bien l'aspect d'un homme très malade : un ancien gras très amaigri, une assez belle tête juive à la manière de Rembrandt, avec une barbe bouclée, poussée depuis la maladie, un front bombé. L'intelligence était parfaitement lucide, la voix assez ferme.

» Il nous a dit bonjour, puis se tournant vers mon collègue :

»— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Charcot?... fit-il

» Et Charcot protesta ne l'avoir jamais vu.

»— Mais si, reprit Cornélius. En 1867, vous remplaciez le docteur Marrotte à la Pitié, et j'étais roupiou (externe) dans le service. Je vous vois encore dessinant, pour la thèse du docteur Ball, un caillot de la veine fémorale avec embolie dans l'artère pulmonaire; et je vous entends dire : « C'est un caillot en forme de tête de serpent. »

» Charcot dut reconnaître l'exactitude de ce récit, et nous pensâmes, lui et moi, qu'un faux Cornélius n'aurait pas eu tant de précision.

» D'ailleurs, nos confrères anglais venaient de nous remettre l'observation détaillée de la maladie, obser-

vation prise au jour le jour depuis l'arrivée de Herz à Bournemouth; pour mettre en doute l'identité de notre malade, il fallait soupçonner de fraude et de complicité ces trois hommes qui sont l'honneur de la science anglaise : notre visite de contrôle, venant après leurs affirmations si catégoriques, n'était déjà que trop blessante, et, aujourd'hui encore, ils sont indignés plus que je ne puis dire de ce que les journaux de France aient suspecté leur loyauté professionnelle.

» Cornélius nous fit un assez curieux récit du début de son mal.

» En 90, il revenait d'enterrer sa mère, morte du diabète, lorsque son père et lui, en même temps, furent pris de symptômes tels que l'idée leur vint aussitôt de faire faire une analyse. Le père et le fils, comme la mère, étaient diabétiques. Cornélius rendait à lui tout seul 310 grammes de sucre par vingt-quatre heures. Ce fut alors que Potain le soigna.

» Il partit pour l'Angleterre à la suite des incidents que vous savez, et le soir de son arrivée à Bournemouth, il prit froid au cours d'une imprudente promenade en voiture. Ce coup de froid, chez ce diabétique, détermina une *aortite aiguë*, une inflammation de la grosse artère qui part du cœur : de là d'innombrables caillots — tout comme ceux que dessinait Charcot en 1867 — et quelques embolies : l'une d'elles avait déterminé un refroidissement de 1 degré 1/2 du côté gauche du corps par rapport au côté droit.

» Le malade, outre du sucre, avait de l'albumine.

» Le jour où nous l'avons vu — que mes lecteurs m'excusent si j'entre dans quelques détails trop précis — le malade n'émettait qu'une fort petite quantité d'urine (300 grammes en 24 heures). Il n'avait plus que peu de sucre — ce qui s'explique par le fait qu'il ne prenait aucune nourriture ; — notre analyse n'a donné que 8 à 9 grammes de sucre par vingt-quatre heures.

» En revanche, nous avons noté de fortes doses d'albumine, et il avait tous les symptômes graves de l'*urénie* gastro-intestinale.

» Ces symptômes étaient tellement sérieux que nous n'avons pas pu asseoir Cornélius Herz sur son lit pour l'ausculter en arrière de la poitrine. Comme avait dit Andrew Clarke, aucun de nous, — à cause des symptômes uréniques et à cause des caillots consécutifs à l'aortite, — aucun de nous n'aurait osé prendre la responsabilité de le transporter dans la chambre voisine.

» Ce soir-là, notre examen dura une heure et demie.

» Le lendemain matin, à neuf heures, nouvelle consultation, de deux heures et demie, cette fois. Nous avons revu soigneusement tous les symptômes qui pouvaient prêter au doute, et qu'une supercherie aurait pu, à la rigueur, expliquer. Notre examen a été aussi consciencieux que possible : les liquides organiques ont été recueillis et examinés par nous-mêmes, et nous nous sommes entourés des précautions les plus minutieuses.

» Mme Herz voulait que Charcot donnât une consultation à sa fille, qui souffrait, je crois bien, d'une légère névralgie. Charcot n'a pas voulu, dans la crainte qu'on lui offrît des honoraires, prétexte trop commode à une accusation de corruption.

» Notre examen bien achevé, nous sommes descendus dans la salle à manger, où nos trois confrères anglais nous attendaient.

» Charcot et moi nous avons longuement causé à voix basse dans l'embrasure de la fenêtre ; à un moment, comme Charcot étouffait un peu, il a ouvert cette fenêtre et nous avons continué à causer, fort occupés de notre affaire et *regardant sans voir* dans le jardin. Je ne puis donc rien affirmer de précis sur ses dimensions ; je ne sais pas si on peut, des maisons voisines, voir ce qui s'y passe, et la clôture en planches noires est la seule chose dont je me souvienne avec un peu de précision.

» Voilà l'exacte vérité.

» Nous avons ensuite fait compliment à nos confrères anglais qui avaient observé le malade avec une sagacité et une perfection vraiment dignes d'admiration. Nous avons adopté pleinement leur diagnostic, qui était impeccable.

» Pour ce qui est du pronostic, un journaliste qui m'a interviewé, si je me souviens bien, dans les couloirs de la Chambre, m'a fait dire une chose qui n'est que l'à peu près de ma pensée. Il a écrit que

nous avions condamné Herz à mourir dans la huitaine. Ce n'est pas là ce que j'ai dit.

» Ce journaliste m'a demandé : « Si vous étiez médecin d'une Compagnie d'Assurances, assureriez-vous Cornélius Herz ? » Et j'ai répondu : « Certes non ! — Pas même pour huit jours ? — Je ne crois pas qu'on puisse assurer pour si peu de temps, ai-je dit ; mais je n'oserais même pas assurer Herz pour huit jours. »

» Nous n'avons jamais pensé que l'amélioration fût impossible. A ce moment-là, le malade était en grand péril : on ne pouvait absolument pas le transporter sans mettre sa vie en danger. Mais que, sous l'influence du repos absolu et du régime lacté intégral, les caillots se soient résorbés, que l'urénie se soit dissipée, que l'albuminurie se soit atténuée, cela n'a rien de surprenant. Je ne sais pas si c'est ainsi que les choses se sont passées ; mais c'était là une issue possible.

» En résumé, nous avons été envoyés à Bournemouth pour savoir si le prisonnier de la police anglaise était, oui ou non transportable ; en employant toutes les précautions humainement possibles, nous avons constaté que le malade était si peu transportable qu'on ne pouvait même pas l'asseoir dans son lit. C'est dans ce sens que nous avons conclu.

» Quant à l'idée que l'on nous a fait voir un sosie du vrai Cornélius, elle est bien difficile à soutenir vraiment.

» Songez à la difficulté qu'il y aurait à trouver, non seulement un homme au visage pareil, de même taille, de même corpulence, mais encore un malade diabétique au même degré, albuminurique au même titre, avec une aortite et des caillots dans le côté gauche du corps !

» Songez que Cornélius a reconnu Charcot à vingt-six ans de distance, et qu'il lui a rappelé par le menu un fait précis, un de ces détails nets qui ne s'inventent pas.

» Songez enfin que des hommes comme Clarke, Broadbent et David Ferrier sont parmi les plus considérables et les plus honorables de la loyale Angleterre, et que rien n'autorise à suspecter leur absolue bonne foi. Or ils ont vu Cornélius à maintes reprises, depuis son arrivée en Grande-Bretagne, depuis le jour où il a pris son *aortite aiguë.* »



Ce récit m'a paru complet et concluant.

Avant de quitter le doyen, je me suis permis de lui demander quels honoraires Charcot et lui avaient touchés pour cette mission, pénible et fatigante sur le moment, et qui, plus tard, devait leur valoir tant de horions.

Et M. Brouardel m'a répondu que le ministère des affaires étrangères n'avait pas encore manifesté l'in-

tention de régler ces honoraires et que Charcot était mort sans avoir rien touché pour ses frais de déplacement.

« Vous pouvez dire encore, fait le doyen en me rappelant, que Charcot n'a vu, ni avant, ni après, un seul ministre, qu'ils ne lui ont pas écrit, qu'il ne leur a pas écrit, et que, s'il a menti, c'est pour rien, pour l'amour de l'art. »

Je connaissais d'ailleurs assez mon vieux maître Charcot pour pouvoir affirmer que tous les ministres du monde et toutes les promesses n'auraient pas pu contraindre à un mensonge cet orgueilleux cerveau qu'on n'asservissait pas.

LA MALADIE ET LA MORT DE M. J. FERRY

La mort si brusque de M. Jules Ferry a déjà donné lieu à tant de commentaires, qu'il n'était pas sans utilité de rechercher quelques informations précises sur le mal qui vient de tuer l'ancien président du Conseil. C'est un peu plus qu'un détail curieux, c'est presque de l'histoire.

J'ai le plaisir de connaître le distingué médecin de l'hôpital Necker, M. Huchard, que les travaux de toute sa vie et son récent *Traité clinique des maladies du cœur* désignaient, comme spécialiste consultant, au choix du docteur Worms, médecin ordinaire, ancien condisciple et ami fervent de Jules Ferry.

Mais j'ai trouvé M. Huchard d'une discrétion qu'aucun argument n'a pu vaincre.

Le secret médical n'a rien à voir en cette affaire, mais le docteur éprouve un peu de gêne à raconter, pour le public, ce qui se passe chez ses malades. Rien de plus honorable et l'interview n'a pas de prise contre ce genre d'arguments.

Nous avons causé, cependant : nous avons causé politique et maladies de cœur, et pour être plus générale que je n'aurai voulu, notre conversation n'en est pas moins fort instructive.

Voici ce que m'a dit le médecin de l'hôpital Necker :

— Jamais les maladies du cœur n'ont été aussi fréquentes qu'en ce moment, et jamais les spécialistes n'ont donné tant de consultations à des hommes politiques. »

« C'est que, qu'on le veuille ou non, il faut bien admettre que les émotions morales, ces émotions qui assaillent, à toutes les minutes de la vie, un parlementaire un peu actif de notre temps, suffisent à déterminer, non pas une lésion des valvules, des soupapes du cœur, mais de la *cardio-sclérose*, une dégénérescence des artères du cœur, une de ces maladies qui commencent par une palpitation, par une pâleur sous l'injure, et qui s'achèvent, subitement, presque toujours, dans une crise d'angine de poitrine. »



Un homme a rêvé d'accomplir de grandes choses. Il a peuplé son pays d'écoles, comme autrefois on le peuplait d'églises ; il a donné à sa patrie un grand empire colonial. Un jour, la dépêche d'un affolé lui casse brusquement son rêve : c'est un sensible, presque

un maladif, malgré sa rudesse apparente; ses amis d'hier le conspuent; il quitte le pouvoir, avec des larmes de rage impuissante; mais il n'a pas trouvé le repos, pour cela : incessamment, pendant des années et des années, avec un incroyable acharnement, on le larde d'injures, on le crible d'accusations, on le désigne comme le seul néfaste !

A chacun de ces coups d'aiguille ou de massue, les vaisseaux du cœur réagissent d'une invariable façon : ils se resserrent spasmodiquement, et ce n'est rien, d'abord, qu'un peu de pâleur passagère ou de légère angoisse; mais peu à peu ces spasmes s'accumulent, et la maladie s'organise. Le cœur, surmené, dégénère, comme chez d'autres le cerveau.

Puis, un jour, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. L'attentat inoffensif d'un aliéné, une balle qui s'amortit et qui contusionne à peine la base du cœur; mais il n'y a pas que le traumatisme bénin : il y a aussi, il y a surtout l'amertume d'avoir suscité tant de haines, de ne pouvoir se promener dans les rues de Paris sans être reconnu et insulté. Et dès lors la maladie du cœur est organisée. Le dénouement viendra plus ou moins vite : une bouffée de joie tardive pourra suffire à le hâter.



C'est tout cela qu'il faut conclure des réponses,

vagues sur le terrain politique, mais précises sur le terrain médical, de M. le docteur Huchard.

Et il a ajouté :

— Dès 1808, le vieux Corvisart signalait la fréquence des morts subites et des maladies du cœur aux époques troublées, sous la Terreur surtout. Lui n'a connu que la première, la terreur rouge ; il y a eu, depuis, la terreur blanche ; et nous assistons à présent à la terreur noire, couleur d'encre d'imprimerie. Ce qu'on écrit de redoutable, de gravement méchant à notre époque, est presque aussi *pathogène*, aussi énervant pour le cœur ou pour le cerveau que la crainte du couperet. »

Ce que M. Huchard n'a pas voulu formuler nettement, je peux bien le déduire sans risque de me tromper : M. Jules Ferry est mort, non point de la rupture d'un anévrisme, mais d'une attaque *d'angine de poitrine,* symptôme ultime d'une *cardio-sclérose*, dont son impopularité prolongée est à peu près la seule cause admissible, le malade n'étant ni un fumeur ni un gros buveur ; c'est à peine s'il avait, de loin en loin, de légères crises de goutte.



M. Huchard s'est refusé à me donner le moindre détail sur les deux visites médicales qu'il a faites

rue Bayard, vendredi matin, à quatre heures, et vendredi soir, à six heures.

Les quelques détails que voici viennent d'une autre source : je tiens à dire qu'ils ne m'ont été fournis par aucun de mes confrères. Ils étaient quatre auprès de M. Jules Ferry : MM. Huchard et Worms étaient assistés par deux jeunes médecins de grande valeur, le docteur Toupet et le docteur A. Weber, l'assistant de M. Huchard.

Vendredi, à quatre heures du matin, M. Jules Ferry râlait du râle d'agonie : sous l'influence des injections d'éther, de caféïne, de trinitrine, il reprit connaissance et put dire quelques mots, haletants, hachés par la brièveté du souffle — jusque vers cinq heures du soir.

A ce moment, l'aggravation définitive.

Mandé par téléphone, le docteur Worms arrive, et c'est à lui que Jules Ferry dit ses dernières paroles, que je transcris sans embellissements :

— Ça va mal,.. jusqu'au grand repos...

A six heures, le docteur Huchard, rappelé en hâte, revient : le pouls est petit comme un fil... la mort est imminente.

A ce moment, à la stupeur de tous, le mourant surgit, se soulève, glisse en bas de son lit et se maintient debout, grâce à l'aide des deux assistants. Il étouffe, le vieux Vosgien entêté; l'air va manquer à sa large poitrine, et il est tout violet d'asphyxie,

et son œil est déjà vitreux. Mais un dernier effort l'a mis debout, et le voilà qui marche avec une énergie farouche, tout d'un côté, prêt à tomber, qui marche vers son cabinet de travail dont la porte est ouverte : il a fait peut-être vingt pas pour venir là, finir dans un fauteuil, près de la cheminée ; six à huit minutes après, il a rendu le dernier souffle. Sa vaillance lui est demeurée jusqu'au bout.

Il a beaucoup souffert, et il est mort très bravement.

Il semble que ce soit, pour les mélancoliques ironies d'un Hamlet, ces politiques, ces impitoyables à l'ennemi, qui meurent par le cœur, d'un surmenage d'émotions ni plus ni moins que ceux qui aiment trop !

LA BLESSURE

ET

L'OPÉRATION DU PRÉSIDENT CARNOT

La *Semaine médicale* de ce matin publie un assez long article où le docteur Poncet, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Lyon, raconte avec beaucoup de lucidité et de précision ce qu'il sait de la blessure, de l'opération, de la mort et de l'autopsie du Président Carnot.

Ce récit a l'importance d'un document historique; après tout ce que les journaux ont publié depuis douze jours, on trouve encore dans ce procès-verbal, où les termes techniques voilent mal l'émotion, plus d'un détail que nos lecteurs prendront intérêt à connaître.

Celui-ci, par exemple :

Le coup de poignard de Caserio fut d'une telle violence, que la lame entra jusqu'à la garde et que l'on entendit le poing de l'assassin heurter la chair.

C'est un fait avéré que la figure du Président n'exprima

rien que le dégoût et que la répulsion. « L'impression » de son entourage fut telle qu'au premier moment on » crut que quelque objet malpropre avait été jeté sur » M. Carnot. »

Mais tout de suite il dit : « Je suis blessé ! » et, sa tête se renversant, il perdit connaissance.

Jusqu'à la préfecture, le trajet dure dix minutes. On peut se le représenter ainsi, d'après le récit des médecins :

La face exsangue, le pouls imperceptible, les mains glacées, le Président était pareil à un cadavre. Pour savoir s'il pouvait encore percevoir la douleur et réagir, on lui pinçait la peau, en lui flagellant le visage ; on avait retroussé la chemise blanche pêle-mêle avec la moire rouge du grand cordon de la Légion d'honneur. Au niveau du foie, sous les côtes, une petite plaie béante de deux centimètres de large laissait baver du sang noir qu'on étanchait avec un mouchoir chiffonné, et l'on allait, parmi les cris furieux de la foule, le galop de l'escorte, le vacarme des fourreaux de sabre, qui empêchaient d'entendre la respiration du blessé.

A la préfecture, où on l'étendit sur un lit de camp, on comprit qu'il respirait encore.

M. Poncet lava ses mains au sublimé, mit un doigt dans la plaie, en explora la profondeur, puis agrandit l'incision de haut en bas pour se donner du jour et connaître toute la vérité. Il vit la veine-porte ouverte ; il y avait hémorragie interne : du sang en grande quantité avait envahi le péritoine ; le pronostic était fatal à bref délai.

Mais cette incision avait eu l'avantage de découvrir la plaie veineuse et de permettre la compression, l'arrêt de l'hémorragie; puis la douleur du coup de bistouri avait tiré le blessé de sa syncope et, d'une voix nette, assez claire, presque forte, M. Carnot dit à plusieurs reprises :

— Oh ! docteur, que vous me faites mal !

Et une fois il ajouta :

— Faites attention, j'ai une typhlite depuis l'année dernière.

Le Président avait eu, en effet, l'année dernière, non pas une maladie de foie, ainsi que le bruit s'en était répandu, mais une inflammation du *cæcum*, une typhlite.

Un tampon de gaze iodoformée fut tassé dans la profondeur de la plaie; on couvrit la blessure de plusieurs couches de gaze antiseptique; la compression maintenue par la main d'un aide empêcha l'hémorragie de se reproduire.

Jusqu'à minuit, le Présideut répondit avec netteté aux questions que lui posaient les chirurgiens : MM. Ollier, Lépine, Gailleton, Kelsch, deux ou trois autres encore qui assistaient M. Poncet.

De temps à autre, une cuillerée de champagne glacé, une injection sous-cutanée d'éther lui redonnaient un peu plus de vigueur, lui maintenaient quelque vitalité.

Vers minuit, survinrent des douleurs plus cruelles, au niveau de la plaie, dans la région des lombes et au niveau de l'estomac. On fit deux injections de morphine.

C'est à ce moment-là que le blessé demanda le colonel Chamoin et qu'il dit d'une voix nette et douce : « Je » suis touché de la présence de tous mes amis, et je » vous remercie de ce que vous faites pour moi. »

Puis il y eut une hémorragie, perte de connaissance, quelques soubresauts convulsifs, et l'agonie fut de courte durée.

Quelques personnes mal renseignées ont pu penser et dire que l'intervention chirurgicale, que l'incision faite par le docteur Poncet avait été pour le moins inutile et qu'on avait vainement fait souffrir le malheureux agonisant.

Le docteur Poncet prend la peine de se défendre de cette accusation ; il prouve surabondamment que son incision et sa compression ont prolongé de trois heures la vie du Président Carnot.

On peut être assuré que le chirurgien de Lyon a tenu, auprès de son illustre malade, la conduite chirurgicale la plus intelligente et la plus probe.

Sans doute, ces trois heures de survie furent trois heures de martyre, mais le martyre de M. Carnot est ce qui lui vaudra de ne jamais périr dans la mémoire des honnêtes gens, sans compter qu'il était peut-être d'une haute importance que le chef d'État pût parler avant de mourir.

MON DERNIER SOUVENIR

(MAUPASSANT)

Les uns après les autres, nous les jetons nos souvenirs, ainsi que des fleurs sur sa tombe. Voici le mien :

C'est avec moi, un médecin, que ce pauvre malade a passé sa dernière journée littéraire, deux jours avant son dernier départ pour Cannes, quinze jours à peu près avant que s'installât en maître le délire dans l'une des plus fortes et dans la plus lucide des intelligences de ce temps.

J'avais été lui demander, pour le supplément littéraire du *Figaro*, cette étude sur Louis Bouilhet qui fut son dernier projet d'art. Depuis un petit volume qui lui avait plu, il m'accueillait avec une bienveillance charmante, et, ce jour-là, il me retint longtemps auprès de lui.

Pendant près de deux heures, Maupassant lut à haute voix les vers de son bien-aimé maître, qu'il avait été prendre la veille chez Lemerre ; il les chantait comme une psalmodie, avec un sentiment profond de leur beauté et la plus admirable émotion de voix.

Cet homme qui, pour mieux se différencier de Flaubert, feignait l'indifférence aux lettres, m'apparut ce jour-là comme doué de la plus haute sensibilité artistique.

Puis il me raconta, avec une magnifique fierté d'enthousiasme, Bouilhet se défendant des prêtres à son lit de mort.

Cent fois le vieux poète avait redit sa ferme volonté de mourir sans secours de la religion. A l'heure de son agonie, de pieuses parentes profitèrent de ce qu'il restait seul un moment pour lui envoyer le curé, un curé débordant de zèle... Et dans le récit de Maupassant, c'était une admirable chose la lutte entre le prêtre penché sur le mourant, guettant son âme sur ses lèvres pour l'emporter de force au ciel, et le vieux poète philosophe criant pour le chasser, appelant au secours, s'entêtant à mourir dans son isolement et dans sa fierté d'homme libre, qui sait aller dans le néant.

Notre ami témoignait d'une très grande admiration pour l'héroïsme de cette fin. Et pourtant, n'est-ce pas du souvenir de la mort de Bouilhet qu'il a tiré *l'Oncle Sosthène*, ce petit chef-d'œuvre où certain père jésuite joue, vis-à-vis d'un vieil athée, un rôle si délicieusement ironique ?

— Du reste, avait-il ajouté, vous verrez l'*Angelus* : ce sera terriblement irréligieux... anticlérical, plutôt.

Puis, revenant à son projet d'étude sur Bouilhet,

sur Flaubert et sur son oncle Le Poitevin, dans un élan de sympathie tout-à-fait simple et tout-à-fait touchant, il me promit de me la dédier...



Tous les hommes de lettres à qui j'ai raconté cette visite rue Boccador, n'ont point manqué de me demander si, dès ce moment-là, en médecin habitué à formuler un pronostic, j'avais lu la folie prochaine dans les yeux du maître écrivain.

Je puis bien dire que, ce jour-là du moins, je l'ai trouvé parfaitement semblable à un homme sensé ; ses lèvres n'ont pas trahi une pensée qui ne fût pleine de sagesse, de juste enthousiasme, de critique avisée. Il n'avait pas très bonne mine, voilà tout.

Mais, qui saura calmer l'anxiété que sa folie a fait planer sur le monde des lettres ?

Combien sont venus me trouver, nerveux impressionnables, neurasthéniques simplement, dont le cerveau a choisi pour « phobie » la peur de l'aliénation mentale, du jour où Maupassant a été fou.

Quelques-uns, certes, dans le nombre, étaient bien loin de son génie, mais tous se comparaient à lui ; tous ressentaient jusqu'aux entrailles ce sentiment de pitié profonde, d'attendrissement éperdu que nous procurent les malheurs qui auraient pu nous arriver, qui nous arriveront peut-être. Quelques-uns en gardaient

l'idée fixe pendant des mois. Plus d'un manquait à son enterrement, l'autre semaine, qui avait craint « de se faire trop mal en y allant ».



Dans cette tragique aventure, deux points restent mystérieux que chacun tente d'élucider à sa manière, à la façon que sa rêverie lui conseille : la tentative de suicide, tout au début, à Cannes, et les causes réelles de la folie de Maupassant.

On a dit que son âme fière, comprenant bien qu'elle tombait à l'abjection de la démence, avait voulu s'affranchir de la vie, par une décision suprême et libre de sa dignité. C'est une légende trop belle pour être conforme au réel. L'abominable maladie ne permet pas de ces dédoublements. Les fous ne se savent pas fous, et la totalité de leur intelligence sombre. Vous tous qui craignez de devenir aliénés, vous ne serez jamais que des neurasthéniques, précisément parce que vous voyez le danger. Maupassant, hélas ! n'a rien vu : il a cherché à se tuer comme il aurait tué, pour obéir à l'impulsion homicide, simple symptôme de son mal.

Il faut dire cela, non pas pour le diminuer, cet incomparable écrivain qui fut mon ami quelques heures, mais pour défendre ses médecins et ses intimes — Ollendorff et Cazalis, surtout — de l'accusation par trop injuste d'avoir condamné Maupassant à vivre deux années la vie de cabanon à laquelle il avait fièrement

voulu se soustraire. Cazalis et Ollendorff lui furent des amis de tous points admirables et vous auriez agi comme eux, croyez-le bien !

En face de ce destin terrible, ne commettons pas d'injustice.

***

N'accablons pas non plus de trop lourdes responsabilités la littérature mangeuse d'hommes, le dur métier où le cerveau fait tout... ni, mon Dieu !... cette femme qu'une rumeur accuse d'avoir mis son cœur en torture par des coquetteries impitoyables, des abandons insuffisants et des tromperies deux fois graves !

Oui, certes, le métier d'écrire est une usure, lorsque l'on fait appel à son génie en se grisant d'éther, comme lui quand il écrivait *Pierre et Jean.* Mais loin d'exaspérer, le travail calme, soutire, pour son plus grand bien, l'excès de force d'un cerveau excité.

L'amour est bien autrement grave. Encore ne peut-il suffire à aliéner un cerveau que l'hérédité n'avait pas préparé, condamné d'avance. L'hérédité, c'est bien vraiment la seule cause redoutable : celle de Maupassant était accablante. Il faut le dire pour tous ceux qui restent sous l'angoisse : ni le génie le plus envolé, ni le travail le plus formidable, ni l'amour le plus torturé ne rendent fou celui que le fatum moderne, l'hérédité n'a pas marqué. Et l'exemple du mort très grand que nous pleurons, doit tourner à nous fortifier tous et non pas à nous tourmenter.

A LA MÉMOIRE DE TRÉLAT

Mardi dernier, l'Académie de médecine étant solennellement réunie sous la présidence du professeur Laboulbène, le docteur Alphonse Guérin a prononcé devant la compagnie un éloquent éloge d'Ulysse Trélat.

A cette occasion, un grand nombre de mes confrères de la presse scientifique et politique se sont tournés, pour ainsi dire, vers la Parisienne d'élite, vers l'admirable âme d'artiste qu'est la veuve du grand chirurgien, pour lui offrir, comme un respectueux hommage, quelques lignes évoquant la noble figure du mort.

Je veux aussi apporter mon tribut, et bien qu'il reste infiniment peu à glaner après les paroles émues que jadis ou naguère prononcèrent Tarnier, Péan, Terrier, Jules Ferry, Charles Monod, Napias et Paul Segond, l'élève préféré du maître, je veux raconter à mon tour quelle impression il laisse en ma mémoire.

C'est à la Charité que je le vis pour la première fois.

Comme toujours, il y arrivait tard, longtemps après

midi sonné : ses internes ne déjeunaient jamais que bien longtemps après les autres.

Sa figure était saisissante, encadrée de crins blancs et noirs ; son beau front bossué sur les arcades sourcilières, ses paupières meurtries, ses rides innombrables faisaient de son visage comme l'eau-forte d'un maître hollandais, et son regard, sous les épais sourcils, avait une dureté mensongère dans ses moments de noire humeur.

Il arrivait, fumant son éternelle cigarette, toussant son éternel catarrhe, maussade, ayant mal secoué l'engourdissement du sommeil. Mais, auprès du malade, son étonnante intelligence se vivifiait tout de suite, subtile, pénétrante, éprise de perfection, voulant le diagnostic le plus fin, le mieux déduit, le plus artistiquement deviné.

Il opérait superbement, avec la fougue des batailles, des bousculades à ses aides, des fureurs contre les bistouris insuffisamment aiguisés ; mais quelle habileté de main, quel consciencieux asservissement aux lois de l'asepsie, et quels résultats excellents !

Et jamais professeur ne fut plus charmant à entendre. Aucun n'apporta tant d'art spontané, tant de tempérament oratoire à l'enseignement scientifique. Il avait la phrase empoignante, qui saisit comme un geste et maintient l'auditeur en face, les yeux dans les yeux, subjugué : on subissait cette puissance, et

on l'aimait en l'écoutant parler, tant on sentait qu'il se donnait sans aucune réserve.

Une fois, j'eus la bonne fortune de le voir de tout près à l'œuvre, au cours de je ne sais quel débat académique.

Tout d'abord il sembla ne prendre qu'un intérêt fort médiocre à ce que venaient dire, l'un après l'autre, à la tribune, deux orateurs empâtés de science, alourdis de documents, empêtrés d'observations. Puis à un moment donné, son attention fut captivée : il écouta et je vis tout son être, tout à l'heure indifférent, se tendre vers la discussion, en absorber les éléments fondamentaux, qu'au fur et à mesure son esprit si lucide clarifiait, classifiait et précisait.

Et, dès lors, le besoin de parler lui monta.

Sa respiration fut plus ample, il toussa par deux fois... et bientôt, n'y tenant plus, impatient comme un cheval de charge, il demanda la parole.

En quelques phrases brèves, un peu cassantes tout d'abord, puis plus amples, d'un plus grand souffle, il posa la question avec une netteté, une précision telles, que déjà nous en pouvions tous entrevoir la solution : cette question, il l'ignorait à peu près tout à l'heure; mais il l'avait apprise, indigeste, confuse, de la bouche de ses confrères et il la leur resservait limpide, méthodique, simplifiée, résolue, donnant à tous, au lieu du doute, le sentiment de la sécurité scientifique. Il avait le don souverain de savoir porter la lumière.

Tel est l'homme à qui ses confrères viennent de faire une sorte d'apothéose, près de trois ans après sa mort.

Personne ne mérita mieux d'être honoré de la postérité. Très artiste, parfois distrait, oublieux de l'heure, sans empressement auprès des clients lucratifs, il ne sut pas, il ne voulut pas être un de ces chirurgiens qui font grande fortune.

Mais, en revanche, il récolta de belles moissons d'amitiés. Jamais maître ne fut pleuré plus tendrement par ses élèves ; tous ceux qui l'avaient approché avaient été puissamment impressionnés par l'originalité de sa nature, et il faut croire qu'il tenait une grande place, à en juger par le vide énorme qu'il a laissé.

Quand il mourut, il possédait, d'ailleurs — sauf l'Institut qui l'attendait — tous les titres honorifiques qu'un médecin français peut souhaiter : professeur de clinique, chirurgien de la Charité, membre et ancien président de l'Académie de médecine, commandeur de la Légion d'honneur.

Comme l'œuvre de plus d'un maître, comme l'œuvre d'un La Bruyère ou d'un Baudelaire, l'œuvre qu'il laisse derrière lui tient en deux volumes de magistrales cliniques, recueillies par ses internes, et présentées au public par son ancien chef de clinique, Paul Segond.

Mais sa parole féconda des générations de jeunes chirurgiens : il y en a sous toutes les latitudes qui diagnostiquent parfaitement et qui opèrent habilement parce qu'ils ont été à son école. Et jamais ouvrage compact, avec sa suite monotone de lignes innombrables, ne put frapper et conquérir les jeunes esprits comme le fit sa parole magique, qui enseignait irrésistiblement.

LA MÉDICATION VIBRATOIRE

Puisqu'elle est décrétée, l'Exposition fermeture de siècle, il est temps de se préoccuper d'y installer une galerie où des séries de tableaux vivants incarneront, pour l'édification des visiteurs, le dernier cri, — c'est le cas de le dire — le dernier cri des souffrances physiques et des tourments que les médecins modernes inventèrent sous prétexte d'y remédier.

Galerie des supplices dans le goût du musée de la torture à Nüremberg, avec cette seule différence que les poupées aux pointes acérées, les roues, les chevalets, les brodequins eurent quelque prétention à redresser les âmes torses d'hérétiques et de voleurs, tandis que les mécaniques contemporaines, beaucoup plus matérialistes, ne prétendent qu'à réparer notre pauvre machine humaine.

Sans compter tout le formidable attirail qu'utilise la chirurgie, je propose qu'on voie, rien que dans la section du système nerveux, des hystériques sous la douche, des ataxiques suspendus, des neurasthéniques

en train de se transfuser quelques sucs, et des affaiblis respirant, sur la flamme d'une bougie, des pierres, comme des fétiches, d'où se dégage du fluor.

Mais le succès d'étrangeté sera, n'en doutez pas, pour la toute dernière trouvaille, pour la « méthode vibratoire », récemment préconisée par M. le professeur Charcot, dans une leçon à la Salpêtrière, et dont j'apporte la primeur à mes lecteurs du *Figaro* (1).

Voici ce que le maître enseigne.



Il existe une névrose, appelée *Paralysie agitante* ou *Maladie de Parkinson*, que caractérisent, entre autres symptômes, l'immobilité du masque facial, un geste continu des mains dont les doigts tremblent et semblent perpétuellement occupés à rouler une boulette de mie de pain, et l'attitude d'ensemble de tout le corps, à moitié fléchi et soudé, maintenu comme par un pal.

Les pauvres diables qui en sont atteints souffrent beaucoup, dorment très mal ; signe particulier : ils ont toujours trop chaud et enrhument perpétuellement leur femme, avec leur habitude de rejeter au loin les édredons et les couvertures du lit conjugal.

A cette maladie bizarre, pas de cause bien définie. A l'autopsie, absolument aucune lésion appréciable — et, jusqu'à ces temps-ci, aucun traitement efficace.

(1) Cet article est daté du 20 juillet 1892.

Depuis longtemps, en interrogeant ses malades, M. Charcot leur avait découvert une singularité plus singulière encore que les autres. Quand une personne atteinte d'une maladie de Parkinson fait en chemin de fer un long voyage, quand elle est violemment ballottée, secouée dans un trépidant train express pendant un assez long trajet, de Paris à la Méditerranée, par exemple, les symptômes douloureux ou pénibles s'atténuent considérablement.

Ce qui nous éreinte les repose ; ce qui nous brise les lombes leur rend la souplesse, et j'ai eu, pour ma part, occasion de connaître une dame qui faisait deux fois consécutives, aller et retour, le voyage Paris-Marseille, pour se donner un peu de calme et de sommeil. Le paysage défilant aux vitres lui importait aussi peu que possible : les secousses du train faisaient tout son bonheur.



Ce fut ainsi que la trépidation entra dans le domaine de la thérapeutique.

Pour éviter à ses malades des déplacements inutiles, Charcot fit construire un fauteuil, extrêmement perfectionné depuis, et sur lequel il suffit de s'asseoir pour être secoué comme du son dans le blutoir.

J'en ai tâté : pour vous et moi, il est simplement abominable ce petit va-et-vient perpétuel qui vous ébranle rudement et qui menace de vous rompre. Mais placez

sur le fauteuil le paralytique en question, mettez en mouvement la mécanique trépidante, et vous verrez le pauvre secoué renaître à la vie, son corps se désempaler peu à peu. Le lendemain matin, il vous dira, avec une reconnaissance attendrie : « J'ai dormi comme un juste, » ce qui ne m'était arrivé depuis trois ou quatre ans! »



La méthode prit de l'ampleur : le docteur Vigouroux soulagea des ataxiques en enfermant leurs membres douloureux dans une caisse résonnante où vibrait un diapason.

Boudet de Paris étudia les mêmes vibrations, localisées sur un point de la peau.

Un Anglais, Mortimer-Granville, se glorifia d'inventer un petit marteau trémulant qui percutait la tête aux migraineux.

Puis M. Charcot s'avisa d'appliquer directement au crâne l'action vibratoire si favorable au système nerveux : sur ses conseils, un électricien distingué, M. le docteur Larat, vient de faire construire un casque dont l'apparence extérieure tient le milieu entre le heaume de M. Van Dyck dans *Lohengrin* et le casque de nos sapeurs-pompiers. Intérieurement, il est muni de lamelles de bois comme un « conformateur » de chapelier. Ces lamelles s'appliquent à la tête du patient et lui communiquent les secousses très énergiques qu'elles reçoivent d'un petit moteur électrique.

La tête entière vibre : le cerveau danse dans son liquide céphalo-rachidien.... et, chose invraisemblable mais parfaitement vraie, les malades les plus délicats de leur crâne, ceux qui redoutent le plus les heurts les plus légers, les neurasthéniques, les névralgiques, les migraineux s'en trouvent à merveille.

C'est tout nouveau, les observations ne se comptent pas par centaines, mais jusqu'à présent on a eu raison de maux de tête absolument rebelles à tout. Un mélancolique persécuté, poursuivi par des voix méchantes, n'a pas eu son accès, que la vibration du casque semble avoir fait avorter.

Ce rien, c'est tout de même un pas de plus dans la thérapeutique des maladies nerveuses.

Pauvre, pauvre humanité vraiment ! et quel comique douloureux se dégage de certains de nos maux et de nos inventions pour les guérir !

Étant donné l'accroissement de l'énervement, de la névropathie dans les centres civilisés, d'ici peu, nous ne serons plus que neurasthéniques, migraineux ou ralentis de la nutrition à Paris. J'entrevois une ère prochaine où les chapeliers ne fabriqueront plus que des casques trépidants : il y en aura de paille pour les bains de mer, à claque pour le monde.

Quand nous aurons besoin de l'intégrité de nos facultés intellectuelles, nous ferons vibrer notre tête : « Agiter avant de s'en servir ». Dans les journaux, nous

aurons notre casque à la salle de rédaction : nous le mettrons pour écrire un article.

L'Académie française, où les fatigués sont en nombre, va commander, affirme-t-on, quarante fauteuils trépidants. Les séances mouvementées ne seront plus l'exception...

LES CHIENS ENRAGÉS DE PARIS

Pour se délasser des alarmes que lui causent les anarchistes, M. le préfet de police se fait doctement renseigner sur les chiens enragés et le nombre de leurs victimes, ce qui ne le change pas beaucoup d'occupation.

Le rapport que le Conseil d'hygiène et de salubrité vient d'adopter à son usage, je ne puis pas me dispenser d'en dire un mot à mes lecteurs, pour leur donner la terreur de la rage qui les tourmente insuffisamment, paraît-il, et pour leur annoncer qu'on va leur museler leurs chiens !

Le pis est que le docteur Dujardin-Beaumetz, rapporteur, adjure la presse parisienne de lui venir en aide et d'établir un courant d'opinion en faveur de mesures préventives rigoureuses. Par sentiment, je suis, nous sommes tous pour les « bons chiens », si merveilleusement chantés dans le petit poème en prose de Baudelaire. Mais les chiffres qu'a dégainés le Conseil d'hygiène sont

d'une éloquence terrible, et les bons chiens auront leur muselière, sous peine d'équarrissage, d'ici fort peu de temps.

***

A l'Institut Pasteur, les résultats sont merveilleux. Depuis deux ans, il n'est pas mort une seule des 296 personnes qu'on y a traitées après morsures de chiens enragés sur le territoire du département de la Seine. Pour les mordus venus de loin, la moyenne de mortalité a été un peu moins de 1, exactement 0,88 0/0, tandis que les mordus non traités rue Dutot meurent dans la proportion de 14 à 15 0/0.

Le traitement de la rage par les vaccinations pastoriennes est donc en bonne voie de perfectionnement, tout proche de la perfection.

L'hésitation n'est plus permise et il faut s'y soumettre, le cas échéant.

Mais pendant ce temps-là, le nombre des chiens enragés s'accroît dans des proportions très alarmantes, et quelque plaisir qu'on éprouve à guérir les mordus, il est peut-être encore plus humain de leur épargner la morsure ! Les plus fervents pastoriens sont de cet avis-là.

***

En 1888, on compte le chiffre énorme de 863 chiens enragés. Le préfet de police, n'écoutant que son courage

(il en faut beaucoup pour ce genre de déterminations), prescrit que tous les chiens seront tenus en laisse : le chiffre des animaux atteints tombe à 367, puis à 203 dans l'année. Mais les mesures se relâchent : le Parisien, né frondeur, reconquiert sournoisement la liberté pour ses toutous. La laisse tombe en désuétude; résultat net pour l'année 91 : 400 chiens enragés, et ça augmente encore depuis que l'année 92 est entamée.

Je suis de ceux qui raffolent des chiens, qui les estiment presque tous supérieurs à presque tous les hommes ; mais, outre que la muselière préserve aussi les chiens, songez-y, je vous prie, elle garantit surtout les enfants, les petits, trois ou quatre fois plus fréquemment mordus que les grandes personnes. Les statistiques nous le prouvent, à nous en donner le frisson.

Et dès lors, on a beau relire le poème de Baudelaire, écouter la concierge raconter à qui veut l'entendre que ce sont justement les muselières qui rendent les chiens enragés (textuel), on ne peut s'empêcher de trouver tout de même que le Conseil d'hygiène a raison.

A Berlin, depuis 1852, dans la Prusse entière depuis 1875, à Vienne depuis 1887, en Hollande depuis 1879, la rage humaine est une maladie littéralement introuvable, parce que tous les chiens sont astreints à la muselière, parce que l'abatage des animaux enragés ou simplement suspects est rigoureusement, impitoyablement pratiqué.

Il en sera de même en France, le jour où l'on voudra. On ne peut pas ne pas vouloir.

La population parisienne va protester comme elle a déjà fait; le préfet n'en tiendra pas compte et prescrira la muselière. Ceux qui en vendent feront une grosse fortune, et, dans un an, le nombre des mordus ayant diminué dans d'énormes proportions, le danger sera oublié, on lâchera les muselières pour recommencer dans deux ans.

C'est ce qu'on nomme le progrès.

LA GUÉRISON DE LA TUBERCULOSE

La communication du professeur génois Maragliano sur un nouveau traitement de tuberculose n'a pas cessé d'émouvoir l'opinion publique. Il ne se passe guère de jour sans qu'un journal — médical ou politique — ne lui consacre un article important, et nous, les médecins, nous ne rencontrons pas un client dans la rue sans qu'il ne nous demande ce que nous en pensons.

C'est qu'il s'agit du plus abominable des maux humains, de cette phtisie pulmonaire qui, sur les statistiques, figure à elle seule pour un cinquième de la mortalité totale.

Nous avons pensé qu'il serait du plus haut intérêt d'aller causer de ce grave sujet avec les maîtres de l'Institut Pasteur.

Il fallait que le public pût savoir ce que pensent, de la trouvaille de M. Maragliano et du fond même de la question, ces hommes qui nous ont donné tant de preuves de haut savoir, de probité intransigeante et de sagesse scientifique.

J'ai vu et longuement interrogé les deux « pastoriens » que je jugeais être le mieux à même de nous renseigner — ils me demandent, avec leur monacale modestie, de ne pas imprimer leur nom — et je me contente de transcrire, en les simplifiant un peu pour nos lecteurs, les explications très complètes, très claires et tout à fait intéressantes qu'ils ont bien voulu me donner.



« Le travail lu par M. Maragliano au Congrès de Bordeaux échappe à la critique sérieuse, m'ont-ils dit, et vraiment on n'en peut penser ni bien ni mal.

» Pour entraîner la conviction, il aurait fallu apporter deux séries de preuves : expériences sur des animaux; traitement des malades.

» Or, il faut bien le dire, les résultats obtenus sur des malades sont d'une extrême banalité.

» Quant aux preuves expérimentales, elles manquent absolument.

» Pour peu que M. Maragliano possède à son actif une seule expérience de laboratoire vraiment démonstrative et saisissante, qu'il la fasse connaître : nous la vérifierons immédiatement, et, si elle est probante, nous ne lui marchanderons pas notre admiration.

» Si M. Maragliano ne parle pas, c'est sans doute — cela dit sans le moindre sentiment d'hostilité envers ce savant distingué — c'est sans doute qu'il n'a pas de

chose assez convaincante à montrer. Mais nous pouvons parler, nous autres, et dire avec précision où en est, à l'heure actuelle, la question d'un traitement spécifique, d'un vaccin pour tuberculose. »

Pour comprendre ce qui va suivre, il faut que mes lecteurs se fassent une idée claire de ce qu'est la tuberculine de Koch, qui a servi de point de départ à toutes les recherches ultérieures.

Pénétrez avec moi dans le laboratoire et fabriquons ensemble de la tuberculine.

Voici des bacilles de la phtisie; ensemençons-les dans du bouillon vulgaire additionné (selon la formule de Roux et Nocard) de 4 % de glycérine.

Pendant quarante jours, laissons cette culture pulluler dans l'obscurité propice, à la température favorable de 37° centigrades. A cette date, les microbes auront déposé dans le bouillon des poisons émanés de leur venimeuse personne, des *toxines* — c'est le terme usuel — que nous allons utiliser.

En les tuant par l'ébullition — aucun d'eux ne résiste à la température de 100° — débarrassons-nous des microbes eux-mêmes, et tamisons le bouillon à travers un filtre où leurs cadavres resteront ; évaporons au bain-marie jusqu'à 1/10e de son volume primitif cette solution de toxines et nous aurons de la tuberculine, telle que la fabriqua, le premier, le professeur Koch, de Berlin.



L'erreur de Koch fut de penser que sa tuberculine était un remède, que l'on pouvait guérir la tuberculose avec cette décoction de poisons émanés des microbes mêmes de la tuberculose.

On sait quelle déception cruelle fit suite à cette hâtive espérance.

Tout bien analysé, la tuberculine n'était nullement un remède, mais simplement un remarquable moyen de diagnostic : injectée à un sujet sain, elle ne détermine aucun effet appréciable ; inoculée à un tuberculeux, elle provoque, on le sait, de la fièvre et tout un cortège de signes révélateurs.

Si la tuberculine, directement inoculée à l'homme malade, faisait plus de mal que de bien, peut-être pouvait-on tout de même l'employer utilement à immuniser des animaux, dont le sérum serait le vaccin souhaité. C'est la question que se posa l'éminent professeur d'Alfort, M. Nocard, quand les belles expériences de MM. Chantemesse et Widal pour la typhoïde, de MM. Roux et Chamberland pour le vibrion septique, l'eurent mis sur la voie.

Mais, phénomène inexpliqué, la méthode qui réussit pour d'autres maladies infectieuses, n'a donné aucun résultat pour la tuberculose. Jamais la tuberculine n'a

rendu un animal réfractaire au bacille, et jamais le sérum d'un animal inoculé n'a donné, chez l'homme malade, de résultats thérapeutiques décisifs.

On n'a jamais eu à enregistrer que des améliorations vagues — dans le genre de celles dont parle M. Maragliano — mais à la rue Dutot, on n'a point coutume de se contenter d'arguments approximatifs.

Ces tentatives d'immunisation par la tuberline, c'est la voie suivie jusqu'à ce jour à Berlin comme à Paris, chez Robert Koch comme à l'Institut Pasteur.

M. Maragliano, mieux inspiré, a-t-il trouvé le joint? S'est-il engagé dans une voie parallèle qui n'aboutisse pas, comme l'autre, à une impasse? Si oui, pourquoi ne pas le dire? Mais il est permis d'en douter, après les efforts, jusqu'à ce jour infructueux, de gens comme R. Koch, qui, depuis vingt ans, ne cesse d'appliquer ses exceptionnelles facultés intellectuelles à la solution de ce problème-là.

Tous ceux, d'ailleurs, qui se sont occupés de cette question sont obligés de reconnaître qu'elle présente des difficultés et des complexités toutes particulières.

Tous les microbes d'un phtisique, fussent-ils instantanément détruits, il resterait encore à lutter contre leurs toxines, contre les poisons qu'ils abandonnent *post mortem*, avec une lenteur qui semble une survie de leur malignité.



Faut-il donc renoncer à l'espoir de guérir l'homme atteint de tuberculose ?

Non certes, puisque la phtisie guérit, assez souvent en somme, d'elle-même ; elle guérit toutes les fois que la santé de l'homme sur qui elle évolue est assez vigoureuse pour triompher de l'envahisseur et le mettre hors d'état de nuire.

Etudions donc la manière dont l'organisme vivant se défend contre le microbe : nous y puiserons les plus précieux indices pour l'invention d'un traitement rationnel.

Cette étude de la résistance de nos tissus à l'envahisseur a été suivie dans ses moindres phases par le maître à qui nous devons la connaissance des lois de la défense de l'organisme contre ses ennemis microbiens, par M. Elie Metchnikoff.

Je ne sais pas de roman d'aventures, de récits de guerre plus poignants que cette lutte héroïque, tragique d'infiniment petits.

Pour sujet de ses recherches, M. Metchnikoff a fait choix d'un petit rongeur d'Algérie, la *gerbille d'Afrique*, petite bête qui a pour caractéristique de ne jamais mourir de la tuberculose. On l'inocule et les bacilles l'envahissent, mais invariablement, au bout d'un temps plus ou moins long, l'organisme de l'animal a pris le dessus, et les bacilles sont mis hors de combat.

On sait que ce sont les globules blancs de notre sang, les *phagocytes*, pour employer le mot technique, qui sont chargés de ce service de la sûreté, de cette défense contre les microbes.

Eh bien ! en immolant — à différents moments de leur lutte contre les microbes envahisseurs — un certain nombre de gerbilles, on voit au microscope la série de tableaux saisissants que voici :



Premier acte. — Le bon globule blanc, avec son air un peu lourd et paterne, rencontre sur sa route le petit bâtonnet fin, net, presque élégant qu'est le bacille de Koch. Ils viennent au contact, et le globule blanc absorbe le microbe : on distingue le bacille intact, vivace, en pleine vigueur, en pleine malignité par conséquent, dans l'intérieur de la cellule-phagocyte.

Deuxième acte. — Sous l'influence de véritables sucs digestifs sécrétés par le phagocyte, le bacille, rongé, altéré, se creuse ici, se gonfle là, perd sa finesse rectiligne, devient une sorte de branche noueuse, qui s'effrite, puis disparaît, digérée, anéantie par le globule blanc vainqueur.

Mais, bien souvent, la bataille est plus longue, la victoire plus disputée.

Penchez-vous sur ce microscope, voyez d'autres phases du drame.

Ici, le phagocyte n'est pas assez vigoureux pour digérer le microbe; le microbe n'est pas assez fort pour faire dégénérer et périr la cellule; les deux adversaires se valent.

Alors, pour se soustraire aux sucs digestifs qui le menacent, le microbe construit des fortifications, s'entoure d'enveloppes stratifiées, sécrétées par lui-même, et qui vous apparaissent au microscope comme les enveloppes concentriques d'un bulbe d'oignon.... Cela le protège pour un temps; mais cette carapace finit par lui être fatale : il y meurt d'inanition.

Et le globule blanc, pour achever de l'emmurer, sécrète autour de lui des couches de phosphate de chaux qui lui serviront de tombeau — si bien que le rasoir du bactériologiste s'ébrèche sur ces tissus calcaires quand il veut en faire des coupes pour les monter en « préparations ».

N'est-ce pas un spectacle du plus prodigieux, du plus mélancolique attrait, que cette bataille, que ce siège en règle mille fois répété aux profondeurs de nos tissus? Est-elle assez toujours la même cette lutte pour l'existence, qu'il s'agisse de peuples, d'individus humains, de bêtes fauves ou de ces êtres microscopiques dont la longueur moyenne est de 5 millièmes d'un millimètre !

Et comme la Providence apparaît loin de tout cela! Comme la Nature est indifférente, impassible, aban-

donnant les adversaires à leurs propres moyens de luttes, sans discernement ni justice !

A ses yeux, il n'y a ni bon ni mauvais droit, ni oppresseur, ni opprimé, ni globule blanc, ni microbe, ni Prussiens, ni Français : c'est le plus fort qui a raison !



Chez la gerbille, c'est toujours le globule blanc le plus fort ; chez l'homme, il est le plus souvent vaincu.

Mais lorsque l'un de nous guérit de la phtisie — spontanément ou grâce à une efficace hygiène — c'est par un mécanisme analogue d'emmurement du microbe, de calcification des lésions. Le phagocyte tue le bacille et l'enferme, avec ses poisons, dans un tombeau solidement scellé.

Cette fière besogne, les globules blancs l'accomplissent chaque fois qu'ils en ont la force, chaque fois que notre vigueur individuelle est à la hauteur de sa tâche.

Quand nous sommes trop faibles, le bacille vainqueur fait dégénérer la cellule : le mal est maître du terrain.

Il reste donc, en somme, un large espoir de guérison de la tuberculose.

Cette guérison, il ne faut vraisemblablement pas la chercher dans des agents chimiques capables de tuer le bacille ; car, tuerait-on, d'un coup, tous les microbes, leurs toxines demeureraient aussi nuisibles qu'eux.

Il faut chercher dans la voie des stimulations de l'organisme : il s'agit, au total, d'inventer un moyen de décupler la force du phagocyte, de lui faire sécréter des sucs digestifs capables de tuer le bacille, et des sécrétions calcaires capables de l'emmurer ensuite.

Celui qui fera cela guérira la tuberculose.

Il aura mérité la plus belle statue sur la plus belle place des plus belles villes du monde.

Où est-il à l'heure actuelle, car il est né probablement ?... C'est un enfant rêveur sur les bancs du collège, un étudiant à tête blonde et à lunettes du laboratoire de Koch, un jeune élève de Nocard ou de Roux... Ce serait drôle si c'était Maragliano, tout de même !...

LES RADICAUX DU BISTOURI

Puisque l'on va pouvoir, enfin! causer d'autres choses que du choléra qui se meurt (1); puisqu'il est sur toutes les lèvres, prémices d'un retour à la saine gaieté, le jeu de mots trop facile à prévoir, qui sert d'oraison funèbre au bacille : « Il était temps de mettre un point à cette odieuse virgule! » il faut ne pas laisser passer inaperçu ce premier *Congrès de gynécologie* qui vient de réunir à Bruxelles, dans la grande salle des académies, avec alternative de dîners somptueux et de discours savants, trois cents des plus fameux guérisseurs de la femme, parmi lesquels nos compatriotes Segond, Péan, Richelot, Jules Chéron, Doyen (de Reims), le Britannique Spencer Wells, très illustre « ovariotome », le Berlinois Martin, très célèbre « laparotome », l'Allemand Kusserow, Engelman, des États-Unis, l'Italien Porro, le Russe Reus, le Norvégien Schonberg, Vuillet, de Genève, et Consolas, compatriote d'Esculape, sans oublier Pawlaky-bey, que délégua tout exprès le Sultan dans sa sollicitude pour les sultanes.

(1) Septembre 92.

Il faut parler de ce Congrès, parce qu'il a tourné très à la gloire de la France, et aussi parce qu'on y a traité, sous son aspect uniquement technique, une question de morale nouvelle, d'une modernité vraiment très curieuse, comme vous pourrez en juger!



On a fait la part belle aux chirurgiens de notre pays. Péan et Segond notamment ont eu de grands succès avec leur *hystérectomie par les voies naturelles.*

Mais ce sont là surtout régals à savourer entre gens du métier. C'est le docteur Chéron, un vieux praticien de sage expérience et de haute valeur, qui fut l'âme de la querelle dont je veux parler maintenant.

Oh! le sujet est délicat... Si quelque mot trop spécial m'échappe d'aventure, je demande pardon d'avance à mes lectrices. Mais, si j'en crois les psychologues, ce ne sont plus là choses à provoquer leur indignation. Ils prétendent que, dans le monde, quand on voit maintenant chuchoter deux femmes qui mêlent des sourires à des airs inquiets, c'est qu'elles papotent entre elles des douleurs dont le ciel inclément les afflige; le grand motif à confidences ce serait la consultation dernière, quel docteur il faut préférer, et, le tout, justement, dit en termes techniques, qu'il est aussi chic de savoir que les mots spéciaux au steeple ou au tennis :

— Une salpingite, ma chère!

— Ma mignonne, figurez-vous que Pozzi a diagnostiqué « métrite parenchymateuse! »

— Ectropion antérieur, mais c'est affreux, ma chère belle!

Puis, des discussions, chacune prônant la douceur, la discrétion, le savoir du maître à qui elle s'est confiée. Et c'est à qui sera plus gravement atteinte, comme, après la venue au monde d'un enfant, c'est à qui s'enorgueillira d'avoir plus souffert que les autres.

Seules, les mères-grand qui, de leur temps, n'avaient pas ces soucis, s'ébahissent de voir tant de jeunes femmes soignées, et les accusent, non sans quelque raison, d'y mettre un soupçon de snobisme, d'en faire une manière de sport chirurgical, le plus moderniste des sports.



Donc et sans autre guide que les conseils d'une amie plus expérimentée, elles vont, ces jeunes malades, ou chez un médecin ou chez un chirurgien spécialiste. Leur sort est différent selon celui qu'elles consultent.

La médecine est lente : elle met du temps à guérir, contrainte qu'elle est d'employer plusieurs moyens simultanés. Elle est en grands progrès depuis quelques années : par crainte des interventions trop terribles, elle se risque aux opérations bénignes, et elle y réussit. Elle s'efforce de guérir sans violences, professe que l'ablation d'un organe est une défaite et non une

victoire, surtout quand cet organe est celui par quoi l'on est mère. Elle s'enorgueillit d'être conservatrice.

Plus en progrès encore, accoutumée à réaliser des prodiges, la chirurgie est plus impatiente, plus active, plus radicale. Elle enlève, elle extirpe, comme c'est son métier, et Chéron pousse un cri d'alarme, affirmant qu'on en ôte trop.

Chéron est surtout médecin. Il est l'homme de ce qu'il a lui-même baptisé « la gynécologie médico-chirurgicale conservatrice. » Il opère pour épurer, très rarement pour extirper : peut-être prêche-t-il un peu pour sa paroisse puisque le voilà leader du nouveau parti conservateur. Mais il nous a fourni des arguments fort sages et de nature à faire réfléchir. Je ne puis guère les rapporter ici, le public étant mauvais juge en pareille matière. Mais il y a un grand courant d'opinion contre ce que Kufferath, le grand accoucheur de Bruxelles, premier président du Congrès, a nommé sans détour « les excès de la chirurgie sur le terrain gynécologique ».

Ceux qui ne connaissent pas notre corps médical français et son hautain souci de dignité professionnelle, pourraient croire que cet abus n'est qu'un fait de cupidité, chaque opération en ville représentant quelques milliers de francs de plus. Il n'en est rien, je dois l'affirmer nettement, et il faut chercher d'autres causes d'un domaine plus relevé.

Les merveilles de l'antisepsie ont seules fait le mal

et le succès a engendré l'excès. Ce qui grise les chirurgiens, c'est l'optimisme de leurs statistiques; c'est la proportion, hier encore invraisemblable, des guérisons opératoires. Parce qu'ils ne perdent qu'une malade sur dix ou quinze qu'ils ont couchées sur la table d'opération, la responsabilité qui leur incombe pour l'une d'elles leur échappe. L'attrait de la difficulté à vaincre les attire peut-être au-delà du permis.

C'est surtout la *laparotomie* que j'accuse, cette manie d'ouvrir le ventre aux femmes, de faire du Paris moderne une succursale de l'antique Japon, où il était de bon aloi de pratiquer des boutonnières à sa paroi abdominale!

Eh bien! c'est vrai que l'on mutile trop de femmes que des soins médicaux suffiraient à guérir. C'est vrai qu'on expose leur vie sous des prétextes trop futiles et qu'on ouvre le ventre pour un oui, pour un non, pour une douleur névralgique, pour des crises de nerfs ou pour faire un diagnostic, pour « explorer », comme l'on dit. Les statistiques de laparotomies donnent au minimum de 10 à 15 °/₀ de décès. C'est quelque chose, je crois bien.

***

C'est pourquoi j'ai cru qu'il était temps de dire aux Samouraï de la chirurgie moderne qu'un courant d'opinion était en train de se faire contre leurs abus inconsidérés.

Mais les femmes, me direz-vous, les malades, pour qui sont-elles dans ce débat abominablement moderne?... Sans doute, pauvres créatures délicates et timorées, pour la médecine temporisatrice et les moyens les moins osés?

Eh bien! — et c'est ici que la question se hausse à une très réelle importance morale — les malades sont les pires complices des excès de la chirurgie d'à présent! Le besoin d'en finir vite avec des maux attardants qui vous éloignent des joies du monde, l'envie de retourner au bal ou de se montrer au théâtre, que dis-je? la détestable crainte d'être mères, leur fait braver la mort, cette mort qui les fauche dans la proportion que je vous disais tout-à-l'heure. Et beaucoup de femmes, beaucoup, entendez-vous? vont trouver un chirurgien pour que ce soit plus vite fait, et lui disent : « Je veux » quand il est hésitant! Heureusement qu'il dit souvent : « Je ne veux pas ». Mais il lui faut vraiment quelque courage, quand la dame appuie son discours de cinq billets de mille francs.

Le temps présent est plein de révélations effarantes. Celle-là me paraît être du nombre, suffisamment pour capter un moment l'intérêt des moralistes ou des sceptiques curieux.

Moi qui ménage mes lecteurs et qui cherche à leur épargner les horreurs trop fréquentes de notre métier médical, j'ai failli à mon habitude et je viens d'être d'une franchise un peu brutale, j'en ai peur. Si cet

article pouvait dissuader quelque malades de recourir trop vite aux soins trop radicaux, en ce pays qui n'a certes pas besoin qu'on favorise sa dépopulation, je serais aussi content de moi que peut l'être M. Brunetière quand il enlève un souscripteur au monument de Baudelaire.

LES MÉDECINS ET LE PUBLIC

Dans un grand journal politique, comme celui où j'ai l'honneur d'écrire, il se fait un échange continuel de vues entre le chroniqueur et son public. Un très grand nombre de lecteurs répondent à tel ou tel article qui les touche, pour le commenter, pour le discuter, pour le compléter, pour en complimenter l'auteur ou l'accabler de durs reproches. Et c'est un fait à remarquer que rien ne rend prolixe comme les questions médicales.

Bon nombre de ces lettres n'ont aucune importance, étant écrites par de vieilles demoiselles de province que l'oisiveté a jetées dans la manie épistolaire. D'autres sont plus instructives et fort bonnes à méditer, certaine, notamment, que j'ai reçue ces jours derniers.

« Prenez garde, m'écrit-on, les médecins sont en train de gâter leur prestige. Ils ont su conquérir une situation merveilleuse dans la société contemporaine : nous leur disons tout, comme au prêtre, nous leur obéissons, nous croyons en eux, même sans les comprendre, et je ne sais quelle auréole les entoure, malgré les honoraires qu'il faut leur payer en janvier...

Eh bien ! il commence à se ternir, le nimbe. La profession médicale est en train de perdre, non pas de son éclat (elle n'a jamais été si brillante) mais de sa considération, de sa respectabilité. Certains événements récents, que vous connaissez mieux que moi, y contribuent pour une large part. Voilà un bon sujet d'article : écrivez-le. »

Elle voit un peu noir, mais elle voit malheureusement assez juste, cette lettre. Le rédacteur du *Figaro* a eu la bonne idée de n'en rien dire à ses lecteurs, que ces histoires-là ne doivent pas intéresser, et sagement il m'a passé la main, estimant que c'est ici, dans la famille médicale (1), qu'il est bon d'en causer un peu.

Oui, mes confrères, le public écrit des lettres comme celle que vous venez de lire, d'autres encore, qui ont pour conclusion une phrase comme celle-ci : « Chez vous, tout est pareil à votre concours d'agrégation : de la poudre aux yeux ! »

Il y a des causes à ces états d'âmes. Tâchons donc de les rechercher, tant qu'il n'est pas trop tard pour y porter remède.

Il y a, tout d'abord, un changement notable dans l'attitude des journalistes. Naguère encore, le reporter allait interviewer le médecin, comme on allait jadis consulter les oracles, avec respect et avec foi. A chaque ligne, dans son article, on trouvait le mot « maître » et le mot « éminent ». A présent, l'ironie s'en mêle avec

(1) Article publié par la *Gazette des Hôpitaux*.

je ne sais quel sentiment de révolte. Je vous le dis en vérité, on relit Molière dans les salles de rédaction. Et puis, le journaliste a trouvé plus habile, plus facile et plus généreux en même temps de prendre, une fois pour toutes, la défense du malade contre le docteur, et comme qui dirait de l'oppressé contre l'oppresseur !

Oppresseur, l'aliéniste qui, peut-être, qui sait ? se livre chaque jour à des débauches de séquestrations arbitraires ! Oppresseur, le chirurgien, qui persuade à une faible femme qu'il est indispensable de lui ouvrir le ventre et d'en extirper un ovaire légèrement congestionné, et le public trouve cela très bon, très charitable à son égard.

Le douloureux événement par chloroforme, survenu récemment dans le service d'un des chirurgiens les plus justement estimés de Paris, a déchaîné une série d'articles hostiles à notre profession. A la première ou à la seconde page des journaux, on a vu s'étaler des titres comme celui-ci : *Méfiez-vous des médecins !* ou bien encore : *Homicide par imprudence !* Dans l'espèce, la chose est d'autant plus grave, plus regrettable, qu'il y a en ce moment-ci, dans Paris, des centaines de personnes sur le point d'être opérées, auxquelles il faudra bien tout de même donner du chloroforme, et que l'on terrorise comme à plaisir — sans compter le sérieux dommage que l'on risque de causer, en imprimant son nom, à un chirurgien qui se trouve être précisément

l'un de ceux que préoccupe le plus la question du chloroforme.

Il y a donc, dans la grande presse, un commencement d'hostilité à notre égard, hostilité redoutable, parce qu'elle revêt des apparences chevaleresques, et prétend à sauvegarder les droits du faible, du malade, contre la « tyrannie sans contrôle » du médecin.

Et comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? La lutte pour la vie est devenue si âpre, la concurrence si ardente que, non content de s'élever soi-même, on veut abaisser ses rivaux. Quand un journaliste se trouve dans un milieu médical, il interroge pour se renseigner, pour se faire une opinion sur tel ou tel homme en renom. Et savez-vous ce qu'il entend ?

— Un tel ?... c'est un charlatan : sur dix malades qu'il opère, il y en a bien six qu'il vaudrait mieux laisser mourir ou vivre en paix !

— Un tel ?... c'est un faiseur : pour augmenter le nombre de ses consultations, il traîne en longueur ses malades !

— Un tel ?... c'est un bandit : il oblige tous ses clients à aller prendre leurs remèdes chez le même pharmacien ; on partage les bénéfices.

Que diable voulez-vous qu'il pense, le pauvre reporter assailli par ces médisances dont l'exagération ou la fausseté lui échappent, parce qu'il n'est pas du métier! Logiquement, il en conclut que tous les médecins sont plus ou moins des charlatans, aveugles sur

leur propre charlatanisme, trop clairvoyants sur celui des autres. Et dès lors, voici le raisonnement qu'il se tient et qu'il n'a point de peine à faire adopter du public.

En cas de maladie, il y a deux personnes en jeu : d'une part le malade, très désarmé, très pitoyable et très intéressant : 1° parce qu'il souffre ; et 2° parce qu'il paie; et, d'autre part, le médecin, dont le pouvoir est sans contrôle, qui n'est pas responsable du bien ni du mal qu'il vous fait, et qui touche des honoraires, même s'il ne vous a pas guéri !

Opinion cent fois erronée, qu'il faut combattre de tout notre pouvoir. Crions-le sur les toits, parce que c'est vrai, cent fois vrai, le médecin est le meilleur ami de son malade ; il ne pense jamais qu'à lui faire du bien ; et s'il se trompe, sa conscience n'a rien à lui reprocher. Dans l'intérêt réel de ceux qui souffrent, il faut toujours prendre le parti du médecin, et nous pouvons le faire en France hardiment, parce que, en France, le médecin a toujours été et demeure un honnête homme.

Mais tout de même, prenons garde. Les désaccords du dernier concours d'agrégation ont suscité, dans le public, une stupeur tout à fait dangereuse. « C'est là, a-t-on dit de toute part, c'est là cette grande barrière qui sépare le professeur du simple praticien ? C'est là ce qui consacre l'autorité des maîtres ?... » Et, dans le monde, la surprise a été si vive, que pour peu que l'on tienne à la considération de ceux qui sont

la clientèle, un changement s'impose dans le mode de recrutement.

Notre profession est incontestablement la plus belle. Le médecin peut être aussi puissant au XXe siècle que fut le prêtre au XIVe. Il ne tient qu'à nous de devenir les grands éducateurs, les grands bienfaiteurs des hommes. Mais pour cela il nous faut oublier un peu les petites rivalités, les querelles mesquines, les jalousies qui nous rendent injustes. Soyons très bons, laissons-nous même un peu voler ; donnons à la rigueur des consultations gratuites à des gens qui pourraient payer, mais ne nous livrons pas en spectacle aux ironistes de la presse et aux railleurs du monde. Dans une profession comme la nôtre, il faut savoir être honnête jusqu'au scrupule et généreux presque jusqu'à la bêtise. C'est à ce prix-là seulement que nous aurons le respect et la confiance des autres.

LES TRIUMVIRS DE L'HYGIÈNE

M. Brouardel, M. Proust, M. Henri Monod

Trois aimables despotes, armés, en temps d'épidémie, de pouvoirs formidables, influents comme des gens qui s'y connaissent, auprès du gouvernement qui ne s'y connaît pas.

Suffisamment unis d'amitié, toujours d'accord quand il s'agit de prendre promptement quelque décision salutaire, résolus en dépit de toutes les routines, en dépit des petits intérêts locaux mal entendus, à tout braver, même l'impopularité momentanée, pour attacher leur nom à cette œuvre aussi belle que malaisée : l'abaissement de la mortalité dans ce pays où nous avons tant de peine à comprendre que le fait de pouvoir nous défendre contre des maladies contagieuses, est une liberté assurément plus précieuse que celle qui consiste à contaminer son voisin sans entraves.

Depuis tantôt six ans qu'il fonctionne, ce comité de salut public possède à son actif un joli nombre d'actions méritoires. A des titres divers, les trois

hommes qui le composent inspirent la sympathie et méritent qu'on les connaisse. Essayons d'en donner un portrait ressemblant.

M. Brouardel

Président du Comité d'hygiène publique, professeur de médecine légale et doyen de la Faculté, membre de l'Institut et de l'Académie de la rue des Saints-Pères, commissaire du Gouvernement devant la Chambre et le Sénat toutes les fois qu'il faut édifier le Parlement sur quelque sujet médical, commandeur de la Légion d'honneur et d'un grand nombre d'autres ordres, il a tous les panaches, tous les titres officiels — qu'il porte, il faut le dire, avec infiniment de bonhomie et de simplicité.

Le teint coloré, la barbe en pointe qui grisonne, une longue moustache jaune, une moustache d'homme du Nord, qui semble faite pour s'emperler à la mousse des bocks, l'œil qui ne sait quel parti prendre entre la plus incontestable droiture et la finesse la plus déliée — l'une et l'autre de ces qualités font partie de son caractère — un œil clair et sagace, d'une lucidité parfaite, dont la paupière papillotte d'une fort amusante sorte dans ces moments où il s'agit de ne pas laisser échapper un mot de trop, de tout dire sans rien compromettre, et de promettre sans engager outre

mesure l'avenir, — ainsi vous apparaît cet homme, au total plein de charme et de séduction pour quiconque a la bonne fortune de causer un peu longuement avec lui.

Qualités précieuses, bien plutôt pour un diplomate que pour un savant, direz-vous ?

C'est qu'il faut être diplomate pour faire un bon doyen, un bon président du Comité d'hygiène publique, un bon commissaire du Gouvernement, pour résoudre à la satisfaction générale les problèmes les plus enchevêtrés, concilier les intérêts rivaux, aplanir les difficultés, contraindre la science et l'administration à faire bon ménage. Un dogmatique, un caractère d'une pièce ne tiendrait pas six mois à chacun de ces difficiles emplois où M. Brouardel excelle, et il faut lui savoir grand gré de son habileté qui le perpétue à son poste et nous évite ces perpétuels changements de direction si nuisibles au vrai progrès.

Il a, du reste, un autre don de premier ordre, celui de la lucidité.

On dit de lui dans les salles de garde, qu'il a avalé un filtre Pasteur, façon pittoresque de faire entendre que les questions les plus troubles au moment où on les lui pose sortent de son cerveau clarifiées, limpides et nettes comme le cristal. Grand travailleur, son cerveau abat de fortes besognes sans qu'il connaisse la fatigue : le « filtre » ne s'encrasse pas.

Clinicien de haute valeur, son serviee est un des

deux ou trois que les internes médailles d'or recherchent, car ils savent trouver en lui non seulement un maître qui enseigne beaucoup de choses, mais un « patron » fidèle à ses fidèles, tout dévoué à ses élèves et à ses amis.

Peut-être peut-on reprocher à M. Brouardel de manquer un peu, dans ses délicates fonctions de médecin-légiste, de cette décision, de ces opinions catégoriques dont l'esprit fléchissant et souvent un peu lourd du jury a tant besoin pour y étayer son verdict.

Mais comme hygiéniste, il faut le louer sans réserve. Les services par lui rendus à la santé publique sont en grand nombre et de haute importance.

Il a présidé à toutes les études modernes sur le rôle de l'eau dans la propagation de la fièvre typhoïde et du choléra : lors des épidémies de Pierrefonds, de Clermont-Ferrand, de Lorient, du Havre, de Saint-Cloud, de Trouville, il a fait — avec la collaboration des docteurs Chantemesse et Thoinot, entre autres — de très concluantes enquêtes qui ont fixé définitivement la question, et qui lui ont permis de triompher, au congrès de Vienne, de la théorie jusque-là prépondérante de Pettenkoffer et de l'école de Munich.

On doit en grande partie à son initiative l'assainissement de Toulon, de Marseille, de Rouen, de Bourg, de Toulouse et de Boulogne-sur-Seine, sans compter Paris.

Au double point de vue de l'hygiène et de la méde-

cine légale, il a étudié la question des cimetières, des dépôts mortuaires et de la crémation.

Il me faut signaler encore ses travaux sur la variole, sur la suette, sur la trichine, sur la morve et le farcin de l'homme, ses recherches sur la consommation de l'alcool dans ses rapports avec l'hygiène, sur l'alcoolisation des vins, sur la fabrication des allumettes, sur le salicylage des produits alimentaires — et comment oublier son attitude à l'Académie de médecine lors de la discussion sur la rage en 1887.

Il a touché encore aux questions de surmenage intellectuel, d'hygiène des écoles, de protection de l'enfance, et l'on peut dire qu'il a été mêlé à toutes les réformes utiles accomplies depuis dix ans dans le domaine de l'assistance et de l'hygiène publiques.

Je ne suis pas un panégyriste de parti-pris; je suis extrêmement jaloux de ma liberté de penser et d'écrire ce que je pense. M. Brouardel en a eu, comme beaucoup d'autres, la preuve. Mais je ne dis rien que de juste en reconnaissant en lui un homme d'intelligence supérieure, vraiment utile à son pays.

M. Proust

De bonne taille, — un rien trop gros pour un hygiéniste, avec sa barbe grise, ses traits réguliers et fins, le lorgnon posé bas à cheval sur le nez, et qui

l'oblige à tenir la tète un peu haute, avec sa voix grave un tout petit peu nasonnée et son sourire bon enfant, un sourire à la fois aigu et indulgent de philosophe, M. le D[r] Proust, inspecteur général des services sanitaires au ministère de l'Intérieur, professeur d'hygiène à la Faculté, médecin de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie de médecine, donne l'impression d'une intelligence exceptionnellement vive dans un corps un peu indolent. Disons plutôt — car cette séparation du corps et de l'esprit est vraiment bien superficielle — disons que M. Proust est, à coup sûr, doué des facultés les plus heureuses d'ingéniosité scientifique personnelle, de compréhension et d'assimilation, et qu'elles le dispensent de ces longs efforts d'énergie, de cette longue patience où d'autres trouvent leur génie.

Il sembla tout d'abord que sa carrière dût s'orienter vers la science du système nerveux central, vers la psychologie médicale, vers l'étude si passionnante des localisations. Ses travaux sur les *différentes formes de ramollissement du cerveau* (1866), sur la *paralysie labio-glosso-laryngée* (1870), sur l'*aphasie* (1872), sont encore à consulter aujourd'hui, après un quart de siècle de progrès incessants dans cette voie. Son étude des troubles du langage, faite avec une finesse d'analyse et une rigueur de dialectique tout à fait remarquables, est citée par tous les traités : on dit encore « le signe de Proust » pour désigner une ingénieuse expérience clinique de son invention. Nous lui devons

encore une des meilleures observations de chirurgie du cerveau, de trépanation vérifiant avec une précision quasi-mathématique la doctrine des territoires moteurs de l'écorce.

Mais d'autre part, le Dr Proust était l'élève de Fauvel, du grand Fauvel, l'hygiéniste; dès 1869, le jeune agrégé avait été chargé d'une mission sanitaire en Russie et en Perse; puis sa vocation se précisant, il était devenu successivement secrétaire-adjoint du comité consultatif d'hygiène de France, secrétaire de la commission pour la révision des règlements sanitaires français.

De jour en jour, il prenait goût à cette science de l'hygiène, naguère dans l'enfance, et qui, tout d'un coup, se fécondait et prenait des proportions inattendues sous l'influence des doctrines pastoriennes. Inspecteur général adjoint des services sanitaires en 1883, titulaire l'année suivante, à la mort de Fauvel, le professeur Proust a été, tour à tour, membre du comité des épizooties, membre du comité d'hygiène publique au moment de sa réorganisation, membre de la commission supérieure de l'assainissement de Paris, président du jury de l'Exposition internationale de Londres, que sais-je encore? Je n'en finirais pas d'énumérer ses titres et les noms de sociétés savantes ou de commissions officielles dont il a fait partie : qu'il me suffise de dire qu'il apporte partout ce don de voir clair tout de

suite, cette vivacité d'intelligence qui sont sa caractéristique.

Il excelle surtout aux questions d'hygiène internationale. Il est le créateur et l'organisateur de cette science spéciale, éparse avant lui et sans règles d'ensemble. Dès 1873 il lui consacrait un ouvrage complet que l'Institut s'empressait de couronner.

Délégué, pour la France, aux conférences internationales de Vienne, de Rome, de Venise, de Dresde, de Paris, il y a pris d'emblée la plus haute influence et y a fait bientôt triompher ses idées progressistes, sur l'organisation des « quarantaines » notamment.

Telles qu'on les pratiquait il n'y a pas plus de dix ans, les quarantaines étaient, en même temps cruelles pour les passagers, très gênantes pour le commerce, et insuffisamment préservatrices pour le pays. Maintenir les seules précautions efficaces et rationnelles, supprimer les mesures vexatoires et inutiles, voilà le programme que, d'accord avec son ami M. Henri Monod, M. Proust s'était proposé : il le réalisa en organisant la désinfection dans les lazarets et à bord, en envoyant sur les navires marchands des médecins instruits et scrupuleux dont les déclarations fussent de nature à inspirer confiance. A l'heure actuelle ce mode de préservation est universellement adopté : le commerce et la navigation ne sont plus entravés par la sotte tyrannie des quarantaines, et le choléra ne

peut plus pénétrer en Europe par les ports de la Méditerranée.

Le choléra, c'est l'un des principaux sujets d'études du professeur d'hygiène. Dès 1883, au moment de la quatrième invasion du fléau, cette fois par la voie d'Égypte, M. Proust publiait sur *l'étiologie et la prophylaxie du choléra* un volume plein de documents qui fit grand tapage dans le monde, si bien que lord Grandville crut devoir lancer une note diplomatique pour essayer de dégager la responsabilité de l'Angleterre. *La défense de l'Europe contre le choléra*, *les nouvelles routes des grandes épidémies*, *le pèlerinage de la Mecque*, complètent sa série de travaux sur l'hygiène internationale.

Quand j'aurai cité pour mémoire tout un ensemble de bonnes études d'hygiène professionnelle, un mémoire sur un nouveau procédé d'inoculation de la pustule maligne, son *traité d'hygiène publique et privée*, couronné par la Faculté et par l'Institut, ses voyages d'étude en Perse, en Arabie, en Égypte, en Kabylie, il me sera bien malaisé de partager l'opinion, assez répandue cependant, qui veut que le professeur Proust soit indolent et ménage sa peine ; d'autant que tout ce qu'il a fait est bien fait, clair, attrayant à lire, et très scientifique et très littéraire, sans prétention à l'apparente profondeur. Je ne vois guère d'un

peu hâtif que son récent rapport intitulé : *un cas de mort par le sérum antidiphtéritique*, rapport qui lui a valu une vigoureuse réplique du Dr Roux, dont il incriminait la bienfaisante invention.

Au nombre des meilleurs ouvrages de M. le professeur Proust, je tiens à signaler ses fils, deux charmants jeunes hommes, dont l'un est un brillant interne, dont l'autre poursuit, je crois bien, de fortes études de droit, et qui sont particulièrement sympathiques à leurs camarades d'école.

M. Henri Monod

Le conseiller d'État en service extraordinaire, membre de l'Académie de médecine, directeur de l'assistance et de l'hygiène publiques au ministère de l'intérieur, commandeur de la Légion d'honneur, est un administrateur de carrière, un préfet.

Comme le chirurgien Charles Monod, il appartient à cette admirable famille qui est l'honneur du monde protestant français, où l'on vit vieux comme des patriarches, où l'on croît en sagesse et où l'on multiplie ainsi que le prescrit la Bible, à cette dynastie des Monod qui a fourni tant d'hommes de bien, prédicateurs célèbres, professeurs de théologie, économistes, médecins éminents.

Gardez-vous bien, d'ailleurs, de vous le figurer sous les traits attristants de quelque pasteur au visage d'austérité, au regard glacial, aux allures dures et laides. Il est, certes, d'aspect, le moins huguenot de toute la famille, avec sa haute taille et ce rien d'embonpoint qui va bien à l'âge moyen, avec cet air d'avoir dix ans de moins que les cinquante-deux ans de son état-civil, et ce cou vigoureux dégagé du col rabattu, sa tête régulière à la barbe en pointe soignée, à la moustache qui retrousse et aux cheveux qui frisent et ses yeux accueillants et bons qui se complaisent et se reposent si bien à exprimer la charité rationnelle et la tendresse intelligente.

On devine, à le voir de près, une âme ardente qui aurait bien pu être passionnelle pour son propre compte, si les circonstances, l'éducation, et l'énergie de sa volonté propre ne l'avaient contrainte à s'épandre au dehors, à user son excès de force en activité bienfaitrice. Si jamais nous avons, en France, un ministère de la santé et de l'assistance publiques, c'est un homme de ce tempérament-là qu'il conviendra d'y mettre. Et ce n'est pas uniquement ma grande amitié pour lui qui me dicte cette opinion, mais aussi la conviction que les moralistes, que les secoureurs d'hommes, que les grands charitables eurent un cœur endolori par où ils furent amenés à vouloir l'atténuation de toute la douleur humaine.

Tour à tour secrétaire de préfecture dans le Sud-

Est et sous-préfet dans le Midi, révoqué par le 16 mai, nommé préfet au lendemain des élections générales (préfet de l'Allier, du Calvados, du Finistère), il avait trente-sept ans sonnés lorsque se révéla sa vocation d'hygiéniste. C'est la route de Caen au Havre qui fut son chemin de Damas.

Tandis qu'il administrait le département du Calvados, il avait pour voisins et amis deux Havrais éminents, M. Siegfried et l'excellent D[r] Gibert, passés maîtres dans la science des épidémies; tous deux le convertirent à leurs idées sur la protection de la santé publique; une visite à l'exposition internationale d'hygiène de Londres acheva de lui démontrer la possibilité de faire un peu de bien et d'empêcher beaucoup de mal. Il eut la révélation des services que pourrait rendre en France un homme capable de rédiger et de faire adopter des règlements bien faits, des lois sévères permettant de lutter efficacement contre les maladies « évitables » et de créer une administration capable de faire exécuter ces lois.

Tout de suite il se mit à l'œuvre et publia sur *l'administration de l'hygiène publique en France et à l'étranger*, un mémoire qui, par le nombre des documents, par la précision des arguments, par la lucidité des conclusions, ne pouvait manquer d'attirer l'attention des bons esprits.

L'année suivante, étant préfet du Finistère, M. Henri Monod avait occasion de mettre sa doctrine nouvelle

en pratique : le choléra fit invasion dans son département, et en moins de trois mois l'épidémie fut jugulée, grâce à la rigueur des précautions prises, grâce à l'entente parfaite entre l'administration et les médecins hygiénistes qu'elle avait appelés à son secours.

Nommé, en 1887, directeur de l'Assistance publique en France, M. Monod entreprit la réorganisation logique des services, fit transporter les services de l'hygiène du ministère du commerce au ministère de l'intérieur. En janvier 1889, il prit le titre définitif de directeur de l'assistance et de l'hygiène publiques et son effort fut incessant vers le but qu'il s'était fixé.

La série de ses publications et de ses discours donne une idée de l'œuvre accomplie.

Outre son gros et très documenté volume sur l'épidémie de choléra du Finistère, il faut citer de lui toute une série de substantielles plaquettes sur l'*administration sanitaire en Italie,* sur les *pouvoirs de l'administration en matière sanitaire*, sur les *dépenses d'assistance publique*, sur les *œuvres de l'enfance*, sur les *hôpitaux marins*, sur l'*assistance aux vieillards*, etc.

Une de ces remarquables études est, à coup sûr, son ouvrage sur les *mesures sanitaires en Angleterre, depuis 1877*, où d'excellents graphiques comparatifs captivent l'attention, prennent l'œil à toutes les pages, et démontrent, de la plus saisissante façon, l'impérieuse nécessité d'organiser en France une législation sévère

protégeant la santé publique, empêchant les microbes de se propager librement.

Prononcés dans des fêtes de charité, à des cérémonies d'inauguration, voire au Sénat ou à la Chambre, où il a eu à prendre la parole comme commissaire du gouvernement, ses discours sont de forme choisie et pleins d'idées élevées; mais il faut surtout, je pense, admirer ce besoin de se faire des idées nettes, de convaincre son auditoire avec des arguments précis, qui vaut toutes les belles phrases (1).

C'est ainsi qu'il a fait voter deux des meilleures lois que l'on compte à l'actif de la IIIe République, la loi du 24 juillet 1889 sur les enfants abandonnés, et la loi du 15 juillet 1893 sur l'assistance médicale gratuite. Il a pris une part active à la rédaction de la loi sur l'exercice de la médecine.

La loi du 24 juillet 1889, permettant de prononcer la déchéance des parents indignes, était déjà une grosse innovation dans notre droit, encore imbu des implacables idées romaines sur l'autorité paternelle. La loi de 1893 est une œuvre bien plus hardie, bien plus rénovatrice encore : pour la première fois est entrée dans notre législation l'obligation de l'assistance, obligation qui a pour sanction la possibilité d'imposer d'office aux récalcitrants les dépenses nécessaires. J'ai

(1) M. Henri Monod est, du reste, un lettré, un bibliophile accompli qui lit ses livres et qui écrit lui-même une langue très distinguée.

déjà dit(1) avec quelle sagesse, avec quelle modération, avec quel juste sentiment de la patience indispensable à l'évolution du progrès, cette loi était appliquée.

L'année dernière, au congrès des médecins-aliénistes de Clermont-Ferrand, M. Henri Monod, dans une communication pleine de preuves et étayée des chiffres les plus éloquents, a prouvé jusqu'à l'évidence que nos tribunaux condamnent à tous moments des fous ou des irresponsables, en imminence d'aliénation mentale formelle; que les asiles d'aliénés de France — partout du reste, il en doit être ainsi dans le monde civilisé — renferment des centaines de ces pauvres toqués qui sortent de prisons où ils n'auraient pas dû entrer; que par conséquent l'examen médico-légal des criminels d'assises ou des délinquants de correctionnelle n'est ni assez souvent ordonné, ni assez régulièrement pratiqué. Je ne crois pas qu'il soit utile d'insister sur la haute importance sociale et philosophique de cette simple étude administrative. M. Monod a le secret de faire simplement de grandes et d'importantes choses. C'est à mon sens une raison de plus pour que son nom demeure inséparable de l'histoire des progrès de l'hygiène et de l'assistance publique au lendemain de la révolution faite dans la science par la doctrine Pasteur.

(1) Page 207 et suiv.

SOUVENIRS DE CHARCOT

Je rentre de vacances (1) et je lis tout ce que — depuis quinze jours qu'il est mort — les journaux ont conté de sa vie et de ses travaux ; et je suis tout surpris de la brièveté des oraisons funèbres, voire de la manière inexacte et injuste dont ce grand homme a été jugé à Paris.

Il a été mon maître : je l'ai longuement fréquenté, dans son service, à la Salpêtrière, chez lui, dans cette vaste bibliothèque où des tableaux et des paravents enfermaient, près d'une fenêtre, l'espace où il donnait ses consultations, et tous les ans quand, pour fêter la Saint-Martin, sa fille et son fils réunissaient, devant leur petit théâtre, ses élèves et ses amis de l'Institut et de la Faculté.

Quand on avait approché M. Charcot autrement que pour l'interviewer ou lui demander une consultation, quand on avait travaillé avec lui, on conservait pour cette intelligence fécondante de la reconnaissance et de l'affection. C'est ainsi que mon jugement ne saurait

(1) Septembre 93.

être impartial ; mais au moins je ne dirai pas de choses inexactes, et je voudrais, vraiment, avant qu'il soit trop tard, tracer de lui, en quelques lignes, un portrait tel que ceux qui l'ont connu puissent le reconnaître et ceux qui ne l'ont jamais vu s'en former une idée de quelque exactitude.

Il s'était considérablement voûté, depuis quelques années, d'une voussûre spéciale, assez semblable à celle de Renan : il semblait que la tête emportât en avant les épaules et le haut du tronc, tant elle était lourde de pensées graves. Il marchait lentement, plutôt petit et de moyenne corpulence, presque coquettement vêtu d'un ample veston noir avec un gilet très ouvert sur du linge extrêmement fin.

On connaît son profil imberbe de médaille, césarien et sacerdotal à la fois ; mais sa pâleur, depuis cinq ou six mois, avait pris une intensité saisissante, une délicatesse extrême, une transparence presque plus humaine : c'était le blême spécial aux aortiques, aux condamnés à mort subite par angine de poitrine, et la noblesse de ses traits s'en augmentait encore. Ses cheveux qu'il portait longs et très soigneusement relevés en arrière, commençaient à se faire rares, on voyait, entre leurs fils grisonnants et légers, un peu de crâne nu, jusque tout auprès de la nuque.

L'œil, pour qui le connaissait bien, était l'œil d'un timide, et les paupières le voilaient très volontiers pour en cacher la flamme, si intense et qui jaillissait

si promptement de l'orbite profonde, pour scruter un malade ou lire dans l'esprit d'un interlocuteur.

Il gesticulait assez peu, de la main droite seulement ; souvent il la portait près de la tempe droite, et l'animait d'une oscillation, d'un tremblement voulu, comme pour mieux se confirmer la vérité qu'il allait dire, et lui trouver son expression décisive. Ou bien encore, quand il se dégelait et consentait à discuter, cette main droite étalée et rigide coupait l'air verticalement, guillotinant les arguments de l'adversaire. Nul moins que lui ne la confiait aux étreintes. Même à ceux qu'il aimait beaucoup, il tendait deux doigts froids, bien vite retirés.

Ce n'était certes pourtant pas un homme dur, ni un indifférent. Aucun père ne fut plus tendre, aucun maître ne fut plus fidèle, plus efficacement dévoué aux fils de sa pensée, à ses plus modestes collaborateurs : tous ceux de son école aimaient d'affection profonde ce grand patron qui jamais n'oubliait ce que l'on avait fait pour lui ou avec lui.



Et ce fut, à coup sûr, l'un des plus hauts esprits de notre temps, l'un des mieux équilibrés aussi. Le grand public qui ne connaît de lui que quelques attitudes et quelques ordonnances, ne soupçonne pas quel

inventeur il fut en pathologie nerveuse, en physiologie et en philosophie moderne.

A cinq ou six reprises différentes, ses trouvailles furent de qualité tout à fait géniale. Quand il se sentait fortifié de méditations suffisantes, son esprit bondissait hardiment à tel ou tel sommet réputé jusqu'alors inaccessible ; puis, pour assurer sa conquête, à ce premier élan succédaient une prudence et une patience, une sagacité, une sagesse de bourgeois, de bon bourgeois de France affamé de précision et de sécurité : c'est ce qui fait son œuvre à la fois si nouvelle et si définitive.

Songez donc ! c'est Charcot qui nous a révélé l'usage du cerveau chez l'homme, lui qui a précisé la zone motrice de nos hémisphères, lui qui nous appris à comprendre, d'une manière positive et nette, le mécanisme de la mémoire humaine et du langage. Et je ne parle pas de son débrouillement des maladies de la moelle épinière, de ces classifications, de ces dissociations d'états morbides jusque-là confondus et soignés au petit bonheur ; je veux à peine citer pour mémoire ses études toujours admirables sur les maladies des vieillards, sur les lésions du rein et du foie. Mais voyez ce qu'il fit pour l'hystérie et l'hypnotisme.

Tous ceux qui osèrent toucher avant lui à ces prétendus mystères le firent de telle sorte que cet ordre d'études fut à chaque fois discrédité pour trente

ou quarante ans, tant se mêlaient d'erreurs inadmissibles aux bribes de vérité vraie mises à jour.

Dieu sait comment on accueillit les premières audaces du chercheur ! Les railleries dont il fut accablé ne parvinrent pas à décontenancer sa consciente audace, et il porta tranquillement à l'Académie des sciences les conclusions de ses premiers travaux. Il fallut reconnaître que jamais l'hystérie et l'hypnotisme n'avaient été étudiés de cette sorte, que jamais l'homme n'avait mis tant de sûreté de main à ce jeu d'à présent qui consiste à casser l'antique joujou du mystère pour voir ce qu'il y a dedans. Il procédait toujours du simple au compliqué, allant au type et délaissant exprès l'exception, estimant qu'il fallait laisser de la besogne aux générations suivantes, et que la hâte trop fébrile ne fait pas besogne durable. Les connaissances nouvelles que cette sagesse lui permit d'acquérir sont d'importance capitale, et elles donnent, à les lire, un autre sentiment de sécurité que toutes les télépathies et toutes les néomagies que nous a values son exemple.

C'est qu'il aimait la vérité par dessus toutes choses. Il avait un très grand orgueil, mais il le fit servir uniquement à la pureté de son renom scientifique : il ne voulut jamais qu'une observation médiocre, qu'un travail incomplet pût ternir sa gloire ; il poussa toujours jusqu'au bout tout ce qu'il entreprit, et je ne sache pas qu'aucun savant laisse après lui des lois plus inattaquables.

Environ trois semaines avant sa mort, comme je le remerciais de l'envoi de ses œuvres complètes, il me dit avec un sourire :

— Il y en a gros, n'est-ce pas ?... Juste de quoi faire un tombeau !...

Le tombeau est de bon granit : le temps ne l'effritera pas. Vous y pouvez dormir en paix, mon maître.



Ce savant, ce bourgeois, aima sincèrement, passionnément les arts : son livre sur les *Démoniaques* suffirait à montrer comme il connaissait bien tous les musées d'Europe.

Chose paradoxale, il ne comprenait pas Wagner, lui qui goûtait comme une volupté sévère, seule digne de son âme grave, Bach, Glück, Beethoven. Il ne se passait pas de soir qu'il ne lût du Shakespeare, dans le vieux texte anglais ; aucun poète d'aucun temps ne lui semblait aussi profond : il le citait à tous propos, et se plaisait à découvrir dans telle ou telle de ses phrases, une divination des découvertes psychologiques les plus récentes.

Il ne reste de lui comme images durables qu'une médiocre peinture, un médaillon et une statuette par madame Charcot. Il faut quelque chose de plus pour perpétuer la figure de cet homme qui fut le plus grand médecin de la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

Quand on édifia la statue de Pinel, sur la place de la Salpêtrière, on prit soin de ne pas la poser au milieu, mais de côté, comme pour dire qu'elle attendait une compagne, son pendant. Que de fois nous nous sommes dit, en sortant du service : « C'est un espace laissé libre pour mettre, plus tard, le Patron !... »

Lui-même l'attendait, cette récompense d'outre-tombe.

Un jour, comme il sortait de l'hôpital, je ne sais plus lequel de ses élèves, montrant l'espace, à dessein laissé vide, qui fait pendant à la statue de Pinel, lui dit à brûle-pourpoint :

— C'est là que vous serez quelque jour, mon cher maître !

Il cessa de marcher, regarda l'Autre, l'ancien de bronze, l'aliéniste philanthrope qui l'attendait, et souriant un peu mélancolique, il murmura :

— Sans doute !... Lui et moi, nous causerons, la nuit...

Parole de grand homme sans hypocrite modestie, confiant en sa gloire, et que l'idée de mort exhausse à cette rêverie, à cette pensée de poète : « nous causerons, la nuit... nous causerons de la cervelle humaine, de la grandeur et de ses déchéances, nous philosopherons pendant que Paris dormira... »

C'est, en effet, au philosophe autant qu'au médecin, à celui des savants français qui a le plus contribué à nous révéler la fonction de notre âme, à nous montrer le mécanisme du cerveau, que ses élèves, ses amis, ses malades et ses admirateurs vont élever une statue.

Le Comité, formé hier, comprend cent quinze noms.

Les cinq sections de l'Institut y sont représentées; l'ambassadeur d'Angleterre et l'ambassadeur d'Espagne ont tenu à en être; Pasteur le préside avec MM. Gréard et Brouardel pour assesseurs; et la liste de ses élèves de marque y est presque complète.

Interminable liste où plus de trente noms ont déjà leur célébrité : Fournier, Grancher, Debove, Th. Ribot, du Collège de France; le solide Joffroy, le nouveau professeur de maladies mentales; le sénateur Cornil, Charles Richet, Gilbert Ballet, aliéniste et psychologue; Pierre Marie, le plus complet de tous peut-être; Raymond, médecin de la Salpêtrière, qui lui succèdera, dit-on ; Pitres et Azam (de Bordeaux) ; Lépine et Pierret, (de Lyon), Grasset et Mairet (de Montpellier), Caubet et André (de Toulouse), Demange et Heydenreich (de Nancy), Hanot, Poirier, Gombault, Bourneville, Féré, Gilles de La Tourette, P. Blocq, Duthil, Babinsky et Guinon, secrétaire de la Commission exécutive du Comité.

Nous autres qui savons quel maître fut Charcot, combien son œuvre fut capitale et son enseignement fécond, nous porterons chaçun notre pierre à son piédestal; et au-dessus de la liste de ses travaux sur le foie, sur le rein, sur les maladies des vieillards, sur le rhumatisme chronique, sur les maladies du cerveau et de la moelle, nous graverons en lettres plus grosses :

Méthode anatomo-clinique; localisations cérébrales motrices; hystérie, hypnotisme et hystérie mâle; schéma de la mémoire et du langage.

Mais le public aussi doit quelque chose à la mémoire de Charcot.

A l'étranger, son nom comptait parmi les plus glorieux noms de France, et les Allemands, systématiques et obstinés détracteurs de tout ce que l'esprit français crée d'un peu superficiel, l'honoraient comme un de leurs maîtres, et n'en parlaient qu'avec un grand respect.

Sa gloire appelait à Paris, chaque année, des centaines de médecins venant s'instruire à son école, et des centaines de malades venant lui demander conseil. On partait du Brésil, du Japon, de Melbourne pour consulter le plus illustre spécialiste qui fût au monde.

Si chacun de ceux dont il a fait le diagnostic et précisé le traitement venait apporter son obole, c'est un bronze de belle taille qu'on pourrait commander à Falguière, qui s'est chargé d'exécuter le monument.

LE SUCCESSEUR DU PROFESSEUR CHARCOT

A la presque unanimité (30 voix sur 31), dès le premier tour de scrutin, la Faculté de médecine vient de désigner celui qu'elle considère comme le plus digne de tenir après Charcot la chaire de clinique des maladies nerveuses.

L'homme à qui échoit cette lourde succession est M. le docteur Raymond, agrégé à la Faculté, médecin de la Salpêtrière.

Bien que sa renommée soit déjà fort assise pour les savants de France et de l'étranger, sa figure n'a pas conquis encore la grande popularité, et nos lecteurs nous sauront gré de dessiner pour eux, en grande hâte, la silhouette du nouveau professeur, que suffirait à rendre intéressant l'importance exceptionnelle de celui qu'il remplace.

M. F. Raymond n'a pas encore cinquante ans.

Il est de bonne taille et de prestance suffisante, avec une figure agréable plutôt, où la barbe, presque rase aux joues, fait une pointe fine au-dessous du

menton. L'ensemble est à la fois avenant et très énergique. Il ressemble d'ailleurs, d'une façon frappante, au professeur de *la leçon d'anatomie* de Rembrandt.

Il parle bien, d'un verbe élégant et précis, avec une voix douce, sans rien de râpeux ni de rude, la lettre *r* s'atténuant jusqu'à devenir presque un *l*, — gant de velours sur une main de fer.

On le dit bon pour ses malades et fidèle pour ses amis. Mais sa qualité dominante est l'énergie, la pertinacité. Il suffit de raconter sa vie pour en donner idée : le cas du professeur Raymond est un des plus beaux exemples que je sache, de volonté persévérante et de vaillance d'âme.

Comme le professeur Terrier, il débuta par l'Ecole vétérinaire.

Chez les Raymond, on n'était pas très riche : les études au lycée de Tours ne purent être poussées jusqu'au baccalauréat, et le jeune garçon de dix-sept ans se contenta, faute de mieux, d'entrer second à l'Ecole d'Alfort. Il en sortit très brillamment et y rentra bientôt comme chef de service d'anatomie et de physiologie après quelques mois de présence à Saumur, puis au 19ᵉ d'artillerie. Il avait alors vingt-deux ans.

Il profita du voisinage de Paris pour suivre à Sainte-Barbe les cours complémentaires qui lui permirent d'être bachelier. Il se fit aussitôt inscrire comme étudiant en médecine et, dès lors, ayant pris pied dans la carrière de ses rêves, il y fit les progrès rapides qu'on va voir.

Nommé second au concours d'internat de 1872, il a la médaille d'or en 1875, passe deux ans auprès de Vulpian, un an près de Charcot, qui inspira sa thèse inaugurale sur l'*hémichorée cérébrale.*

Chef de clinique de Germain Sée en 1877, il est nommé médecin des hôpitaux en 1878, et agrégé deux ans plus tard.

Successivement, il fait le service médical aux Incurables d'Ivry, à Saint-Antoine, à Lariboisière, à la Salpêtrière, et partout son esprit chercheur accumule les bonnes trouvailles. Ses confrères à Lariboisière et à la Faculté le désignent déjà comme un excellent professeur.

Elève de Charcot, plein de respect pour la pensée du maître qu'il admirait et qu'il aimait profondément, il se signala cependant par son indépendance et la fermeté de ses convictions personnelles : c'est ainsi qu'il a publié sur le *tabes spasmodique*, sur les *atrophies musculaires*, sur la *paralysie générale* et le *tabes*, une série de travaux remarquables, dont l'importance s'accroît avec le temps et qui portent la marque d'un esprit supérieur, capable en même temps d'analyse précise, d'observation très fine et de conceptions générales très larges.

D'ailleurs, bien qu'il ne fût pas son plus intime ami, Charcot l'avait en si haute estime qu'il le désigna lui-même comme son successeur : « Pitres est doyen à la Faculté de Bordeaux ; Pierret et Lépine sont casés à Lyon ; Joffroy enseigne les maladies mentales ;

Debove, la pathologie ; Brissaud et Marie sont trop jeunes : c'est Raymond qui prendra ma place. »

Respectueuse des dernières volontés du grand patron, la Faculté, sans hésitation, vient de ratifier son choix.

Que sera le futur professeur des maladies nerveuses ?

Succédant à un homme de génie, il est bien trop intelligent pour ne pas avoir conscience des difficultés de sa tâche.

Désespérant de l'égaler, il ne cherchera pas à l'imiter servilement.

J'imagine que, s'inspirant des tendances les plus modernes, il développera l'étude des causes des maladies nerveuses, et, faisant la synthèse des énormes matériaux acquis sous la direction de son prédécesseur, il créera la pathologie et la thérapeutique générales du système nerveux.

La tâche est belle et bien opportune aujourd'hui. Il faut être, pour l'accomplir, bon médecin, bon anatomiste, bon chercheur de microbes, bon philosophe aussi. Le professeur Raymond est tout cela : l'extraordinaire vigueur et la finesse de son esprit nous garantissent qu'il aura acquis, dès demain, tout ce qui doit faire de lui, non seulement un professeur très remarquable, mais le très digne chef de l'Ecole de la Salpêtrière.

Son tout récent travail sur les causes et les lésions de la paralysie générale montre qu'il est constamment

en progrès et donne une très haute idée de son enseignement magistral de demain.

Sous sa direction, l'Ecole de la Salpêtrière restera ce qu'elle était : un glorieux centre scientifique et une force.

D'ici peu, la clinique des maladies mentales, qu'enseigne le professeur Joffroy, sera transportée à la Salpêtrière, ayant le même amphithéâtre que la clinique des maladies nerveuses. Les deux élèves de Charcot, liés d'inaltérable amitié, uniront leurs forces, grouperont leurs moyens, et l'Ecole, pour avoir perdu son fondateur, n'en sera que plus puissante, plus nombreuse, plus animée et plus unie.

J'aurai tout dit quand mes lecteurs sauront que le docteur Raymond a pour compagne une des femmes les plus distinguées du monde médical parisien. On dit qu'elle compte reprendre les traditions de large hospitalité de M[me] Charcot. Les savants étrangers de passage à Paris et les amis de son mari recevront bon accueil chez elle.

LA MORT DE PASTEUR

Dimanche 29 Septembre 1895.

Une dépêche vient de m'apprendre que Pasteur est mort dans la soirée d'hier. Voilà des mois que je le savais très malade, que je le savais condamné, et je ne pensais pas qu'elle put être encore aussi poignante l'émotion que je viens d'éprouver.

... De la gare de Garches, un petit sentier pierreux que les amis de la maison connaissent mène, le long de la voie ferrée, à une porte familière du parc de Villeneuve-l'Etang.

Parqués dans le paddock, voici les chevaux inoculés pour le vaccin du croup : par-dessus le cou du voisin, les bonnes bêtes allongent la tête, évidemment surprises du nombre inaccoutumé des visiteurs.

Sur la pelouse, à gauche de l'allée, voici le cercle des fauteuils et des chaises rustiques, avec la balançoire et le gymnase pour les petits-enfants du vieux Maître. C'est là que, par les belles après-midi, la famille se groupait autour du fauteuil à marchepied et à

brancards qui servait à le transporter. C'est là que je l'ai vu pour la dernière fois, ce visage superbe, fatigué, labouré de rides profondes, la peau grise, la barbe grise, les cheveux drus encore coiffés d'un toquet noir, le large front plissé, tout couturé des cicatrices du génie, la bouche un peu tirée par la paralysie, mais toute pleine de bonté, d'autant plus pitoyable aux souffrances des autres qu'elle semblait meurtrie de douleurs personnelles; avec cela, sous l'ombre des sourcils, la survivance de l'idée dans le flamboiement des deux yeux. A un moment ces yeux se sont voilés : en sanglotant, il m'a parlé de la mort de mon maître, son grand ami Charcot, qu'il est allé rejoindre maintenant...

Et voici la maison.

Je ne sais trop qui, ce matin, affirmait que M. Pasteur était luxueusement logé dans une sorte de château...

Qu'on s'imagine de grands bâtiments de brique et de bois. Le rez-de-chaussée, très haut, sert d'écurie aux cent chevaux. Le premier étage, bas de plafond, brique et bois comme le reste, était le logis du grand homme et de sa famille.

On y monte par un escalier de bois nu, tout à fait comparable à celui d'une meunerie.

Un long corridor assez large, tendu de papier à raies vertes; des chambres de droite et de gauche.

J'attends quelques instants dans la salle à manger : une grande table au milieu, un buffet plein en faux

vieux chêne à colonnes torses, que surmonte, touchant le plafond, le buste en bronze de Pasteur; huit à dix chaises, plus que modestes, presque pauvres; pour desserte une longue console en marbre, vestige de la laiterie, aujourd'hui détruite, installée là, lors de son mariage, par Napoléon III.

Voici les élèves favoris du Maître : MM. Duclaux, Roux, Metchnikoff, les traits tirés par le chagrin. Voici son fils, M. J.-B. Pasteur, rentré hier de l'ambassade de Madrid, et M. René Vallery-Radot, son gendre, la figure baignée de larmes. M. Vallery-Radot, l'historien charmant de la vie et de l'œuvre de son beau-père, ne le quittait pour ainsi dire jamais; c'est lui qui se faisait l'interprète de ses pensées, c'est lui qui l'a soigné jusqu'à la dernière minute avec la plus filiale tendresse. Sa douleur est vraiment touchante.

Il me conduit jusqu'à la chambre mortuaire.

Un paravent d'étoffe noire à fleurs claires masque le pied du lit, un lit de palissandre, bien simple, bien bourgeois, où il dormait à l'ordinaire, où il semble dormir encore.

Il est vêtu d'une chemise de nuit garnie de rouge au col, au milieu du plastron, aux poignets. Ses deux mains, très petites, sont jointes comme pour la prière, et tiennent un crucifix de cuivre.

Très renversée sur l'oreiller, sa tête est admirable, avec la douce majesté de ses paupières closes, son menton un peu raccourci, les mâchoires étant serrées.

Le front est vaste, la barbe courte, bien nette, bien soignée, les cheveux abondants grisonnent à peine.

A gauche du lit, dans la ruelle qui le sépare de la muraille, la petite-fille du mort, Mlle Camille Vallery-Radot — elle a huit ou dix ans — d'un geste tendre et incessant, chasse les mouches qui veulent se poser sur l'auguste visage.

Au pied du lit, une couronne de feuillage et de pensées. A droite et un peu en arrière, sur la nappe du petit autel improvisé sur une table, un petit crucifix, une soucoupe bleue avec un brin de buis dans l'eau bénite, et deux bougies qui brûlent, projetant sur la face du mort, sur ses mains jointes sur la courtepointe du lit, leur chaude lueur orangée aux froides ombres bleues.

On a laissé les stores aux fenêtres, et le soleil passe au travers, tamisé une fois encore par des rideaux de tulle rouge : cette chambre de mort est d'une douceur, d'une sérénité d'où la tristesse est presque absente.

Quelle simplicité partout ! Deux fauteuils de velours vert ; sur la cheminée au marbre nu, des immortelles dans des vases, une photographie de lui, une pendule de voyage qui sonne l'heure dans sa boîte avec un son lointain de vieux beffroi. Quatre chaises de salle à manger pauvre, deux armoires de bois peint en blanc et clouées au mur. Sur le panneau de l'une d'elles, à un crochet, pend la montre de Pasteur, un

beau chronomètre tout neuf, qu'on lui avait donné récemment. Sur le mur, un petit papier de tenture à dix-huit sous le rouleau, Louis XVI, à raies verticales et à fleurs bleues.



Le train vient d'amener quelques-uns des amis du Maître, ses collègues à l'Institut : J. Bertrand, Troost, J. Claretie. Et voici M. Poincaré, ministre de l'instruction publique, qu'accompagne M. L. Liard, directeur de l'enseignement supérieur.

Le ministre vient apporter à Mme Pasteur ses condoléances personnelles et celles du gouvernement : il a fait l'offre des obsèques nationales et de l'inhumation au Panthéon. Mais la famille du vieux Maître veut qu'il soit inhumé à l'Institut de la rue Dutot, dans une crypte qui sera creusée sous le monument du berger Jupille, élevé en mémoire du premier cas de guérison de rage.

En quittant Mme Pasteur, M. Poincaré et M. Liard sont entrés un instant dans la chambre mortuaire.

Et ce n'était pas un spectacle sans intérêt que celui de ce ministre de trente-cinq ans, évidemment ambitieux de devenir, lui aussi, un grand homme, contemplant avec ce visage volontaire et presque dur qu'on lui connaît, un peu bouleversé d'émotion pourtant, cet incomparable savant dont les découvertes ont plus fait pour l'humanité que ne pourront jamais faire les

lois les plus ingénieuses, les décrets les plus opportuns, les innovations les plus intelligentes des plus brillants hommes d'Etat.



C'est le mardi 1er octobre, à deux heures, que le corps de Pasteur a été mis en bière. On n'a pas voulu qu'il fût touché par les mains médiocrement pieuses de ceux qu'on nomme les « croque-morts ». Il a été enseveli et couché dans le cercueil par ses plus chers amis : Roux, Grancher, Chantemesse, par son fils et son gendre.

Le corps est arrivé rue Dutot vers quatre heures. On a dit des prières, pendant qu'on mettait la dernière main à la décoration de l'Institut Pasteur et de la chapelle ardente. Ce décor funèbre, je l'ai vu à la nuit tombante : C'est bien certainement un des plus magnifiques, un des plus impressionnants qu'on ait réalisés jusqu'à ce jour.

Celui que j'avais vu, dimanche, si simplement couché dans une chambre si modeste, repose maintenant dans la plus somptueuse, dans la plus belle chapelle ardente. On ne fait pas mieux pour les rois, et le fils du tanneur d'Arbois est maintenant honoré comme les plus grands de la terre.

Du dehors, la façade apparaît toute vêtue de noires draperies.

Du crêpe aux inflexions douces et des panoplies de drapeaux enveloppées de voiles sombres ornent le frontispice. Les fenêtres sont encadrées. Tout le long du premier étage règne un vaste bandeau de drap noir à crépines d'argent, parsemé de cartouches portant la lettre initiale de Pasteur, alternant avec des palmes argentées d'une belle forme archaïque. Du haut en bas du mur tombent de grands plis majestueux et lourds.

Un large tapis sombre monte pompeusement les marches du perron, suit le grand corridor du rez-de-chaussée, tendu aussi de noir avec les mêmes écussons et les palmes; dans tous les angles, d'énormes lampadaires argentés, trapus et magnifiques.

Et tout à coup, à gauche, s'ouvre la grande salle, la bibliothèque, où le catafalque apparaît dans le braisillement des cierges.

Sous un dais porté par quatre belles colonnes noires à cannelures et incrustations d'argent, parmi les plantes vertes, les massifs lampadaires et le hérissement d'une forêt de cierges, le cercueil en plan incliné semble venir à vous.

Il est ouvert.

Sur le coussin de satin blanc, on voit la tête, et vers le milieu du linceul, les deux mains croisées l'une sur l'autre dans un geste de grande paix, de repos souverain.

Quant au visage, c'est celui d'un saint. Avec cette peau grise, ces rides adoucies, cette barbe pétrifiée et

la bouche un rien entr'ouverte, c'est la vision d'un vieux saint, faiseur de miracles, comme on en voit sculptés sur les tombes datant de la première moitié du moyen âge.

Au bas du linceul blanc, un large flot de moire rouge avec la grand'croix de la Légion d'honneur. Un peu plus bas, le crucifix d'argent. Les innombrables croix étrangères reposent sur quatre coussins de velours, sous une gaze noire.

A droite et à gauche, sur deux prie-Dieu de velours noir, deux religieuses font les prières. Debout, le chapeau à la main, un garçon de laboratoire et deux graves jeunes hommes, deux élèves préparateurs, font la veillée funèbre.

Puis ce sont des remparts de chaises habillées de noir et d'argent, un large corridor pour faire défiler la foule, d'autres chaises encore, et sur le mur, vêtu de tentures épaisses qui amortissent tous les bruits et font le silence plus morne, les bustes des souverains bienfaiteurs de l'Institut Pasteur, une écharpe de crêpe ceignant leurs épaules de marbre.



Tout de suite les portes ont été ouvertes à la foule.

Depuis ce moment-là elle s'écoule sans un moment de cesse, paisible, triste, plus recueillie que curieuse.

C'est la foule la plus touchante qu'on puisse voir : on y rencontre des étrangers en tenue de voyage, d'élégantes parisiennes et du peuple, beaucoup de peuple, de bonnes ménagères propres, menant leur bambin par la main, et des pauvresses en haillons, tenant dans leurs bras un marmot aux joues barbouillées, au regard arrondi par un immense étonnement.

On n'entend pas une parole. Tout le monde marche dans le plus grand ordre sur le tapis qui étouffe le bruit des pas ; et il vient tellement de monde que ce tapis est recouvert par le gravier que les semelles apportent du dehors.

Dans la rue Dutot, deux camelots chantent d'une voix creuse l'inévitable complainte *Pasteur n'est plus* (regrets à l'immortel savant) : trente badauds écoutent, achètent, s'efforcent de retenir l'air, mais n'osent reprendre le refrain en chœur, dans la crainte religieuse de manquer de respect au mort.



La nuit est venue tout à fait.

Dans les couloirs de l'Institut Pasteur où je promène ma rêverie, je rencontre quelques-uns des plus éminents parmi les élèves du Maître, et je songe à ce que va devenir maintenant cette maison-ci.

En vérité, je crois que, Pasteur mort, l'œuvre qu'il a fondée n'aura rien perdu de sa force.

La mort de ce grand homme, c'est tout à fait la mort d'un saint qui regagne le ciel après avoir fondé un ordre, car c'est vraiment une façon d'ordre religieux que cette maison d'hommes éminents et probes, bénédictins ou missionnaires qui, sans relâche, travaillent au laboratoire, ou vont porter au loin, dans des pays de peste, de choléra, de fièvre jaune, le bon exemple et la bonne parole.

Ils ont l'esprit communautaire : chacun d'eux se soucie beaucoup plus de la gloire de la maison que de sa notoriété personnelle. Ils ne connaissent pas les jalousies ni les rivalités. Ils ont le mépris de l'argent. Sur les 4,000 francs qu'il touchait comme sous-directeur de l'Institut, M. Duclaux en abandonnait 1,000 pour le réfectoire des jeunes chercheurs. L'année dernière, M. Roux avait 7,000 francs de traitement ; malgré lui, on l'a inscrit sur la feuille d'émargement pour un traitement annuel de 10,000 ; il touche les 3,000 francs de surcroît, puisqu'il ne peut faire autrement, mais il les reverse intégralement à la caisse commune.

Ils ont fini par se ressembler presque tous avec leur barbe en pointe et leur air de renoncement. Ils habitent des logis pauvres, et il n'est pas jusqu'à ce nom de « Pastoriens » qui n'ait l'allure conventuelle.

Bien que j'aie personnellement un goût marqué pour l'initiative individuelle, j'avoue que la dignité de tous ces braves gens est douce à contempler, auprès du

train d'enfer que prend la lutte pour l'existence chez la plupart de nos médecins séculiers.

⁂

La rue Dutot demeurera la maison mère de cet ordre qui aura, qui a déjà des succursales scientifiques dans les pays les plus lointains : d'Odessa à Rio, de Madrid à Saint-Pétersbourg.

Sans contestation aucune, M. Duclaux, de l'Académie des sciences, professeur de chimie biologique à la Sorbonne et sous-directeur de l'Institut de la rue Dutot, sera demain le directeur en titre. M. Roux lui succédera à la sous-direction ; il s'y refusera peut-être, mais il lui faudra bien céder.

Et, de nouveau, la ruche laborieuse reprendra sa tâche une et multiple, la lutte contre le mal, contre la mort. Un peu brouillés de larmes pendant les premiers jours, les yeux, assidûment, se remettront au microscope... Dans la cour, un Pasteur de bronze remplacera le cher vieillard qu'on aimait tant à voir entrer dans les laboratoires, traînant la jambe et souriant à tous.

Avec un technicien incomparable comme Roux, un chercheur de génie comme Metchnikoff, des bactériologistes accomplis comme Chantemesse, Nocard, Charrin et tant d'autres ; avec Yersin, qui est revenu du Yung-Nam où il étudiait la peste pour aller pourchasser, à

Madagascar, l' « hématozoaire » de la fièvre intermittente; avec le Dr Albert Calmette, qui cherche le vaccin du venin des serpents et qui s'en est allé, depuis six mois, organiser à Lille un institut Pasteur municipal vraiment modèle ; avec Nicolle, qui dirige à Constantinople le laboratoire d'hygiène destiné à barrer au choléra la route d'Occident, l'Institut Pasteur ne risque pas de péricliter.

Son futur directeur, M. Duclaux, est non seulement un savant de premier ordre, mais encore un esprit critique aussi lumineux, aussi droit, aussi sage qu'il est possible de le souhaiter. Tout le monde déjà écoutait ses avis, et chacun le prenait pour guide. Il est bien le prieur qu'il faut à un tel ordre.

Il se pourrait que, reprenant les premières expériences de M. Pasteur sur les fermentations, il doublât d'importance l'Institut de la rue Dutot en lui annexant une école des industries de fermentation.

Avec la vente du vaccin du croup, celle du vaccin pour le rouget-des-porcs et du vaccin pour le charbon, un jour viendra où, tous ses membres étant pauvres, la communauté sera riche. Il se pourrait qu'alors, refusant toute subvention des ministères, elle vécût indépendante et ne devant rien à personne.

Elle n'en serait que plus forte. Je crois beaucoup à l'avenir de l'Institut Pasteur.



Ce sera un jour une belle histoire à écrire que l'épopée de ce fils de tanneur, qui entrera bientôt dans la légende.

On honore à Rouen, je crois, un grand saint, qui fut vénéré par le peuple et canonisé par l'Eglise pour avoir miraculeusement anéanti certaine bête monstrueuse qui ravageait tout le pays et décimait les habitants.

Ceux qui n'aiment pas les légendes et qui ont pris coutume de casser les joujoux des peuples enfants pour regarder ce qu'il y a dedans, affirment que ce monstre était tout bonnement la fièvre intermittente, et que l'évêque avait surtout desséché des marais. Sous sa mitre romane et sa chasuble d'or, ce grand saint n'était qu'un savant, une façon d'ingénieur-hygiéniste du onzième.

Si les siècles à venir sont encore capables de symbolisme et d'émerveillement, quelle ne sera pas la légende de celui qui vient de mourir ?

L'antisepsie chirurgicale, la préservation des maladies contagieuses, les vaccinations, tout ce monceau de découvertes pratiques à jamais bienfaisantes, dérive de lui.

Quand l'homme apprit à se garer des bêtes fauves, il fit le premier pas vers la civilisation. Aujourd'hui

l'homme apprend à se préserver des microbes : c'est un pas d'égale importance. Un jour viendra où dans Berlin, dans Londres, dans Paris, on ne mourra pas plus de diphtérie, de scarlatine, de typhoïde, de choléra ou de tuberculose qu'on n'y meurt aujourd'hui de venin des serpents ou de la dent des loups.

Ce sera la plus radicale des révolutions accomplies, depuis le temps où l'humanité s'initia à bâtir des maisons et à se soumettre à des lois.

Il a cessé de vivre parmi nous, celui qui aura fait cela.

LE PROFESSEUR ARMAND DE FLEURY [1]

A monsieur le Dr Le Sourd, *rédacteur en chef de la* Gazette des Hôpitaux.

Mon cher directeur et ami,

Mes causeries de quinzaine, qu'un événement cruel vient d'interrompre, vous voulez bien me prier de les reprendre par un éloge du professeur Armand de Fleury, que vient de perdre la Faculté de médecine de Bordeaux.

La tâche douloureuse et douce en même temps que vous me donnez là, je veux essayer de la remplir comme un pieux devoir. Je m'efforcerai d'oublier pour quelques minutes celui qui fut le plus tendre des pères, pour ne me souvenir que de celui qui fut mon premier maître, le maître qu'ont aimé tous ceux qui l'ont approché.

Il était né à Ruffec le 22 avril 1830, d'une très ancienne famille du Poitou, dont tous les jeunes

(1) Avril. 1892.

hommes, subissant l'ardeur romantique, commençaient à tourner leurs goûts vers les travaux de l'esprit. Il fut élevé par son père, gentilhomme universitaire, professeur, puis inspecteur et recteur d'Académie. Il commença avec lui de fortes études classiques, puis il vint à Paris faire sa médecine. Mais, au moment du coup d'État, pour avoir manifesté trop vivement son indignation, il fut contraint de s'en aller à Montpellier achever ses études. Il en était à ses derniers examens de doctorat quand éclata la guerre de Crimée.

Armand de Fleury s'engagea volontairement, prit du service comme médecin auxiliaire à bord du vaisseau « le Jupiter », et fit la campagne jusqu'au jour où, devant Constantinople, il fut pris à son tour du choléra auquel il disputait les marins de son bord.

On le crut mort, tant il était algide. « Je me suis vengé, avait-il coutume de dire, en écrivant ma thèse sur le mal qui avait failli m'emporter. »

Il était à peine docteur, quand il apprit que le choléra décimait une petite ville de son pays natal. Cela suffit pour lui faire oublier ses ambitions plus hautes, et il courut à Mansle soigner les cholériques jusqu'à l'extinction complète de l'épidémie. C'est en 1859 seulement qu'il vint à Bordeaux, s'y maria, et concourut la même année pour une place de médecin adjoint des hôpitaux et de professeur suppléant à l'École préparatoire.

Il venait là tenter fortune, sans relations, sans appui, et l'on s'étonnait quelque peu de l'audace du nouveau venu. Mais il fit de telles épreuves que sa nomination s'imposa. Outre qu'il était fort instruit, servi par une puissante mémoire, par une intelligence lumineuse et d'une extrême promptitude à s'assimiler toutes choses, il parlait merveilleusement, et l'on pouvait, dès ce temps-là, prévoir que les élèves iraient à son cours comme à un régal de l'esprit.

C'est qu'il était artiste pour le moins autant que savant.

Pendant sa vie d'étudiant, sur son navire, à Mansle, aux heures de loisir, il avait écrit de très nombreuses poésies, œuvre de vrai poète, qui a toujours un peu déteint sur son œuvre scientifique, non pour en atténuer le mérite foncier, la valeur documentaire, mais pour donner à ses livres comme à ses leçons une forme impeccable, imagée, captivante, tenant toujours l'intérêt en éveil.

Ses vers, quelques rares intimes sont seuls à les connaître. Sept ou huit pièces seulement ont été imprimées. En revanche, il a publié de très nombreux mémoires scientifiques, dans le domaine de la physiologie et dans celui de la thérapeutique.

En physiologie, la question qu'il a le plus creusée, où il a mis sa marque personnelle indélébile, c'est celle de la circulation cérébrale.

C'est lui qui a donné l'idée juste, définitive, de

l'irrigation comparée de l'hémi-cerveau gauche et de l'hémi-cerveau droit. C'est lui qui a montré que le surcroît de fonction, dévolu au cerveau gauche, n'allait pas sans un surcroît d'irrigation sanguine, sans une arrivée plus directe et plus large du flot sanguin, résultant de la disposition anatomique du tronc brachio-céphalique et de la carotide primitive. Quand le mémoire, intitulé *Du dynamisme comparé des hémisphères cérébraux,* fut présenté à l'Académie, Paul Broca, dans le rapport qu'il eut à rédiger, ne lui marchanda pas l'éloge.

Nommé professeur de thérapeutique à l'école secondaire, puis à la Faculté quand elle fut créée, Armand de Fleury s'appliqua à donner à son enseignement une marque bien personnelle.

Il rédigea tour à tour une *Classification thérapeutique*, l'une des plus logiques et des meilleures, à coup sûr ; un *Traité de thérapeutique*, que l'excessive modestie de l'auteur empêcha de réimprimer ; les *Actions médicatrices* et enfin un très vaste ouvrage d'importance considérable, *Étude comparative de la constitution chimique des médicaments et de leur action physiologique.* Il y travaillait depuis huit ans, lorsque la mort l'a pris. L'œuvre n'est pas tout à fait achevée, mais au dire de ceux qui en ont connaissance, elle constitue, par l'ingéniosité de l'idée première et la quantité des documents entassés, ce qu'on est convenu de nommer un monument scientifique.

Le professeur Armand de Fleury fut donc un savant de mérite. Il fut encore un admirable médecin des pauvres.

Tour à tour chef de service aux Incurables, aux Vieillards et à l'hôpital Saint-André de Bordeaux, chargé pendant la guerre du vaste service de varioleux organisé à l'hospice Pellegrin, il se résignait malaisément aux nécessités de la clientèle lucrative, mais il se donnait tout entier à ses pauvres, à ceux de son service et à ceux de la ville qui savaient sa générosité. Il les aimait, et il faut croire qu'il avait su s'en faire aimer, car sa tombe est toute submergée de couronnes modestes et de pauvres petites croix fleuries apportées par des anonymes.

Parmi ces couronnes, à côté de celle des professeurs de la Faculté, ses collègues, il y en a une, de dimensions énormes, et qui porte sur ses rubans la dédicace des étudiants de Bordeaux. Le jour de ses obsèques, celui qui a parlé au nom de la jeunesse universitaire a rappelé, en mots profondément émus, ce qu'il avait été pour ses élèves, le plus fraternel, le plus dévoué, le plus secourable des maîtres. Aux examens, il avait mille ruses pour les sauver, quand ils se fourvoyaient. Comme bien d'autres, il avait de l'esprit, mais il ne s'en servait jamais pour ridiculiser un candidat troublé : il n'en faisait usage que pour lui tendre la perche et ranimer son courage. A ses cours, il les charmait en émaillant, d'anecdotes

à lui, la chimie trop austère et la fade thérapeutique; à l'hôpital, il leur faisait des cours de thérapeutique clinique extrêmement appréciés. Il apportait à tout cela la qualité qui demeure la qualité maîtresse de sa vie, une bonté profonde, inaltérable, qui lui valait la popularité parmi les étudiants et les humbles, l'affection de tous ses confrères, l'adoration de ceux qui le touchaient de près.

Mais il serait injuste de n'admirer en lui que son grand cœur et d'oublier qu'il fut un poète inspiré, un physiologiste, un chimiste, un thérapeute de grand mérite, un professeur et un écrivain médical de premier ordre, l'un des esprits les plus originaux et les plus distingués dans cette école bordelaise qui compte parmi les meilleures de France.

Médecin d'hôpital et professeur pendant trente-deux ans, ayant fait preuve, au coup d'État, de courage civique, en Crimée, de courage militaire, à Constantinople, à Mansle, à Bordeaux, de courage professionnel, en choisissant le poste du péril parmi les cholériques et les varioleux, il n'était pas de la Légion d'honneur.

Il est mort après de très longues et de terribles souffrances, avec le grand courage calme qu'ont presque tous les médecins qui font eux-mêmes le diagnostic et le pronostic de leur mal.

Puissent ces quelques lignes, pieusement consacrées à sa chère mémoire, lui valoir quelque sympathie de ceux qui ne l'ont pas connu.

EN SAVOIE, L'HIVER

EN SAVOIE, L'HIVER

...A Culoz, l'arrêt du train réveille de ce sommeil emmigrainé qu'on dort dans l'infernal ballottement des express de nuit; les lits-canapés se redressent pour rentrer dans leur haute niche; les panneaux capitonnés des fenêtres s'abaissent, sans rien laisser voir que le givre opaque incrusté aux vitres; l'huile des lampes, au plafond, s'est à demi gelée; les quinquets agonisent,... on a soif d'air pur et de jour.

Pour une étape encore, le train s'est remis à courir. Malgré le froid aigu, quelques rares têtes aux portières s'affraîchissent au vent du matin; des yeux bouffis, larmoyant de sommeil, cherchent à voir à travers la campagne; et, bien que l'aube glaciale épande à peine dans les ténèbres une lividité de rêve, sa pâle promesse réjouit et repose.

Parmi le floconneux brouillard d'hiver, flotte et

fuit, le long des fenêtres, un vague et subtil paysage, un long décor fantôme, déjà charmant : marais de la Chautagne, vastes prés inondés d'eau grise et de brumes, d'où les gros crânes chevelus de branches grêles des saules-têtards, émergent à tout instant... Puis, roulement d'une minute sur un pont de métal sonore, c'est le Rhône vite entrevu, tout en remous, torrentueux, farouche, le Rhône qui fuit follement... On ne voit pas le ciel qui mêle ses nuages aux vapeurs de la terre, et ce qu'on aperçoit partout est gris.

Cependant les choses pâlissent et se précisent avec lenteur : quelques marécages encore, avec, au fond, le creux où doit dormir le canal de Savières... Mais, brusquement, un mamelon coupe la vue ; à son sommet, déchiquetant la brume, c'est Châtillon et la vieille fierté de son donjon noir. Un tunnel... et voici le lac, sans horizon, sans rives et sans ciel, le lac engourdi sous le brouillard qui flotte bas, terne de froid et de sommeil ; alourdi, comme manquant d'air, il fait, tout au ras de la voie, de petites lames bruissantes, dont l'écume mauvaise bave, très lumineuse. Flanqués de tours de pierres héraldiques et ridicules comme les tours d'un jeu d'échecs, d'autres tunnels font des temps de nuit noire alternativement avec le jour de limbes... Ici Grésine, où furent les stations lacustres... encore un tunnel, puis la campagne ; le lac a disparu derrière le coteau de Tresserves. Notre allure

se ralentit... on reconnaît la route du Grand-Port avec la longue voûte, à présent dépouillée de ses arbres... On siffle... on siffle..., le ressaut des plaques-tournantes court de la tête au bout du train... La gare d'Aix, où personne n'attend...



La neige, peu compacte, commence à tomber avec lenteur sur la ville silencieuse.

Aix, que vous connaissez si pleine de soleil, de cris d'enfants, de chants d'orchestres, de rubans et de fleurs, de robes claires dans les jardins, de voitures sous les platanes, et de magasins colorés, et de boutiques sur les places, Aix, la ville de joie qui s'enorgueillit tout l'été de ses trente mille baigneurs, qui guérit les rhumatisants et fait rire les spleens anglais, Aix est une ville morte à présent, spléenétique elle-même et léthargique, si déserte qu'il va falloir chercher un gîte à Chambéry. Tous les hôtels ont portes closes : leurs longues façades n'alignent plus que des auvents fermés; il ne passe point de gens dans les rues. Les boutiquiers, les voituriers, les cuisiniers et les servantes sont à Nice, en cette saison; les orchestres sont à Paris, et les Savoisiens eux-mêmes, riches pour tout l'hiver, sont allés voir la Tour Eiffel ou s'acagnardent au coin du feu.

Pays engourdi de marmottes, la ville fait son hivernage.

Elle hiverne, la villa des fleurs, les paupières de ses fenêtres closes, toute lasse de ses flons-flons et du bruit de l'or sur ses tables. Il hiverne, le Casino dont les pelouses déjà pâlies de neige semblent quelque grand gâteau vert à peine saupoudré de sucre. Elle hiverne, la Place, en été si cosmopolite, où, ce matin, tous les palmiers sont emmitouflés de paille, où le vieil arc de Campanus se ronge d'ennui provincial, où le gardien de l'établissement thermal erre sans but sous les portiques.

L'envie nous prend de visiter l'énorme bâtisse déserte : très stupéfait d'une curiosité qui lui semble bien hors de saison, le concierge pourtant nous guide par les galeries, les piscines, les salles de douches, les étuves et les bouillons; il répète tous les vingt pas : « C'est en été qu'il faudrait voir ça! » Mais nous allons, pénétrés du charme étrange et doux des maisons abandonnées, sous le jour morne plein de tristesse qui tombe des vitrages où la neige des nuits d'avant s'est longuement accumulée. Çà et là, quelques ouvriers réparent, agrandissent, embellissent pour la saison prochaine; mais on imagine à grand'peine qu'il puisse revenir du monde en un lieu si déshabité, et la besogne de ces hommes a la mélancolie d'un déménagement. Parmi le dédale des couloirs, grouillant tous les matins, naguère, de malades guettant leur tour, de chaises à porteurs, de médecins très empressés, de doucheurs ne sachant où donner de la tête, plus un

tapis, plus une fleur, plus un passant, pas un tapage ; seule, au loin d'un corridor sonore, une prise d'eau, frileusement garantie des gelées, fume et chante dans une vasque sa plainte monotone, navrée de solitude et d'abandon.

Même, à de certains endroits, cela devient tout à fait farouche et sinistre ; dans le soubassement, surtout, où sont les constructions d'ancienne date, dorment de sombres corridors, étroitement voûtés comme des caves, bâtis en briques d'un rouge affreux, ouvrant de droite et de gauche sur d'inquiétantes logettes d'ombre, suant de chaleur concentrée ; et dans l'obscurité torride où rien ne bouge, on ressent le frisson des historiques salles de tortures, et l'on pense aux très vieux supplices.

Il y a quelqu'un, là-dedans.

Comme, certains d'être bien seuls, nous poussions d'une main distraite, avec un peu d'anxiété, toutes les portes, mal fermées à loquet de bois, un cri d'horreur a retenti, et dans la nuit d'une cabine, la tête effarée d'une très vieille femme, décapitée par le couvercle d'une étuve, nous est apparue, roulant des yeux fous de stupeur indignée. C'est, paraît-il, une dame très puritaine, une Anglaise que nous avons surprise, la seule cliente de l'hiver, qui, tous les ans, fait sa cure à pareille époque, uniquement pour être seule et fuir les promiscuités.



« ... L'automne, l'automne!
» Les Casinos,
» Qu'on abandonne
» Remisent leur piano;
» Hier l'orchestre attaqua
» La dernière polka,
» Hier la dernière fanfare
» Sanglotait vers les gares... »

Errant et furetant par les salles vides du Cercle, je me ressouviens de ces étranges vers de mon poète aimé Laforgue, vers désolés, charmants et doux qui disent tant ce qui m'entoure !

Ici pas même un guide pour nous mener, les voleurs n'étant guère à craindre, puisque meubles, tentures, lustres, tapis-vert et bibelots sont emmagasinés pour six mois sous verroux. Une grille était ouverte, où nous sommes entrés. Tout est parfaitement nu, vide, déshabillé, hanté seulement par le mystère qui plane et doucement tournoie sur les choses endormies, sur les choses presque mortes. C'est bien ainsi que mon enfance se figurait le palais enchanté où dort, depuis cent ans, une princesse sans époux. A moins pourtant que nous ne soyions venus, comme viennent les voyageurs, visiter un temple sans Dieu, une mosquée en pays volcanique, autrefois enfouie sous les éruptions, et récemment déblayée de ses cendres, très proprement époussetée,

où longuement on pense aux temps lointains. Et ce silence est infiniment doux.

Oh! je sais qu'il est magnifique, les nuits de fête, les nuits d'été, de venir dans le ruissellement des lumières, et de marcher aux rhythmes des concerts, parmi les femmes en robes pâles et l'ivresse de leurs parfums; ou bien, dans l'intimité des étoiles, de s'accouder à deux, sur l'ombre des jardins, aux fenêtres grandes ouvertes, par ou vient le doux vent du soir...

Mais pour les âmes qui se suffisent, mieux encore vaut évoquer de loin les merveilles que trop les voir réellement, et, devant le beau cadre vide, créer à son bon plaisir le tableau.

Dans la douceur de ce silence, s'élève et plane pour moi seul une bien plus haute harmonie; dans la solitude enchantée, l'ampleur des salles et l'intimité des corridors imaginairement vont s'animer des radieux fantômes de mon désir : et ce palais devient à moi. Le marbre, les vitraux, les mosaïques et les ors sont la splendeur de ma demeure; pour le spectacle de mon choix, le blanc théâtre va dévêtir son laid manteau de housses grises et s'illuminer à ravir; pour me jouer ses drames symboliques, tu relèveras ton rideau, beau Guignol rouge du vestibule, ô triste Guignol sans enfants; et les énormes glaces nues, depuis les abandons d'automne sans reflets, magiquement, selon ma seule fantaisie, se peupleront, multi-

pliant à l'infini la subtile et souple démarche des femmes-reines, passant et repassant en robes de gala, la veloutine de leurs épaules et les diamants de leur cou, et la pâleur de leurs bras nus, et l'enfantine énigme de leur sourire, leur vain sourire pour moi seul.

Il y a, vous le savez bien, de très doux rêves d'une nuit, si vagues au réveil, et si tenaces qu'une gratitude attendrie en poursuit l'âme les lendemains. C'est ainsi que longtemps hantera ma mémoire le charme triste du palais qui dort. Et la plus royale des fêtes, dans l'enchantement des étés, certes, ne vivrait pas pour l'intimité de moi-même, tant que ma visite solitaire au casino d'Aix, en hiver.

***

Au matin, sur le lac du Bourget, la neige, fouaillée de vent, tourbillonne en miettes blanches qui vont se fondre dans l'eau bleue. Et, comme par fureur de ce harcellement qui s'obstine à pleuvoir silencieusement glacé sur toute la surface, le beau lac fait rage, moutonne, se mutine et prend des airs de mer mauvaise. Mais sa couleur inaltérée, pure et glauque malgré le ciel, dément une colère qui ne sait pas être farouche, et le fait pareil à ces femmes qui veulent se savoir jolies même en l'éclat de leurs querelles : il fait des vagues de saphir crétées de bulles qui sont des perles.

Il penche et roule bien un peu, notre « Saint-Gilles » — c'est le charmant petit steamer où je reçois l'hospitalité — mais comme joliment il frétille de l'hélice, et file droit dans l'eau vivante qui le berce et fuit vite au long de ses flancs minces ; et quelle romantique joie de courir ainsi, fou de vent mouillé, fou d'espace, dans l'hallucination des flocons pâles!... Le bateau danse, la neige danse, si vertigineuse et démente qu'on ne sait plus si elle tombe ou si elle remonte aux nuages. Il n'y a plus ni ciel, ni montagnes, ni rives ; dans l'air rien que du blanc, dans l'eau rien que du bleu, imperturbablement limpide, profond et pur...

Au château de Saint-Gilles, dans une salle à cinq fenêtres qui, toutes, ont vue sur le lac, nous fumons auprès d'un grand feu. Pendant le déjeûner, le vent vainqueur a chassé la neige ; au ciel pâle, de hauts nuages blancs d'arrière-garde courent après l'armée en déroute, et, dans un espace clair entre eux, le débile soleil, comme au sortir d'une prison, se montre, assemblant ses rayons, ordonnant le dégel.

Du fait seul de sa présence, tout s'apaise, tout s'agrandit, se colore et se vivifie : la houle s'étale bien vite; le décor s'amplifie là-bas jusqu'aux pics de la Maurienne ; la neige des monts devient nacre, et tout autour, en haut des crêtes, au bout des promontoires, apparaissent et se précisent, jaunes et violettes dans la lumière heureuse, des chapelles et des

chalets, des châteaux et des monastères, Châtillon, la Chambotte, Saint-Innocent, la Maison du Diable, Bourdeau, la Chapelle du Mont-du-Chat, et, tout près de nous, Haute-Combe.

Accoudés, maintenant, aux balustres de la terrasse, nous nous laissons griser par l'atmosphère radieuse. Entre nous et le lac, l'orangé neuf des tuiles de la ferme surplombe le lapis des eaux, dont le bleu réveillé vibre, chante, emplit l'air, si puissant et doux qu'il exalte. Un train, comme un jouet d'enfant, sort d'un tunnel sur l'autre rive ; il a l'air de courir sur l'eau, et le panache nuance de mauve de sa fumée traîne horizontalement en arrière, très loin, très loin. On devient puéril à contempler cette trop aimable nature; les hautaines pensées de la mélancolie n'ont que faire en un lieu pareil, et ce nous est un grand amusement que de voir au loin le convoi se tapir sous tant de tunnels, puis ressurgir, courir encore, se faire engloutir de nouveau, et d'entendre, en dépit des kilomètres qui nous en séparent, d'entendre le ronron qu'il fait en trottinant.

De Saint-Gilles à Haute-Combe la route que nous parcourons serpente à mi-côte entre les domaines jumeàux du châtelain notre hôte et du roi d'Italie ; route aérienne et joyeuse, où l'air froid gonfle les poitrines, où l'on éprouve le besoin de marcher en chantant, où l'âme se sent jeune et ne médite plus, et s'emplit de la joie de vivre.

(Excursion recommandée), la grotte de Raphaël est toute proche : mais, vraiment, pour ma saine matérialité d'aujourd'hui, je la trouve bien trop littéraire, et je ne me sens aucune envie d'y faire pèlerinage, d'aller y rêvasser sur les amours, chères pourtant à mon adolescence, du doux et grand poète qui vint là.

Sous les vieux marronniers, la légendaire Fontaine des Merveilles ne m'attire pas davantage à quitter pour une minute le chemin d'espace où je vais; il me suffit que le ruisseau, son fils, gambade et courre à mes côtés, juvénile compagnon de route, car les ruisseaux, en ce pays, les froids et purs ruisseaux de la montagne sont gamins, bondissants et cabris, faisant cascade à propos d'une feuille, sifflotant à l'air du ciel des inflexions d'ironie, ou parfois murmurant d'étranges choses inarticulées, sur un mode interrogateur...

A Haute-Combe, j'avoue n'avoir été que médiocrement ému par la collection, chère aux touristes, de tant de cadavres princiers; et trois cents sépulcres pavant l'église, la vaine virtuosité des sculptures italiennes, les peintures en trompe-l'œil, n'ont point su m'inspirer les méditations élevées que tous les guides prophétisent au visiteur, en termes identiques: En face d'un si grand spectacle, devant ce livre du passé ouvert aux générations futures, l'âme du philosophe... », on sait la suite. J'ai vu simplement, sur un gracieux promontoire, au bord de l'eau char-

mante, une grande bâtisse blanche, un peu caserne, d'aspect tranquille et réjoui. Au-dedans, l'auguste nécropole, vêtue de marbre blanc et de peintures bleu de ciel, m'a paru dénuée de gravité funèbre et de mystère. Les bons moines, vêtus de blanc, eux aussi, ont l'aspect souriant, l'abord facile, pleins d'accueillante courtoisie, j'allais dire de galanterie, ils ne m'ont rien montré de ce superbe dédain du monde, de cette hauteur dans le renoncement, qui font inoubliable et poignante une visite à la Grande-Chartreuse. Aussi quels sites dissemblables! seul et farouche en son désert, inabordable sous les neiges à ce moment de l'année, le monastère des Chartreux ne peut avoir rien de commun avec cette abbaye d'Haute-Combe, avenante même l'hiver, paisible et gracieuse au bord d'un lac qui rit toujours et ne veut pas des méditations trop austères. Et l'impression de bénignité peu rigoriste que l'on ressent ici est si persuasive que j'écoute, sans trop m'indigner, la mensongère légende d'antan qu'on me raconte et que voici.



« Il était une fois, vers la fin du siècle dernier, sur la rive Est du Bourget, pas bien loin de Saint-Innocent, une meunière bien jolie, ayant un vieux meunier méchant. Un beau jeune moine d'Haute-

Combe, venu récemment d'Italie, fut adoré de la meunière et ne sut point assez renoncer sa tentation. Et chaque nuit après matines, au lieu de s'en aller dormir sous le cilice, il descendait au bord du lac, cachait son froc sous de grosses pierres, puis, silencieusement, se jetait à la nage. Sur l'autre bord, une lanterne aux mains de son amie complice, servait de phare pour guider sa venue... On dit qu'il ne rentrait en sa cellule que peu avant la messe d'aube.

» Or, une fois, le vent d'orage souffla sur le signal d'amour; au milieu du lac en furie, dans la nuit noire qu'il faisait, le coupable comprit enfin toute l'étendue de sa faute et que, pour avoir follement préféré ce triste fanal de péché à la matutinale étoile qui ne s'éteint jamais, il allait être châtié. Et comme il élevait à Dieu son âme contrite, une vague le prit et vint lui fracasser le crâne sur les roches au bord de l'eau... Au petit jour de cette nuit, le meunier s'éveilla, tout surpris de ne pas trouver auprès de lui son épouse jolie. Longtemps il la chercha en criant son nom dans la brume; mais, près du lac, des sanglots retentissaient éperdus parmi le bruit des vagues : et il vit la femme adultère pleurer en gémissant sur un beau cadavre sanglant qu'elle couvrait de ses baisers. Elle ne l'entendit point venir ; mais il prit une pierre énorme qui ne tenait plus au rocher, la balança, les bras levés, au dessus

des deux jeunes têtes, qu'il écrasa du même coup. Puis, dans une fureur croissante, il traîna les deux corps maudits dans le lit du torrent tout proche, rentra chez lui, comprit bien qu'il allait être toujours seul, incendia la maison vide, et, fou, s'enfuit dans la montagne. »

En bas du monastère, sous un ciel si doucement pur qu'on oublie le froid du vent, nous regagnons notre bateau qui fume à l'ancre au pied des roches. Et le retour est enchanteur; les rais obliques du soleil étalent leur caresse d'or sur le bleu paisible des eaux; le dégel a fait la montagne pareille aux ailes des pintades, tachée de blanc, tachée de roux, partout où il y a des branches; mais là haut, de grands champs sans arbres restent couverts de neige, de neige intacte qui bleuit, devient violette en deuil de l'astre à son déclin; et le silence est si total, la lumière si pleine d'or, le couchant si pompeux, l'orient si mélancolique dans ses vapeurs couleur de lin, que l'âme s'endort, satisfaite, comme un enfant longtemps bercé.

Vers le Nord, tout juste en face des longs sillages qui nous suivent, suspendu dans le ciel, comme détaché de la terre, le Colombier nous apparaît, diaphane, léger, subtil, tout pareil aux vieilles images du Mont Sacré des Japonais : son incertaine base est d'ombre violette; un long nuage blanc le ceint en son milieu; et, plus haut qu'on n'oserait croire, sa

cime exhalée de pâle nacre rose sourit, voluptueusement divine, comme le Venusberg de ce pays d'amour.



Pays d'amour, c'est bien ainsi que, même sans ses atours d'été, m'est apparu cet heureux coin de la Savoie.

Pays féminin, souriant, enjôleur, doux pays, comme dit à merveille mon compagnon de voyage, mais dénué de grandeur vraie, sans puissante émotion d'art : jamais un peintre au talent mâle ne fut tenté de faire une œuvre avec tant de couleur ; et les idylliques poètes qui l'ont chanté n'y furent-ils pas surtout des amoureux ?

Mauvais endroit, d'ailleurs, pour travailler, où toute la journée se passe en contemplation sans but, pour la joie purement physique des yeux ; où, même, il devient impossible de penser à de grandes choses, où la paresse sans remords vous enlace, — et bon seulement pour l'oubli.

Des montagnes, même farouches, à plus forte raison de cette « grâce alpestre » comme disait si bien Hugo, je ne sais quoi de peu grave, de presque comique, se dégage, qui, malgré moi, me fait songer aux décors du « Châlet » vus le dimanche, en matinée, à ces guéridons surprenants illustrés de paysages en nacres nuancées, à des voyages de vaude-

ville. L'altitude des plus neigeux colosses, dont s'extasient presque tous mes semblables, semble assez mesquine, en somme, si l'on veut bien considérer que le géant Himalaya lui-même ne parvient pas à sensiblement déformer la rondeur d'ensemble de notre petite terre. C'est, partout, l'horizon borné par ces dénivellements médiocres qui coupent court, de toute part, au désir de voir loin, très loin, à notre souhait d'infini.... Et puis, les monts que l'on voit dans les nuages, l'irisement de leurs glaciers, leurs lacs faits de ciel bleu, la féerie de leurs changements à vue, et leur flottante marche aux profondeurs de l'air, tout auprès du soleil, ne sont-ils pas plus doux à la chimère, plus miraculeux et plus fous, plus chéris des poètes que ces trop tangibles réalités ?...

Oh ! l'étalement de la mer, comme il prête aux pensées plus larges, aux rêves qui n'ont pas de fin, à l'invitation au voyage ! Pays de plaines monotones, désertes landes de bruyères où l'envie vous prend de courir d'une chevauchée sans rencontres, route blanche qui fuit au loin bien droite entre les peupliers, maigre canal industriel rectiligne à perte de vue que le soleil en enfilade couvre d'or aux heures du soir, parallélisme indéfini de deux rails de fer dans la Beauce — combien profondément vous me parlez à l'âme de sublime uniformité, et que je vous bénis de ne pas être pittoresques !...

Puis, la montagne est sans parfums. L'odeur des

bois mouillés, l'odeur des foins, l'odeur des bêtes meurent vite dans l'air trop pur, dans l'air trop sec, dans l'air trop vierge ; il faut aux senteurs, pour vivre, plus de chaleur stagnante, plus de fermentation lourde, plus de fixité d'atmosphère. Ici tout est semblable aux torrents faits de neige, roulant, parmi des îlots maigres de cailloux, leur onde immaculée, cristalline, froide et rapide, sans miasmes, mais sans saveur. Les sages et les hygiénistes s'en trouvent mieux que les poètes décadents.

Et cependant, quoique l'on puisse dire, ce pays, parcouru par le froid hiver, je l'ai quitté plein de tristesse. Il m'a fait l'effet d'une femme dont j'aurais bien un peu méprisé l'esthétique, mais dont le charme tout physique irrésistiblement se serait fait aimer. C'est que, sur les bords sans grandeur de ce lac « bleu couleur-du-temps », l'oubli délicieux, le sommeil des pensées, le repos absolu de l'esprit vous font lâche aussi bien que la caresse d'une femme, et se font regretter après.

Aussi, je sens très bien qu'il faudra qu'un jour je retourne revoir ces Alpes enfantines et ce lac trop joli, que vraiment je n'admire guère, et que, pourtant, j'aime d'amour.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
A Sainte-Périne	1
Fleur d'hiver	11
Une première au Point du Jour	21
Le Croup	31
L'opérateur	36
Comment il faudrait se soigner	45
Du choix d'un médecin	52
Le cabinet de consultations	60
De la chasteté d'Esculape	66
Conseils pour une nuit de noces	73
Comment il faut aimer les gens de lettres	79
Le jaloux de minuit	86
Vision fugitive	91
La part de bonheur	99
Le service rendu	106
L'autopsie	112
Fragilité	122
Madame de Culzac	127
L'Amour et les médecins	133
Thérapeutique de l'amour	141
La dernière mère	149
L'Allumeuse	156
Les cavernes d'Eole	164
Tartarin enragé	167
Littérature et secours aux noyés	174
Histoire de microbes	180
Enfants arriérés	184
Médecins et propriétaires	192

Pages
Les cures d'eau de l'abbé Kneipp 197
L'assistance médicale gratuite 207
Parnasse médical 211
Protectionnisme hygiénique 219
Les idées scientifiques du Dr Pascal 224
La Génération montante 230
La santé d'Israël 239
Le Dr Brouardel et Cornélius Herz 248
La maladie et la mort de M. J. Ferry 257
La blessure et l'opération du président Carnot 263
Mon dernier souvenir sur Maupassant 267
A la mémoire de Trélat 272
La médication vibratoire 277
Les chiens enragés de Paris 283
La guérison de la tuberculose 287
Les radicaux du bistouri 297
Les médecins et le public 304
Les triumvirs de l'hygiène 310
M. Brouardel 311
M. Proust 314
M. Monod 319
Souvenirs de Charcot 325
Le successeur du professeur Charcot 334
La mort de Pasteur 339
Le professeur Armand de Fleury 353
En Savoie, l'hiver 361

Lille. — Imprimerie LE BIGOT Frères.